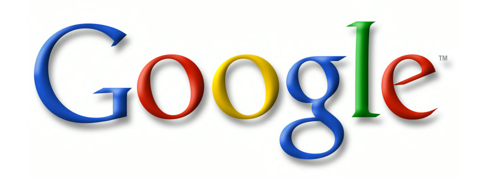
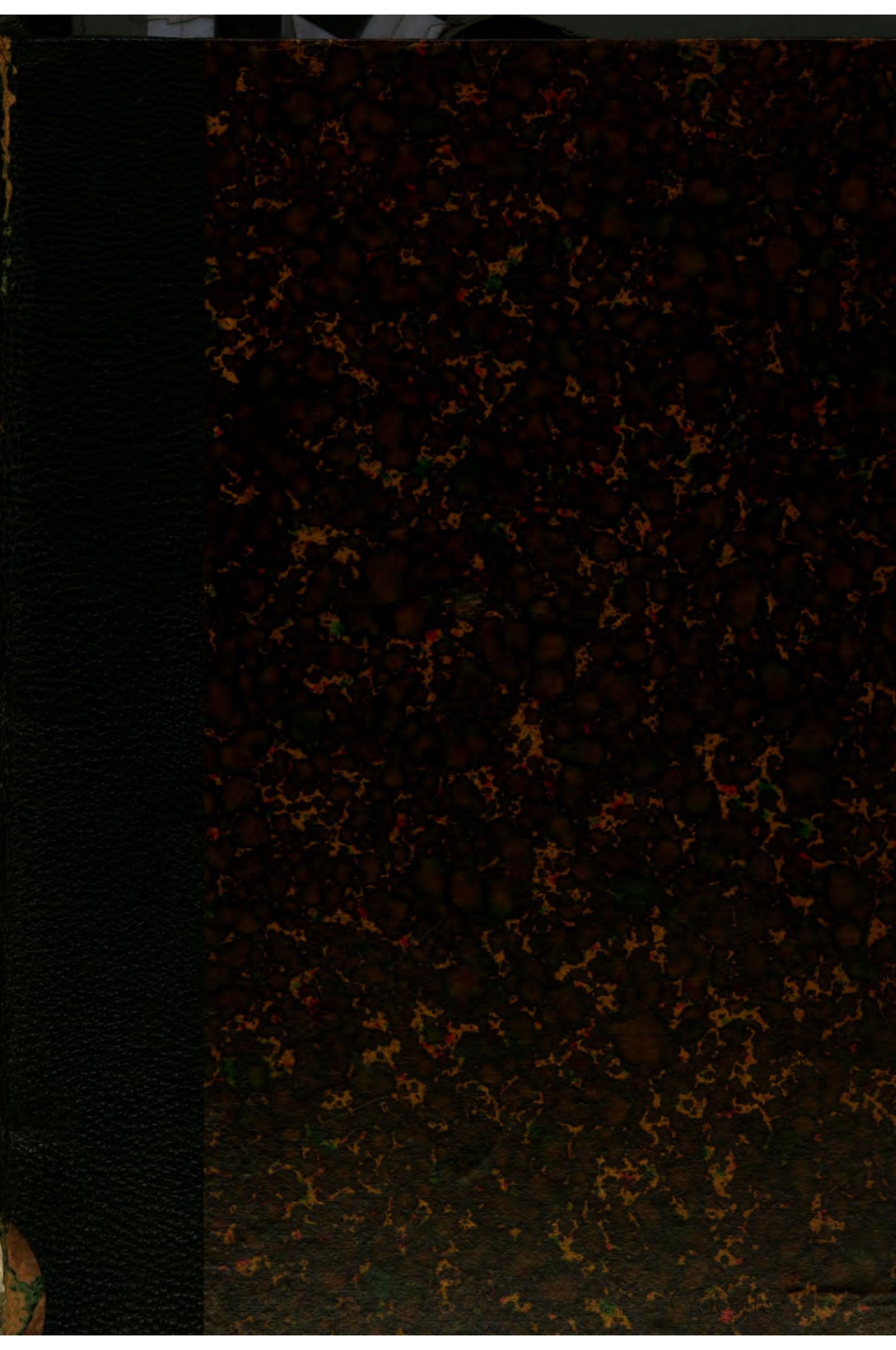
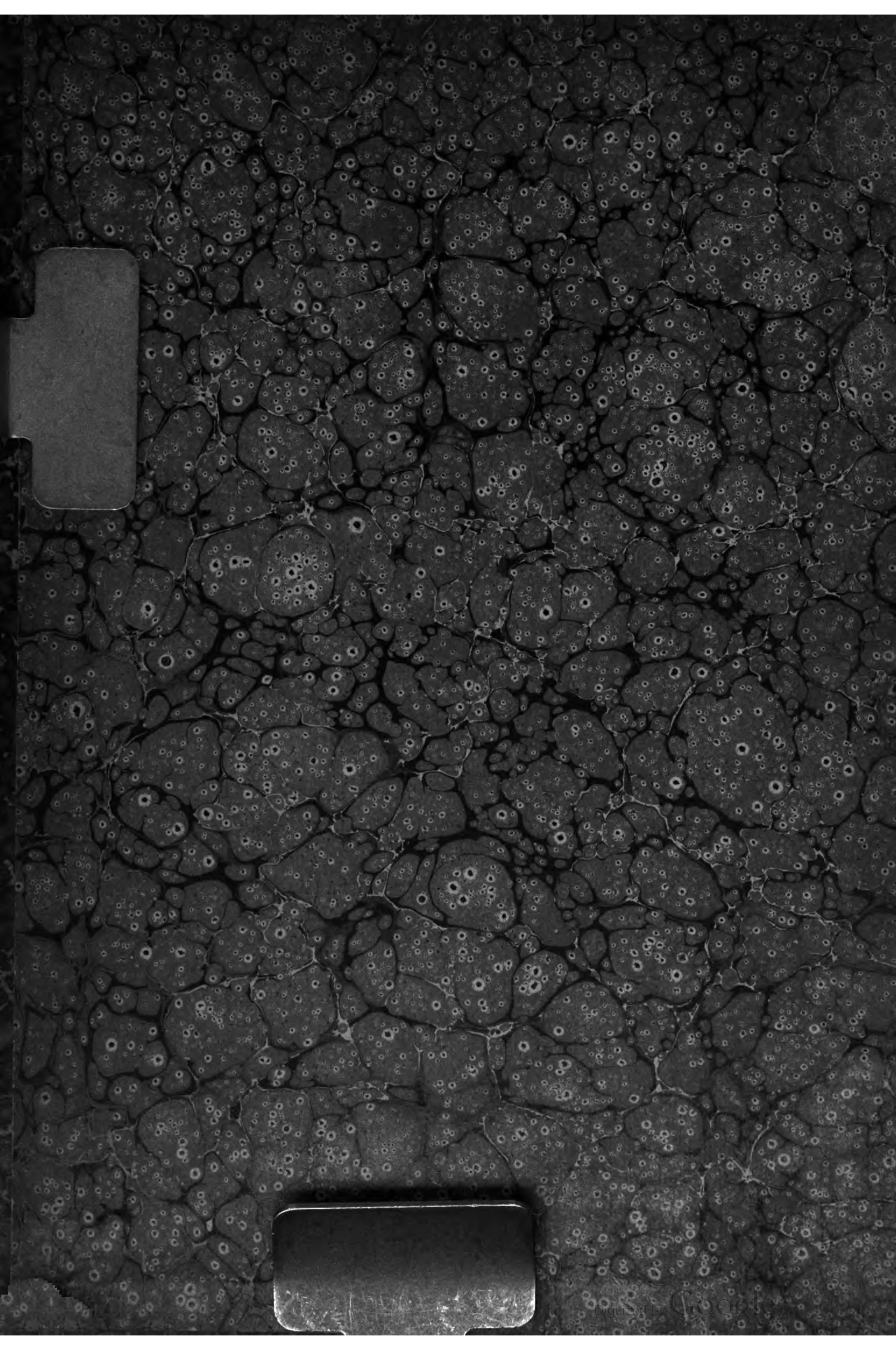












LE POËME

DE RONCEVAUX.



SE VEND A DIJON, CHEZ L'AUTEUR.

LE POËME DE RONCEVAUX,

TRADUIT DU ROMAN EN FRANÇOIS,

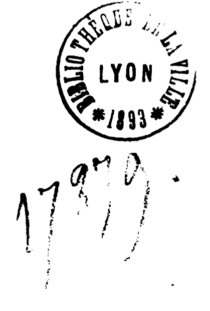
PAR JEAN-LOUIS BOURDILLON.



> Taillefer qi mult bien chantout,
> Sor un cheval qui tost alout,
> Devant le Duc alout chantant
> De Karlemaigne et de Rollant
> Et d'Oliver et des vassals
> Qi morurent en Rencesvals.

L'habile chanteur Taillefer, monté sur un rapide coursier, alloit chantant devant le Duc les hauts faits de Charlemagne, avec ceux de Roland, d'Olivier et des autres Preux qui moururent à Roncevaux.

ROBERT WACE. *Bataille d'Hastings.*





DIJON,

DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN.

1840.

INTRODUCTION.

Aujourd'hui même encore, ceux qui ont plus de philosophie que de connoissances, ont de la peine à se transporter dans les siècles passés, pour en bien saisir l'esprit; ils se persuadent trop aisément que dans tous les temps les gens sensés ont dû penser comme eux; et le siècle de Louis XV ne comprenoit déjà plus le siècle de Louis XIV.

GAILLARD, *Histoire de Charlemagne.*
Paris, 1819, tome 2, p. 240.

A une époque qui offre beaucoup de rapprochements avec celle qui vit naître Homère, vers le milieu du onzième siècle, alors qu'on sortoit de temps barbares et qu'une nouvelle langue prenoit l'essor, parut dans le nord de la France un poëte, qui choisit pour sujet de ses chants la mort du comte Roland à Roncevaux. Digne nourrisson des muses, il sut tirer de sa lyre les sons les

plus propres à intéresser et à émouvoir les hommes, à leur inspirer des sentiments nobles et généreux, et, pardessus tout, à leur faire chérir leur religion et leur patrie. De nombreux rapsodes s'emparent aussitôt de ses vers et s'empressent de les faire connoître à la nation. Celle-ci, qui n'avoit point encore de littérature, s'émerveille et reçoit avec avidité de si belles émotions. Bientôt il n'est plus question parmi elle que du poëme de Roncevaux. Dans les campagnes comme dans les villes, chez le simple varlet comme au château du haut baron, chacun le chante, et si bien peu songent à le conserver par écrit, tous l'apprennent par cœur. On s'attendrit sur les malheurs de la belle Aude, mais on s'indigne encore davantage de la mort du neveu de Charlemagne et de ses compagnons d'armes; on maudit les Sarrasins, on voudroit les joindre, les châtier de nouveau; on ne rêve plus que leur extermination. Paroît alors l'hermite Pierre, tout s'ébranle, et les François marchent à la croisade.

Une autre révolution dans les esprits suivit celle-ci de près, tant le génie d'un seul homme peut, selon les circonstances, exercer d'influence sur la société. Après avoir pendant un certain temps admiré sans partage le poëme de Roncevaux, on pensa à l'imiter. D'abord on lui donna des

espèces de suppléments appelés Branches, où l'on célébroit à leur tour les autres personnages distingués qui figurent sur le second plan de la narration. La matière épuisée, on interrogea les souvenirs du pays, et l'on versifia des chroniques, des histoires de provinces, puis on passa aux romans d'amour proprement dits. Enfin une espèce de fureur poétique s'étant emparée de la nation entière, la rime s'attaqua à tout; elle appela le merveilleux à son aide, et, non contente des traditions locales, elle traversa les mers, et alla demander à l'étranger de nouveaux héros et de nouvelles aventures. On vit alors fondre sur la France un déluge de vers, dont nos bibliothèques, malgré les injures des siècles, fournissent encore aujourd'hui de nombreux témoins. Enfin, je ne saurois donner une idée plus juste du mouvement qui agita à cette époque les têtes, qu'en disant qu'il fut absolument semblable à celui qui se passe sous nos yeux, depuis la venue du célèbre romancier écossois : chacun vouloit faire alors du Roland comme on veut faire maintenant du Walter-Scott; et en vérité ce seroit se donner une peine bien inutile d'aller chercher ailleurs que dans le poëme de Roncevaux, le type et le modèle des compositions chevaleresques du moyen âge; ce seroit vouloir trouver autre part que dans l'Iliade

et l'Odyssée l'origine et la source de la mythologie grecque.

Ici l'on s'étonne, et l'on demande comment il se fait qu'une composition aussi remarquable n'ait été connue que de nom de nos siècles modernes. La réponse se trouve dans le titre même qu'on lui a donné en françois. En lisant le mot *cantilena* dans les auteurs latins qui en parlent, on le traduisit d'entrée par celui de chanson, et dès-lors on n'a plus cherché qu'une suite de couplets, oubliant qu'il existe un témoignage du temps qui, bien compris, lève toute espèce de doute à cet égard; ce sont les six fameux vers de Robert Wace, que j'ai rapportés en tête de cet ouvrage. « Taillefer, « disent-ils, alloit chantant les hauts faits de « Charlemagne avec ceux de Roland, d'Olivier « et des autres preux qui moururent à Ronce- « vaux. » Il est évident qu'il ne s'agit pas ici d'une simple chanson, telle que l'entendent nos dictionnaires, car elle n'auroit pu suffire au développement de tous ces faits. Si, contre l'usage, au lieu de huit ou dix couplets au plus, on veut qu'elle en ait eu, par exemple, vingt ou trente, il n'y a pas de raison pour s'arrêter à ce nombre, et pour ne pas dire quarante et cinquante, et ainsi de suite. Alors ce ne sont plus des couplets, mais des stances qui, par leur nombre et se rat-

tachant à une action principale, prennent le nom de poëme; telles sont les épopées italiennes, telle est la composition de Roncevaux.

On insiste, on dit, que quelque fût d'ailleurs l'état d'isolement dans lequel on vivoit alors, la société n'étoit pas cependant assez dépourvue de récréations et de passe-temps agréables, pour qu'on dût se résigner à écouter tranquillement, les bras croisés, des récits d'une si longue haleine, la plupart avec un retour de sons si monotones. A cela je réponds que j'ai vu deux années de suite au sein d'une immense cité, en plein air, chaque fois qu'il faisoit beau, c'est-à-dire à peu près tous les jours, un vieux rapsode devant un nombreux auditoire, chanter, en s'accompagnant d'un instrument, un poëme de chevalerie de huit mille vers environ, et, quand il l'avoit achevé, le recommencer à nouveau, et toujours ainsi. Où donc avez-vous assisté à une pareille scène? me demande-t-on sans doute bien vite. Est-ce à la suite des frères Lander, dans ces régions de l'Afrique centrale nouvellement découvertes par eux, ou bien dans quelque canton reculé et connu de vous seul, de ce peuple guerrier et conteur, à qui nous devons l'encens et la myrrhe? Non, c'est en pleine Europe, à Naples, sur le môle de son port, durant les années 1812 et 1813. Com-

bien de fois n'ai-je pas pris plaisir à entendre le jongleur chanter sur les cordes de sa mandoline le *Renaud* du Tasse ; à voir ces belles figures napolitaines qui l'entouroient, les yeux fixes, la bouche béante, aspirant, si je puis m'exprimer ainsi, chaque mot qui sortoit de sa bouche, tant elles paroissoient se complaire à l'écouter. Bien avant moi, un spectacle aussi pittoresque avoit attiré l'attention du célèbre artiste romain Pinelli ; il en fit un dessin, qu'on trouve gravé par lui, dans sa belle collection de costumes napolitains, portant la date de l'année 1809. Après cet exemple, je ne pense pas qu'on agite désormais la question de savoir si une grande composition héroïque a pu être chantée aux siècles de la chevalerie.

Mais je dois m'attendre à une autre critique bien plus sérieuse. Jamais, vont me dire des esprits d'un ordre supérieur, vous ne nous persuaderez qu'un pareil ouvrage, d'un style aussi clair, aussi soutenu, avec des périodes aussi arrondies et en quelque sorte raciniennes, soit du XI[e] siècle ; non, cela n'est pas possible. Bien mieux : quand nous l'examinons dans son ensemble, que nous le voyons avec tous ses personnages si bien dessinés, se développer avec tant de chaleur et marcher à sa fin avec une rapidité et un intérêt

toujours croissants, narration où le sublime est jeté à pleines mains, et si différente de celles que nous connoissons dans la même langue, nous ne savons plus qu'en penser, et nous sommes tentés d'y voir le travail d'une main moderne.

Il me semble qu'il seroit facile de renverser cette objection d'un seul mot, en disant qu'elle n'est qu'une pétition de principe ; que pour lors la chanson de Roland ne seroit plus la chanson de Roland, la chanson des batailles; et la renommée de son héros deviendroit aussi inexplicable, que celle d'Achille sans l'Iliade. Je pourrois ensuite demander comment il se fait que le Méonide, venu plus de 400 ans avant Eschyle, Sophocle, Euripide et autres grands poëtes grecs, soit non-seulement de tous le plus facile à entendre, celui que dans les colléges on met de préférence dans les mains des jeunes gens, mais encore qu'est-ce qu'on trouve avant lui? De pareils arguments, auxquels je ne connois aucune bonne réponse, suffiroient sans doute ; mais je préfère m'en passer et en appeler au XIe siècle lui-même.

Si « le style est l'homme même, » comme l'a avancé Buffon[1], à plus forte raison doit-on dire, que la parole, le verbe est tout l'homme. C'est

[1] Discours de réception à l'Académie Française.

en partant de ce principe que Boileau a fait ce vers :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Ainsi une grande ame devra posséder nécessairement un instrument capable de rendre de beaux sons. « Le XIe siècle fut fécond en grands hommes, » a dit le plus judicieux de nos historiens, le Président Hénault [1]; donc ils durent parler une belle langue : la conséquence est rigoureuse. Ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner si parmi eux il s'est trouvé un grand poëte, et ici se présente une observation importante.

On croit communément que la langue romane et la langue françoise n'en font qu'une. C'est en quoi l'on se trompe beaucoup, et les deux mots dont je viens de me servir l'indiquent assez aux esprits réfléchis, qui savent qu'il n'y a point de synonymes, et que deux mots renferment deux idées. Aussi plus on étudie les langues, moins on peut se rendre compte de leur existence. On sent qu'elles sont mues par quelque chose de divin, tout-à-fait hors de l'homme, et que, semblables à des sentinelles vigilantes, elles sont là pour prendre note des affections de son ame dans une parfaite

[1] Abrégé de l'Histoire de France. Paris, 1768; in-8°, tom. 1, pag. 160.

indépendance et contre les illusions de son esprit.

Je dis donc que la langue romane est une et que la langue françoise est autre. La première prit naissance avec la race Carlovingienne : cent ans plus tôt ou plus tard ne font rien à l'affaire. Ses progrès furent lents et difficiles, comme tout ce qui doit avoir de la durée. Elle brilla de tout son éclat dans les XI[e] et XII[e] siècles avec les poëmes héroïques; commença à s'affoiblir dans le XIII[e] avec les compositions satyriques et allégoriques ; déclina rapidement dans le XIV[e], et vint expirer au commencement du XV[e], laissant à sa place une fille qui, sous les auspices de Villon, de Coquillart, du duc d'Orléans et d'autres, est devenue la langue françoise.

Celle du XI[e] siècle fut donc en parfaite harmonie avec ses héros, et en pouvait-il être autrement d'une époque qui devait voir sortir de son sein les premiers croisés? Ou je me trompe fort, ou, avant peu, ce XI[e] siècle, du moins dans sa dernière moitié, sera proclamé le plus beau de tous ceux de l'ère chrétienne, celui qui fit les plus grandes choses, parce qu'il fut à la fois le plus religieux et le plus désintéressé ; et si le poëme de Roncevaux paroît avoir été presque seul à charmer ses loisirs, c'est que quand on marche en avant, on ne s'amuse pas à écrire : pour cela il faut s'arrêter.

Je dois repousser une autre objection, dont on a fait grand bruit et qui ne repose que sur une confusion de personnes. Il s'agit des douze pairs qui ne furent connus, dit-on, pour la première fois qu'aux deux couronnements de Philippe-Auguste en 1179 et 1180. Oui, les douze pairs grands feudataires de la couronne; mais les compositions chevaleresques ne donnent ce titre qu'à des officiers, et comme elles sont unanimes pour constater leur existence, c'est à ceux qui font l'objection à prouver la fausseté du fait. Or c'est à quoi ils ne parviendront jamais. Ainsi, sans entrer à cet égard dans de plus grands développements, sans avoir besoin de faire remarquer que Charlemagne et ses successeurs ne pouvoient commander leurs armées sans avoir sous leurs ordres des généraux égaux en grade, et que l'égalité de grade amenoit nécessairement celle de qualification; que le mot de Pair étoit alors celui qui, à une époque où l'on ne songeoit pas encore à raffiner sur les noms, devoit se présenter le premier à l'esprit, et que les grands feudataires ne firent que l'emprunter à un corps de capitaines, je dis que l'objection porte à faux, et partant qu'elle n'a aucune valeur.

Je crois avoir répondu aux plus fortes critiques qu'on peut élever contre l'âge que j'assigne à

notre poëme, et il pourra sembler que ma tâche est finie. Il n'en est rien. Tout ce que je viens de dire a été loin de me convaincre moi-même; car après tout, que me fait à moi que cette composition soit de tel ou tel siècle? Irais-je contre ma conscience avancer un paradoxe, pour attirer l'attention et faire un peu de bruit? C'est moi, avant tout autre, que j'ai voulu convaincre, et pour cela je me suis adressé à l'ouvrage lui-même; c'est à lui que j'ai demandé de me faire connoître son âge, et c'est après en avoir reçu des réponses si justes, si précises, tellement concordantes entre elles, que je me suis écrié : O mon poëme! ce sont bien véritablement tes vers qui ont été chantés en 1066 à la bataille d'Hastings.

Et d'abord arrêtons un point de départ fixe. Il existe en allemand une traduction littérale de ce poëme. On la doit à un moine nommé Pfaffen Konrad, qui mourut en 1177. Il nous apprend qu'il l'avoit faite d'abord en latin. Ainsi il n'est pas présumable qu'un travail aussi considérable soit le fruit de ses derniers jours. De son côté l'original devoit aussi compter des années pour que sa renommée eût pénétré dans une contrée lointaine, et y eût fait naître le désir de le connoître; et sa traduction tentée en deux langues différentes par le même individu atteste sa grande

réputation. Nous voilà donc, par une suite de conséquences rigoureuses ressortant toutes d'un fait matériel, bien près du XI siècle.

A cette époque la Normandie, quoique sous la suzeraineté de la France, n'étoit point censée en faire partie. C'est ce que notre auteur précise très bien quand il dit en parlant d'un clerc,

> Il fu normant, de la cit de Costance,
> Et fu norriz enz ou règne de France.
>
> *Chant* 4[e].

qu'il étoit Normand, de la ville de Coutance, et qu'il avoit été élevé chez les François.

Ici il faut qu'on reconnoisse avec moi, que les poètes romans, quel que soit le sujet de leurs compositions, ont peint l'état de la société, tel qu'ils l'avoient sous les yeux. C'est ainsi que le nôtre donne le nom de *Normandie* à une province qui, du temps de Charlemagne, portait celui de *Neustrie*. Que ce fût ignorance chez eux, ou calcul de leur part pour être mieux compris de leurs contemporains, c'est ce qu'il nous importe peu ici de savoir. J'avance un fait, qui ne souffre aucune bonne exception; je dois retrouver dans notre poëme l'image fidèle des mœurs, des usages et des coutumes de l'âge que je lui assigne; les personnages secondaires qu'il met en scène devront eux-mêmes s'y rattacher plus ou moins.

Je commence ma revue par les costumes, que je regarde comme l'indice le plus sûr, celui qui porte le mieux le véritable cachet du temps, et je prends pour cela la tapisserie de la Reine Mathilde. D'entrée je suis frappé de la similitude parfaite que les deux monuments présentent entre eux. Voilà les heaumes pointus si remarquables par leurs nasals ou naseaux, (comme on voudra) et tellement particuliers à l'époque, que, dans Montfaucon, on n'en trouve la représentation que sur cette tapisserie seule. Voilà les grossières cottes de mailles en fer avec leurs coiffes pareilles; les gonfanons avec leurs langues; les écus, les targes avec leurs lions ou griffons, leurs fleurs et autres décorations insignifiantes. Certes cela saute aux yeux, les deux monuments sont contemporains.

Mais quelques voix se sont élevées contre l'opinion générale, qui attribue la tapisserie de Bayeux à la femme du conquérant. Rejetant la tradition si bien établie dans le pays, elles veulent qu'elle soit d'une autre Mathilde, venue soixante et quelques années plus tard, et à cet effet elles avancent maintes raisons qui leur paroissent concluantes. Voyons cependant, tout foible que nous sommes, s'il n'y auroit pas moyen de leur répondre.

« Toutes les fois qu'une proposition sera prouvée « par le genre de preuve qui lui appartient, » a

dit un génie du premier ordre, monsieur le Comte de Maistre, « l'objection quelconque, même inso-« luble, ne doit plus être écoutée [1]. » Partant delà, si nous savons de science certaine, que les Dames du moyen âge ne connoissoient presque d'autre occupation, que celle de faire de la tapisserie, on comprend de suite qu'il a pu venir tout naturellement à l'esprit d'une grande Princesse, aidée de ses dessinateurs et des Dames de sa Cour, de broder les exploits de son mari de préférence à des sujets de fantaisie. Voilà la preuve qui appartient à la matière, celle qui en sort avec force, tandis que sous ce rapport l'opinion contraire seroit bien en ce genre la plus singulière, la plus bizarre, qui soit jamais entrée dans une tête. Qu'on emploie la plume, le pinceau ou le burin pour conserver le souvenir de faits mémorables et déjà loin de nous, c'est ce qu'on voit tous les jours; mais l'aiguille, et encore quelle aiguille : c'est ce qu'on n'a jamais vu, et ce que probablement on ne verra jamais. Qu'on ne me cite pas les Gobelins. L'Etat, en soutenant cette manufacture, ne prétend pas en voir sortir des monuments. Tout ce qu'il en attend, ce sont des tentures, des décorations, ce qui est un peu différent. Et ensuite quelle comparaison à

[1] Soirées de St.-Pétersbourg. Paris, 1821, tome 1, p. 287.

faire entre ses produits et un canevas de 210 pieds de long, sur 19 pouces de large. L'idée première, le but principal de la Duchesse dans son travail, fut d'occuper ses loisirs; voilà le fait, et autant vaut-il broder des hommes et des chevaux, que des oiseaux et des fleurs; peut-être ensuite de plaire à son mari. Mais que, longues années après l'événement, on aille, de préférence à des peintures sur bois, sur toile, ou sur vélin, commander à des ouvriers un pareil ouvrage, c'est, je le répète, ce qu'un homme non prévenu, qui ne se sera pas fait un système d'avance, ne voudra jamais croire.

On me fait observer qu'il n'est pas terminé, qu'il y manque l'entrée du Duc à Londres, avec son couronnement, et celui de sa femme à Westminster. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que mille causes, parmi lesquelles la mort peut bien être comptée pour une, n'ont pu empêcher la Duchesse de l'achever? Ce qui surprendroit bien davantage, c'est qu'ayant été commandé à des mercenaires ils l'eussent laissé dans son état actuel; car si l'un vient à mourir, un autre le remplace aussitôt, et la besogne va toujours son train. Quel en auroit pu être le motif? Le départ de la seconde Mathilde pour la Normandie. Mais l'Angleterre en est-elle donc à une distance si grande,

pour que cette Princesse dût craindre de perdre de vue son étoffe, sur le point d'être achevée! Il faut en convenir, ce sont là de pitoyables raisons.

Mais la tapisserie présente dans sa bordure des sujets de fables d'Esope, et nous ne trouvons pas qu'elles aient été connues à cette époque.

Cette objection suppose bien peu de connaissance de l'état de la littérature au moyen âge. Dès le septième siècle, Isidore de Séville fait mention dans ses ouvrages des fables d'Esope. Sans doute il entendoit sous ce nom celles de Babrias, qui les avait mises avec beaucoup de succès en vers choliambes grecs, recueil d'où ont été tirées, ainsi que le remarque M. Clavier [1], la plupart de celles qui nous sont parvenues et que des écrivains du Bas-Empire s'amusèrent à mettre en prose, comme on le fit dans les siècles de la basse latinité, pour celles de Phèdre. Ecoutons ce que dit de ce poète grec un autre savant helléniste, M. Letronne :

« Babrias qui paroît avoir vécu avant Phèdre « avoit composé dix livres de fables; elles étoient « dans toutes les mains. Suidas qui vivoit dans le « onzième siècle cite fréquemment l'autorité de « Babrias. Le recueil complet de ses fables exis- « toit encore au douzième siècle. Tzetzès s'en est

[1] Biogr. Univ., article *Esope*.

« servi quelquefois. Ce qui prouve encore com-
« bien elles furent répandues, c'est qu'on les mit
« en prose et qu'on en fit des extraits.

« Au IXe siècle, un grammairien connu sous
« le nom d'Ignatius Magister, prit fantaisie de
« les abréger et de les réduire à quatre vers iam-
« biques ; il fit ce travail sur soixante-quatorze
« fables, travail qui fit fortune dans la décadence
« des lettres et du goût, et nous est parvenu
« sous le nom d'Ignatius et sous celui de Ga-
« brias. »

A cette autorité, qui ne laisse rien à désirer sur la question, je ne crains pas d'ajouter qu'il a existé de tout temps et chez tous les peuples, de petites narrations allégoriques appelées communément fables, et que là où les écrits manquent, on se les transmet oralement. Je dis plus : si tout-à-coup elles venoient à s'effacer de la mémoire des hommes, je suis convaincu qu'il suffiroit d'un de ces esprits à la fois observateurs et badins, dont une société n'est jamais entièrement privée, même des vieilles femmes et des bonnes d'enfants, pour les voir renaître bientôt, tant ce genre de composition a de profondes racines dans le cœur humain. Il y a près de deux mille cinq cents ans que Platon remarquoit déjà, que « la première chose qu'on fait à l'égard

« des enfants, c'est de leur conter des fables [1]. » Et voilà précisément pourquoi, ne sachant que mettre dans la bordure de la tapisserie, on y a brodé ce qui est familier à tout le monde, des apologues.

On dit encore, que la cathédrale de Bayeux, qui possède la tapisserie, a été incendiée deux fois; la première en 1106, et la seconde en 1160; qu'on sait par un témoin oculaire, que son trésor, qui étoit considérable, fruit des dons des souverains et de la piété des peuples, y périt en entier; qu'en conséquence si la tapisserie s'y étoit trouvée, elle auroit dû partager le même sort, tandis que c'est seulement en 1369 qu'il est fait mention d'elle pour la première fois.

Toujours partir du présent pour expliquer le passé, et doter les autres de nos propres idées. N'est-ce pas le temps, l'accumulation des années, qui donne de l'importance à la plupart des choses qui nous survivent, qui les fait priser, rechercher et conserver avec soin? Pense-t-on que la Dame, qui paya avec une charge de gros sous au Corrège, son tableau dit *le Saint-Gérôme*, veillât sur lui avec la même sollicitude, que si elle avoit su qu'il seroit racheté trois cents ans plus tard un million de francs? La tapisserie à son origine pouvoit-elle

[1] La République, liv. II.

être mise au rang des monuments précieux par leur antiquité et qui acquièrent ainsi une grande valeur? Devoit-elle d'entrée parler à l'imagination des chanoines de son église comme à la nôtre? Etoient-ils tenus d'avoir des yeux d'archéologues, pour la classer avec l'or, l'argent et les pierreries? On ne le feroit pas même aujourd'hui. Ils la regardoient bonnement comme nous regardons choses semblables, faites sous nos yeux, et voilà ce qui explique pourquoi ce ne fut que long-temps après qu'elle eut vu le jour, qu'on commença à en faire l'exposition publique. Il avoit fallu que trois siècles passassent dessus pour éveiller l'attention et en faire sentir l'importance; et c'est précisément à cette manière de voir de son clergé que nous devons sa conservation, comme ce sont les précautions prises pour garder le trésor qui ont causé sa perte.

En effet, on dut loger ce dernier à un étage supérieur de l'édifice, dans quelque petite chambre de l'une de ses tours aux murailles fortes et épaisses, fermée avec de nombreux verrous; le mettre dans de solides bahuts ou coffres à plusieurs clefs confiées à différentes mains, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui. Or, comme le feu ne prend jamais à une église que par le haut, il aura facilement gagné le local du trésor, avant que, pour

arriver à lui, on ait pu lever les obstacles qui faisoient sa sûreté. Rien de tout cela pour la tapisserie. Peu convoitable par sa nature, difficile par son volume à emporter à la dérobée, sa place se trouvoit naturellement à la sacristie ou chez le curé, et avec d'autant plus de raison, qu'elle demande, comme toute autre étoffe, des soins assez fréquents pour que les bêtes ne s'y mettent et ne la détruisent. Or, rien de plus facile au premier cri d'alarme, que de la sortir de son local, et de la mettre en lieu de sûreté.

Maintenant si nous jetons nos regards en arrière, que reste-t-il de toutes ces objections contre la tradition qui donne la tapisserie de Bayeux à la femme du duc Guillaume? Absolument rien. Aucune ne résiste à cette démonstration morale qu'on appelle le gros bon sens, et si je leur ai consacré plus de temps qu'elles ne méritent, c'est que, n'eussé-je que la tapisserie à invoquer en faveur de notre poëme, elle suffiroit seule pour justifier l'âge que je lui assigne, parce que c'est chez elle seule que je retrouve, comme je l'ai déjà dit, l'équipement entier de nos guerriers.

Avec le douzième siècle, la décoration change; les heaumes s'arrondissent sur la tête. Le nasal devient de plus en plus rare et finit par disparoître pour faire place à la visière. Afin de cacher ce que

pouvoit avoir de choquant à l'œil une chemise de fer, on la couvre d'un surtout, qu'on appelle cotte d'armes. On crée le grade de banneret, et pour le distinguer on lui donne un gonfanon dont on a coupé les langues. Enfin apparoissent sur les écus les armoiries dont on ne trouve pas trace dans nos deux monuments. Dans le poëme, les Allemands et les Bavarois, à l'exemple de Charlemagne, pour pouvoir se reconnaître entre eux, n'imaginent rien de mieux que de diviser leur grande barbe en plusieurs petites tresses, sans doute parce que les François portoient la leur dans son état naturel.

Li rois de France ne se velt plus targer.
. . . .
Par la vantaille fait les cordals sachier
De sa grant barbe, qe il ot fait trécer
Autretel firent des autres meint miller
Mex s'en connoissent Alemant et Baiver.

Chant 3e.

Certes si les figures du blason eussent été connues à l'époque où notre auteur écrivoit, il n'eût pas manqué de les prêter à ses personnages. On me fera observer qu'il a employé plusieurs fois ce mot *blason*. C'est vrai; mais il faut l'entendre dans sa signification primitive et non dans son acception actuelle; autrement ce seroit prendre

l'effet pour la cause. On croit assez communément que l'écu alors ne se composoit que d'un morceau de bois recouvert de cuir bouilli ; je n'en ai jamais vu, et je pense qu'on se trompe. En effet, quelle résistance en attendre contre le coup d'un fer aigu fixé au bout d'un bâton de douze à quinze pieds de long et porté par un cavalier lancé au galop? Ensuite comment expliquer ces vers :

Teinz ne blasons ne le puet contrester.
Chant 2ᵉ.
Teinz ne blazons ne li vast un besant.
Ch. 2ᵉ.
Q'il l'en estroe lo tent et lo blason.
Ch. 2ᵉ.
Li cops devale par delez le blason.
Ch. 2ᵉ.

Et ceux-ci :

Cil escu luisent a pierres de cristal.
Ch 2ᵉ.
Desor la targe o li ors reflambie.
Ch. 3ᵉ.
Mervellos cous se donent ez escuz comunal
Q'a la terre en abatent et l'azur et l'esmal.
Ch. 4ᵉ.

Si le blason n'avait été qu'une peinture, quelle niaiserie plus grande que de dire qu'elle n'a pu résister ! Et ensuite va-t-on émailler du cuir, le couvrir d'or et de pierreries? Enfin l'idée d'avoir

recours au fer étoit-elle donc si difficile à trouver? Ne savait-on pas que les boucliers des Grecs et des Romains étoient faits de ce métal ou de bronze? Une feuille de tôle, que je suppose d'un diamètre de dix à douze pouces au plus, couvrant le milieu de l'écu, en négligeant la partie qui fuyoit sur les côtés, en auroit-elle tellement augmenté le poids qu'on dût se priver d'un moyen de résistance aussi simple qu'efficace? Déjà le mot *teinz* qu'on trouve joint à celui de *blason,* annonce la présence d'une autre matière que celle du cuir et du bois. Roquefort dans son glossaire le définit *une lame d'étain fort mince.* De là au fer il n'y avoit plus qu'un pas. Tout porte donc à croire que, par le mot *blason,* on entendoit une plaque de ce dernier métal, qui recouvroit celle d'étain, et quand les Croisés imaginèrent les armes parlantes, ils durent les mettre d'abord sur la pièce la plus apparente de leur armure. Ainsi quand ils se demandoient entre eux, quelles sont vos armes? c'étoit comme s'ils eussent dit quelles figures avez-vous fait peindre sur votre blason, et c'est le nom de cette partie de l'écu, qui, souvent répété, est devenu celui de l'art héraldique.

On trouve encore dans un vers, et il est le seul, le mot de *quartier* joint à celui d'écu.

Fiert l'amoraive sor l'escu de quarter.

Chant 2e.

S'il en devoit sortir une objection, il m'eût été bien facile de l'éviter, car ce mot ne se lit point dans le meilleur manuscrit, celui de Venise; il y est remplacé par celui de *liger*. Mais je suis bien aise de dire que l'objection porteroit à faux; que cette expression de *quarter* avoit été donnée à l'écu, parce qu'on avoit senti la nécessité d'en faire sauter une partie, un quart, celui qui se rapprochoit le plus du haut de l'épaule, afin de pouvoir mieux s'en servir : de là sa forme de Fer à repasser et ce nom *d'écu de quartier* par opposition à la targe qui étoit ronde. Je l'ai conservé de préférence à celui de *liger*, parce que je le trouve plus pittoresque, et que ce dernier revient déjà plusieurs fois dans le poëme qui, je le répète, ce mot et celui de *blason* exceptés, ne présente rien qui rappelle directement ni indirectement l'existence des armoiries.

Le mot de *ventaille* qu'on a lu plus haut, demande aussi quelque explication. On comprend d'avance qu'avec des heaumes à nasals, qui laissoient la figure presque entièrement à découvert, et permettoient aux combattants de se connoître et de se parler, tout en se portant des coups, il ne peut être question de visière. En effet cette pièce de l'armure faisoit partie du haubert; c'étoit une espèce de hausse-col, proprement une menton-

nière, suivant le rôle qu'on lui voit jouer dans les vers précités. Elle avoit reçu le nom de *ventaille,* parce qu'elle venteloit, c'est-à-dire parce qu'elle branloit, qu'elle étoit mobile. De là l'expression *fermer la ventaille,* autrement l'assujettir, l'attacher, la fixer. Ce mot *fermer,* qui revient souvent, reçoit invariablement cette acception et jamais celle qu'on lui donne en françois. De nombreux exemples, pris ailleurs que dans Roncevaux, ne me manqueroient pas à l'appui de ces définitions, si l'on pouvoit conserver le moindre doute à cet égard; toutefois en voici que je tire de deux compositions récemment imprimées.

Sor la ventaille li fu li hiaumes mis [1].
Sor la ventaille li ont le heaume assis [2].
La véissiez les haubers endosser,
Et les enseignes de cendal venteler [3].
An piez saut Baudoins, quant ot la deffiaille,
Fost et isnelement relaça la vantaille;
Puis demanda son heaume et Sebile li baille [4].

Sur je ne sais combien de vers, où il est fait mention d'instruments de musique, un seul et encore le dernier parle du tambour. Or comme

[1] Chronique des Lorrains. Paris, 1833, tom. 1, p. 168.
[2] Id. tom. 2, p. 171.
[3] Id. tom. 1, p. 58.
[4] Roman de Guiteclin. Paris, 1839, tom. 1, p. 121.

dans tout le poëme on ne voit figurer, conformément à l'histoire, que de la cavalerie, cet instrument ne peut être celui dont l'infanterie se sert et qui paroît n'avoir été connu en France, que depuis les croisades. Legrand d'Aussy se doutoit que sous ce nom, il en avoit existé un autre d'un usage tout différent [1]. Il paroîtroit même, en lisant attentivement notre texte, qu'il étoit à vent.

De meintes parz font les grasles soner,
Tabors et tinbes et bugleraus corner.

Chant 4e.

C'est ce doute qui m'a fait conserver ce vers, quoiqu'il puisse bien se faire qu'on le doive à quelque jongleur, qui l'aura ajouté au texte primitif.

Je viens de dire que les armées, du temps de notre auteur, ne se composoient que de cavalerie. C'est ce qu'a très-bien remarqué l'abbé Legendre, dans son excellent Traité des mœurs et coutumes des François. « Sur la fin de la seconde race et « bien avant dans la troisième, dit-il, les armées « n'étoient que de cavalerie [2]. » C'était tout le contraire chez la première. Voilà pourquoi les Assemblées, qui sous celle-ci se tenoient en mars,

[1] Fabliaux. Paris, 1781; in-8o, tom. 4, p. 51.

[2] Paris, 1753; in-12, pag. 71.

et qui n'étoient en réalité qu'une revue générale des troupes, au moment d'entrer en campagne, furent sous la seconde race reportées en mai, afin de pouvoir se procurer du fourrage pour les chevaux.

L'arbalète me fournit une remarque bien curieuse, et qui peut donner matière à maintes réflexions. Cette arme, fort en usage au XIe siècle, disparut dans la première moitié du douzième, par suite de la défense qui en fut faite au second Concile de Latran, « et devint tellement inconnue « dans les premières années de Philippe Auguste, « dit le père Daniel dans son Histoire de la Milice « françoise [1], qu'il n'y avait pas dans toute « l'armée de ce prince un seul ingénieur qui sût « la mettre en œuvre. Ce fut Richard Cœur-de- « Lion qui en rétablit l'usage, et qui en fut tué, « ce qui a fait dire à Guillaume le Breton dans « sa Philippide. »

Hac volo, non alia Richardum morte perire ;
Ut qui Francigenis ballistæ primitus usum
Tradidit, ipse sui rem primitus experiatur,
Quamque alios docuit, in se vim sentiat artis [2].

Ainsi l'on voit que l'argument, si fort en vogue aujourd'hui, du défaut de monuments, pour nier

[1] Paris, 1721 ; in-4°, tom. 1, pag. 424.
[2] Liv. 5.

l'existence de certaines choses, n'est rien moins que concluant, puisqu'après en avoir usé, on peut les mettre si vite et si bien en oubli, que leur rénovation paroîtra une création.

Notre auteur attache une grande importance à la remise du Bâton de commandement. C'est toujours de l'histoire. Elle équivaloit à de pleins pouvoirs et à la parole la plus solennelle. « En 849, « disent les Annales de Saint-Bertin, les rois Charles « et Louis s'assemblèrent, se promirent une amitié « inviolable et véritablement fraternelle et se « donnèrent réciproquement leurs Bâtons royaux « pour signe de ce qu'ils mettoient les Reines leurs « épouses et leurs enfants sous la protection du « survivant des deux [1]. »

Il en étoit de même du gant. On voit dans les Monuments de la monarchie [2] la figure du Roi Philippe Ier mort en 1108, qui se trouvait sur son tombeau à Saint-Benoît sur Loire. Il tient à la main un gant. Montfaucon s'est trompé en pensant que c'étoit pour servir à porter l'épervier. Il servoit de signe de puissance et de volonté, sans avoir besoin pour cela d'être accompagné de l'oiseau.

L'armée du Calife de Babylone arrive dans

[1] Traduct. de Cousin. Paris, 1684, tome 1, p. 426.

[2] Tome 1, p. 401.

l'Èbre sur quatre mille nefs. Ce nombre n'a rien qui étonne, quand on sait que le Duc de Normandie, partant pour la conquête de l'Angleterre, en avoit trois mille, ainsi que nous l'apprennent Guillaume de Poitiers et Guillaume de Jumieges. D'ailleurs ces navires n'avoient point de quille; ce n'étoient proprement que des barques, puisqu'on les voit remonter l'Èbre jusqu'à Saragosse, et que celles du prince normand furent tirées à sec sur le rivage, ainsi que le dit Robert Wace.

Al sec sunt traites li nes. [1]

Il est fait mention de l'argent nécessaire pour solder la troupe. Bien avant notre poète, il y avait déjà des soldats salariés. Dans la préface du onzième volume du Recueil des Historiens de France [2], on fait remarquer que le mot *solidarii* est employé dès l'an 1030 pour les désigner.

Il en est de même des surnoms. On peut voir là-dessus Mabillon, Traité de Diplomatique, liv. 2, chap. 7. Les auteurs du Nouveau Traité de Diplomatique en trouvent même un petit nombre d'exemples dès le commencement du x[e] siècle [3].

[1] Chroniq. des Normands. Rouen (Paris), 1827; in-8°, tom. 2, p. 151.

[2] Pag. 232.

[3] Paris, 1750; in-4°, tom. 2, p. 262.

L'existence des Bourgeois suppose celle des Communes; or, il est prouvé que l'établissement de ces dernières est antérieur au règne de Louis VI. Je renvoie à l'Histoire de Languedoc par les Bénédictins, et à la préface des Ordonnances des Rois de France, par M. de Bréquigny.

Au moment où Charlemagne s'apprête à livrer bataille aux Sarasins, il s'écrie :

> Mex amerai destruire ces irois
> Q'en douce France boivre vin orlenois.
>
> *Chant* 3e.

« Plutôt mille fois renoncer à boire le vin d'Or-« léans que de laisser vivre ces infidèles. » D'où il faut conclure que ce vin étoit en grande réputation. Or, voici ce qu'on lit dans l'Art de vérifier les dates, à l'article du roi Henri Ier. « Il faisoit si « grand cas de son vin de Rebrechien (de area « Bacchi) vignoble de l'Orléanois, qu'il en faisoit « porter à sa suite quand il alloit à la guerre, afin « qu'animé par son feu, il courût avec plus de « force au combat. » Ce prince mourut en 1060.

Nos chevaliers font de grandes prouesses. Roland, Olivier pourfendent un homme de la tête aux cuisses. Voilà qui est fort, il faut en convenir. Nous ne sortons pourtant point du domaine de la réalité. Godefroy de Bouillon, dans Guillaume de Tyr, partage un turc en deux, de la tête à la

hanche. Pour montrer à un arabe la vigueur de son bras, il fait sauter d'un seul coup la tête à des chameaux, et combien d'autres faits semblables ne pourrois-je pas citer ! On trouvera plus extraordinaire encore, et peut-être hors de toute vraisemblance, le passage de notre poète, où il dit, en parlant de la lance du Calife, « qu'un autre « homme que lui n'auroit pu seulement en porter « le fer [1]. Eh bien! nous lisons dans l'Histoire de la décadence de l'empire romain, par Gibbon [2], « que l'empereur grec Manuel, fils de Jean-le-« Beau, étoit si fort et si habile dans l'exercice « des armes, que Raimond, surnommé l'Hercule « d'Antioche, ne put manier sa lance et son bou-« clier. » On voit d'après cela combien notre auteur se montre peintre exact et véridique.

Il fait marcher à la suite du duc Girard un nécromancien qui explique à sa nièce ses songes, en lisant dans un livre de son art tout ce qui s'étoit passé en Espagne depuis le message du comte Ganes vers le roi Marsille, jusqu'au désastre de Roncevaux. Telles étoient alors, telles ont toujours été les idées des hommes à cet égard. Oublieux du passé, mécontents du présent, toujours ils ont cherché à connoître ce qui leur étoit réservé dans

[1] Chant 3e.

[2] Chap. 48.

l'avenir ; et malgré les plus belles philosophies du monde, malgré les raisonnements les plus spécieux, toujours ils seront ainsi.

Hugues Capet fit des veilles au tombeau de saint Ricquier dans le désir d'apprendre le destin de sa postérité. [1]

Dans Robert Wace un chrétien explique un songe à Rollon [2]. Plus loin on voit un Clerc grand nécromancien qui vient trouver le duc Guillaume [3].

Il existe un capitulaire de Charlemagne de l'an 789, rendu exprès pour défendre d'augurer de l'avenir, soit tirer les sorts des saints, tant cet usage étoit alors répandu. Il n'en a pas moins continué plusieurs siècles encore après cet empereur, et de nos jours n'avons-nous pas vu la Cour de Bonaparte remplir, du matin au soir, les salons de mademoiselle Lenormant.

Le comte Roland fait entendre son cor à la distance de quinze lieues. Cette fois-ci nous nous écartons de la vérité, mais c'est une licence pardonnable à un poète. Toutefois il paroît qu'on obtenoit de cet instrument des effets prodigieux. De Sélincourt,

[1] Boulainvilliers. Etat général du Gouvernement, tom. 3, pag. 141.

[2] Tom. 1, pag. 49.

[3] Tome 2, pag. 150.

dans le Parfait Chasseur, dit : « qu'il y en avait « qui portoient le son à plus de deux grandes « lieues [1]. »

Si des mœurs et coutumes, qui ne m'offrent plus matière à d'autres remarques justificatives, je passe à l'histoire, je vois des Geoffroy d'Anjou, gonfalonniers, soit sénéchaux de France dès l'an 958; des comtes de Lamarche dès 944; d'Evreux dès 989; de Dijon dès 900. Un Salomon, comte de Bretagne, en 857. Un Gondebaud, roi d'une partie de la Frise en 744. La fondation de l'abbaye de Bonneval en 841. Rien qui cloche, rien qui soit postérieur à la bataille d'Hastings.

Dans un chapitre du triste ouvrage de M. de la Rue sur les Bardes et Trouvères, où cet auteur fait mention de notre poëme, il veut « que le che- « valier Gautier soit Gauwain le neveu du roi « Arthur [2]. Je demande ici qu'on veuille bien me pardonner une réflexion toute personnelle. C'est une tâche bien rude que de se voir obligé par la nature de son travail à redresser continuellement des torts. Voilà M. de la Rue qui, en peu de mots, vient d'avancer une proposition des plus extraordinaires. La passer sous silence m'est impossible, sans quoi elle tendroit à infirmer la

[1] Page 17.

[2] Essais. Caen, 1834, tom. 2, p. 63.

conviction où je suis, que les compositions de la Table-Ronde sont de beaucoup postérieures à celles du Cycle de Charlemagne. Eh bien! je vais être obligé, pour la mettre à néant, d'employer vingt et trente fois plus d'encre et de papier, qu'il ne lui en a fallu à lui pour l'établir, et encore avec la chance presque certaine de faire bâiller d'ennui mes lecteurs : heureux s'ils s'en tiennent là et ne jettent pas loin d'eux mon livre. Mais enfin, puisque nous nous sommes condamné à ramer, ramons.

D'abord rien, absolument rien dans notre poëme n'y rappelle l'Angleterre. Son nom ne se trouve même point dans les deux meilleurs manuscrits, celui de Venise et celui de Versailles, et dans les autres il n'y est rappelé qu'une seule fois et encore dans une stance la plus burlesque, la plus incohérente qu'on puisse imaginer, tellement pitoyable, que je la donnerai dans une note, afin qu'on s'assure par soi-même qu'elle ne peut venir que du plus mauvais des jongleurs.

Ensuite le nom de *Gautier* ne s'est jamais traduit en anglois par celui de *Gauwain*. Autant vaudroit prendre celui de Tristan ou de Lancelot. *Gautier* est un nom tout françois, qui figure dans presque tous les romans de chevalerie. Il y en a

même un connu sous le nom de Gautier d'Avignon.

Plus, le nom *Artus,* et non pas *Arthur,* comme l'écrit M. de la Rue, ne se trouve que dans un seul manuscrit, l'un des moins bons, et encore une seule fois. Je vais les passer en revue.

Manuscrit de Versailles,	rien.
de Venise,	e nies al duc.
de Paris,	li nies Artus. *Le voilà.*
de Lyon,	rien.
d'Oxford,	li nies Droun.
de la Loire,	li nef Doron.

Et c'est de ce seul et unique mot de l'un des six manuscrits, que M. de la Rue est parti, pour nous dire « qu'il étoit difficile qu'un Normand, ou « un Anglois-Normand, célébrât la valeur et la « gloire des douze pairs de France, sans les faire « partager au moins à quelques-uns des cheva- « liers de la Table-Ronde; que cet incident ima- « giné par le poète prouve, qu'il faut reporter les « fables de la Table-Ronde à une époque beau- « coup plus reculée que celle qu'on prétend faus- « sement leur assigner. » On n'a pas idée d'un pareil raisonnement. C'est à mourir de rire.

Ce n'est pas tout. M. de la Rue, pour ne pas voir crouler ce beau système, s'est bien gardé de parler de l'épithète, qui accompagne plusieurs fois

le nom de *Gautier,* épithète qui varie selon les manuscrits, et dont la plus françoise rappelle la petite ville maritime de Saint-Jean, au pied des Pyrénées. Les voici :

Man. de Versailles,	Dan Gautiers de Luz, de Lus.
de Venise,	de Luz, del um, del hum.
de Paris,	de huy.
de Lyon,	pas.
d'Oxford,	de hums, del hum.
de la Loire,	de Mon-Leu, Léon.

Comme l'une de ces épithètes, n'importe laquelle, iroit bien à Gauwain ! Les Saumaises anglois trouveroient là de quoi exercer leur sagacité.

Enfin notre chevalier se dit le conquérant d'un lieu nommé comme suit :

Man. de Versailles,	Maléuz.
de Venise,	Maléguz.
de Paris,	Malargus.
de Lyon,	Marlaguz.
d'Oxford,	Mallegu.
de la Loire,	Maelgut.

Or, aucun de ces noms n'appartient aux trois royaumes. Ceux des manuscrits de Paris et de Lyon présentent une terminaison en *ague* et *argue* très-commune dans le midi de la France. C'est ainsi que madame de Grignan mourut dans la terre de Mazargues aux environs de Marseille. On

pourroit donc présumer que l'endroit, dont Gautier veut parler, étoit quelque château ou donjon de la Provence ou du Languedoc. Mais ce n'est ici qu'un simple doute que je mets en avant.

En voilà assez pour apprécier l'assertion de M. de la Rue. Au reste, le chapitre de ses Essais, consacré au poëme de Roncevaux, en renferme nombre d'autres qui ne sont pas moins étranges. Fort heureusement que je ne suis pas dans l'obligation de les relever.

Pour mon texte, dans l'incertitude du véritable nom dont a voulu se servir le poète, de celui d'*Artus*, ou de *Droun* ou *Doron*, j'ai pris la leçon du manuscrit de Venise, comme étant la plus naturelle, celle qui devoit s'offrir la première à l'esprit du chevalier dans la position où il se trouvoit, et enfin comme coupant court à toute difficulté. En appelant à son aide le comte Roland, dont il était assez connu, Gautier n'avoit pas besoin de lui rappeler le nom de son oncle, qui probablement étoit le même que le sien. C'est ainsi qu'en pareil cas agiroit aujourd'hui un neveu du Premier Baron chrétien ; il n'iroit pas dire, je suis Montmorency, neveu du duc Montmorency. Il lui suffiroit de s'arrêter au nom de duc, pour être connu de reste.

J'arrive enfin, et il en est temps, à la dernière

objection. « Il n'y auroit pas, ce me semble, de « sens commun à chanter, pour exciter le courage « d'une armée qui va combattre, la défaite d'un « héros tel que Charlemagne [1]. »

Cette objection ne prouve autre chose, que le danger de parler de ce qu'on ne connoît pas. Elle va me conduire tout naturellement à l'examen du poëme. En faire connoître le plan et quelques-unes des beautés, ce sera la réfuter.

Certes si jamais il a existé dans aucune langue une composition nationale, c'est la nôtre ; et je ne crains pas de le dire hautement : sous ce rapport, ni l'Iliade, ni la Jérusalem délivrée ne peuvent entrer en comparaison. Rien de plus simple que le sujet. Un petit nombre de guerriers françois, attaqués à l'improviste, et contre la foi jurée, par une puissante armée de Sarrasins, succombe après en avoir détruit la plus grande partie, et mis le reste en fuite. Une lutte terrible s'engage ensuite

[1] Francisque Michel. *Examen critique du roman de Berte aux grands pieds*. Paris, 1832, pag. 6.

Dans l'Introduction de ce roman de Berte, qui a paru en 1832, l'éditeur, M. Paulin Paris, a bien voulu, le premier, je crois, annoncer mon travail. Cette marque d'attention de la part d'une personne qui ne m'étoit alors connue que de réputation, a excité toute ma reconnoissance, et je saisis l'occasion qui se présente, pour lui en témoigner, par la même voie de communication, ma sincère et vive gratitude.

entre leur vengeur et le redoutable chef du parti opposé, qui perd à la fois et la vie et les Etats qu'il étoit accouru défendre. Puis vient un petit épisode d'amour, qui délasse un peu l'esprit de tout ce fracas guerrier, et finalement la punition du traître, cause première de la catastrophe.

Ainsi, au lieu d'une défaite, le résultat est une grande victoire en faveur des François, et la conquête par eux de l'Espagne entière. Sans doute ils éprouvent de grandes pertes. Tous ceux qui se trouvent à la première affaire y sont tués, mais après de tels prodiges de valeur, que la gloire est toute pour eux et qu'il n'est personne qui ne se sente porté à se ranger de leur côté, de préférence à celui de leurs ennemis félons et parjures. Le comte Roland leur chef finit lui-même par y laisser la vie, mais encore avec la consolation d'avoir vu fuir le dernier des ennemis, et d'être resté maître du champ de bataille. Et quels accents furent jamais plus propres à inspirer l'ardeur des combats aux enfants de la *douce France,* ainsi que l'appelle le poète, que ceux de ce même chef, annonçant à ses compagnons d'armes qu'ils vont être attaqués par les Sarrasins! « Barons, leur dit-« il, nous ne sortirons pas d'ici sains et saufs.
« Le roi Marsille notre mortel ennemi nous pré-« pare une rude journée; combattez comme de

« vrais François; que chacun fasse de son mieux, « pour qu'après notre mort il ne soit dit aucun « mal de nous. Au plus épais de la mêlée vous « m'entendrez crier Monjoie-la-Royale, le cri de « Charles notre Seigneur. »

Les chants suivants devoient-ils faire battre chaudement le cœur des soldats! « Le neveu de « Charlemagne entre dans la foule des payens et « en fait un affreux carnage. Jamais il ne déploya « plus de valeur et ne se montra plus digne « de son rang. Malheur à celui qui attend son « approche, il lui en coûte la vie. Sang et cer- « velles jaillissent de tous côtés sous son fer et « inondent son corps. Olivier ne reste pas en ar- « rière; les douze pairs, tous les François frappent « sans relâche sur leurs perfides ennemis. Comme « nos gens se battent, s'écrie l'archevêque! Avec « quel courage ils se défendent dans cet étroit « vallon! Plût à Dieu que l'Empereur fût ici pour « les voir!

« Le marquis Olivier fait une telle boucherie « avec Haute-claire son épée bien-aimée, que de « la tête aux pieds il est couvert de sang infidèle. « Compagnon, lui crie Roland, c'est à la vie et à « la mort entre nous deux.

« Guinemant attaque l'émir de Lérie. Il l'atteint « sur sa targe où brille l'or, la fend du haut en

« bas, rompt son haubert et lui plante son gon-
« fanon dans la poitrine. Monjoie barons François,
« exterminez cette gent détestée en l'honneur
« de Charles. Vive Dieu, nous en viendrons à
« bout! »

Nous ferons remarquer en passant, que notre poëme n'est presque qu'un dialogue continuel, ce qui lui donne une vie, une action, qu'on est bien loin de trouver dans la gazette rimée de Voltaire sur la ligue.

Les Sarrasins, en voyant tomber un de leurs capitaines sous les coups de Roland, s'écrient :
« Voilà un chrétien que nous devons bien détes-
« ter. Je ne suis pas payé pour vous aimer, leur
« répond le Comte. »

Gélers au cœur plein de loyauté frappe de sa lance un Sarrasin et le renverse mort de son cheval, en s'écriant : « Monjoie-la-Royale, frappez à l'envi
« François! A de pareils coups, lui dit Olivier, je
« reconnois un pair de France. »

L'esprit de nationalité, l'amour de la patrie domine toute la composition. Ici c'est Olivier qui, au moment de rendre le dernier soupir, prie le Seigneur de bénir la douce France terre de vaillance. Là le neveu de Charlemagne, qui donne ses dernières pensées à la France chérie. Les uns et les autres ne voient qu'elle, ne songent qu'à elle,

semblables en cela aux Hébreux qui, dans la contrée de Babylone, laissoient leurs harpes muettes suspendues aux saules des rives de l'Euphrate, ne pouvant distraire leur cœur du souvenir de Sion.

J'en ai assez dit sur ce sujet. On connoît maintenant l'esprit qui a inspiré notre auteur, et la valeur de l'objection précitée. Plus libre désormais dans mon allure, je vais par des citations d'un autre genre, une suite de faits et de rapprochements remarquables, montrer les justes droits du poëme à notre admiration, d'où sortira de nouveau et avec force la démonstration qu'il est bien réellement la Chanson de Roland des siècles de la chevalerie. Avant tout je dois dire un mot du caractère des principaux personnages.

L'empereur Charles est représenté aussi grand que son nom, riche de toutes les vertus civiles et guerrières. Dans le repos, on le voit simple et modeste au milieu de ses chevaliers, assistant à leurs jeux et à leurs exercices. A la guerre l'auteur lui a réservé le plus beau fait d'armes, celui de vaincre et de tuer dans un combat singulier le général de l'armée ennemie. Bon et sensible, la perte de ses soldats lui arrache des larmes amères, et il ne peut se consoler de la mort de son neveu. Plein de foi, il met toute sa confiance en Dieu, et n'oublie jamais d'avoir recours à lui dans les

occasions un peu importantes. Il ne décide rien sans l'avis de son conseil et laisse à la justice son libre cours, lors même qu'il figure comme partie devant elle, se montrant ainsi toujours à la hauteur de sa renommée historique.

Le comte Roland est la valeur personnifiée. Rien ne lui paroît impossible avec le secours de son bras; il défie à lui seul, son épée au poing, des escadrons entiers. Les autres moyens qui pourroient le faire arriver plus sûrement à son but, lui paroissent méprisables et indignes de son grand cœur; aussi est-il cause de la perte du corps confié à ses soins. Mais si son caractère bouillant et impétueux manque de prudence et de réflexion, il est plein de droiture et de candeur. On ne peut aimer et haïr plus franchement, et le désintéressement ne sauroit être porté plus loin. Venu fort à propos au temps des grandes prouesses, il eût été déplacé dans le nôtre de ruses, d'astuces et de convoitises.

Son ami Olivier est le type du véritable guerrier. Au plus brillant courage il joint le calme, le jugement nécessaires en affaires. Si ses conseils eussent été suivis, la défaite de Roncevaux ne seroit pas arrivée. La douceur, la modération, la prévenance forment le fond de son caractère. On sent que, bien qu'à son aise dans les combats, il

leur préféreroit les douceurs de la paix. Il sait défendre son opinion; mais que le devoir parle, il impose silence à son amour-propre froissé, et va de l'avant sans plus s'inquiéter du résultat funeste qu'il a en vain prédit. A quelqu'époque qu'il eût paru, il se seroit toujours fait remarquer au premier rang parmi les hommes.

Le comte Ganelon, qui joue un si grand rôle dans le poëme, s'y montre sous deux aspects différents. Avant de s'être laissé aller à trahir son Souverain, il est connu pour un esprit inquiet, dissimulé, peu accommodant, mais d'ailleurs plein de fermeté et de bravoure. Il en donne une preuve non équivoque dans la manière dont il soutient son caractère d'ambassadeur chez le roi Marsille. Mais une fois qu'il s'est rendu aux offres séduisantes de ce dernier, ce n'est plus le même homme. Comme s'il avoit sans cesse devant les yeux un spectre qui lui reprochât sa faute, il devient lâche et poltron, sans honte ni vergogne. Il finit misérablement ses jours, avec le triste avantage d'avoir popularisé son nom de telle sorte, qu'encore aujourd'hui il est pris pour synonyme de traître. Les Italiens en ont même tiré un verbe, celui d'*ingannare*, tromper.

Un homme d'Eglise prend une part très-active aux événements qui aboutissent au désastre de

Roncevaux ; c'est l'archevêque Turpin, si connu par une chronique, qui porte mal à propos son nom, puisqu'il partagea le sort du comte Roland. Digne serviteur de Dieu, il ne songe qu'à bien remplir sa haute mission sans s'arrêter à des considérations mondaines. Il reste à l'arrière-garde de l'armée, comme au poste le plus dangereux ; il exhorte, encourage ses compagnons, apaise leurs querelles, les bénit, paie de sa personne avec la lance et l'épée, suivant les mœurs de l'époque, tombe couvert de blessures et rend l'ame en louant le Seigneur.

Une seule femme paroît un court espace de temps sur la scène, c'est la sœur d'Olivier, la belle Aude qui avait été promise en mariage au comte Roland. Orpheline dès son bas âge, elle vivoit à Vienne chez le duc Girard son oncle, qui l'avoit élevée. L'Empereur, qui connoissoit la vivacité de son attachement pour son neveu, l'envoie chercher avec la recommandation expresse de lui cacher sa mort, se réservant de la lui apprendre lui-même, afin de pouvoir en même temps par ses soins adoucir la première explosion de sa douleur. Vaine précaution. La Belle meurt dans ses bras, *victime, comme dit le poète, d'un amour sans pareil.* Il a suffi à ce dernier des vers qu'il lui a consacrés dans ses chants, pour l'immortaliser même à l'étranger.

Les Espagnols l'ont chantée dans une romance admirable dans sa simplicité, comme toutes les leurs en ce genre. On la trouvera dans une note.

Du côté des Sarrasins est Marsille, roi des Espagnes et tributaire du Calife. Attaqué, il cherche à se défendre; c'est dans l'ordre; mais les moyens qu'il emploie sont bas et vils : l'astuce et la perfidie. Il se bat, mais c'est pour abandonner son armée après avoir été blessé, et pour aller mourir dans son lit. Au total il inspire peu d'intérêt.

Il n'en est pas de même du Grand Commandeur des Croyants. L'auteur en fait un digne rival de Charlemagne, à l'instar d'Homère, qui a élevé Hector presqu'à la hauteur d'Achille. Voici la belle idée qu'il en donne lui-même. « Le Calife « étoit digne de son rang. Il avoit la barbe « blanche comme un cygne. C'étoit le plus savant « homme de sa loi, un vrai lion dans les combats. » Ses sentiments ne le cèdent point en grandeur à ceux du souverain des François. Il accourt défendre son vassal, mais il n'en appelle qu'à son épée et ne sait ce que c'est que d'employer des manœuvres sourdes et tortueuses; il est vaincu, mais en laissant son honneur intact; il perd la vie, et l'on ne peut s'empêcher de gémir sur son sort.

Tels sont les personnages du poëme qui figurent sur le premier plan; les autres jetés en arrière

n'occupent qu'en passant l'attention. Je dois en excepter toutefois le jeune Thierry d'Anjou. Il est difficile de voir un caractère plus aimable et plus intéressant. Dans un combat à outrance il fait mordre la poussière au neveu de Ganelon, qui étoit venu pléger son oncle devant ses pairs. Tout ce tableau, tracé de main de maître, demande d'être examiné avec soin.

J'ai annoncé du sublime, et je crois en avoir donné déjà quelques beaux échantillons. Voici la contre-partie du *qu'il mourût* de Corneille. Ganelon, provoqué par le roi Marsille, porte la main à son épée et la tire à moitié du fourreau. « Sire comte, « s'écrient les Seigneurs arabes qui l'entourent, « apaisez votre colère, vous êtes seul, et le combat « finiroit trop tôt. »

Et ces regrets de Roland, à la vue de ses compagnons étendus morts devant lui, vont-ils à l'ame! « Fleur de chevalerie, s'écrie-t-il, Dieu vous re- « çoive en grâce dans son saint Paradis. Vous qui « m'avez secondé si long-temps dans les combats, « vous n'eûtes jamais vos pareils. C'est à votre « valeur que Charles doit ses conquêtes, et c'est « moi qui suis la cause de votre mort. Terre de « France, naguère si heureuse, comme te voilà « déshéritée de tant d'hommes de prix! Ah! si je « ne suis pas tué à cette bataille, je mourrai de

« douleur, mais du moins vendons-nous cher. Il « dit et rentre plein de rage dans la mêlée. »

Que de résignation, que de laisser-aller et en même temps combien d'amour pour son pays dans ces adieux du même à l'Empereur ! « Charles, mon « cher oncle, chevauchez à loisir. Quelque dili- « gence que vous fassiez, vous arriverez trop tard. « Vous ne reverrez plus votre neveu, ni Olivier si « aimable; ils ont succombé à de vives peines. Que « celui qui vint sur la terre pour notre salut veille « sur vos jours. Un grand deuil vous attend. Il « ne vous reste plus en Espagne un seul serviteur, « mais ils ont bien mérité de vous. Le roi Marsille « a pris la fuite, nous laissant de bons et nombreux « ôtages. Vous en trouverez plus de cent mille « couchés sanglants à Roncevaux avec les hommes « de votre arrière-garde. C'est cinq contre un, « l'échange est bon. Que Dieu en soit loué ! »

Quels nobles accents que ceux de l'archevêque Turpin monté sur un tertre, s'apprêtant à bénir l'armée rassemblée devant lui, et en même temps quel spectacle imposant ! « Seigneurs barons, « enfants de Charlemagne, réjouissez-vous, vous « allez combattre pour votre prince, la bataille « est inévitable. Par Jésus, ayez bon courage; « soutenez l'honneur de la chrétienté; levez vos « mains au ciel; que chacun confesse ses péchés

« à Dieu et lui crie merci. Quand je vous aurai « absous, celui qui mourra aura dans les cieux « une place assurée. Toute l'armée descend aussi- « tôt de cheval et s'agenouille. Soyez bénis de « Dieu, leur dit le saint Archevêque, et soit « votre pénitence de bien férir sur ces Sarrasins, « qui ne croient pas à la résurrection de Jésus- « Christ. Il dit et signe les François qui, absous de « tout péché, se relèvent debout et remontent sur « leurs chevaux, pleins de confiance et d'ar- « deur. »

Rien de plus militaire que l'ordonnance de bataille de l'Empereur : en voici le début.

« A la voix de leur Souverain, les François « s'apprêtent à combattre. Ils sont cent mille et « plus, couverts d'armes luisantes. D'un saut ils se « mettent sur leurs coursiers et déploient au vent « les gonfanons de leurs longues lances. Bien « fort est celui qui commande à de tels gens ! Dieu « tout-puissant, s'écrie Charles, aidez-moi à venger « Roland, Olivier et mes autres François. Plutôt « mille fois renoncer à boire le bon vin de la « France chérie (*d'Orléans*) que de laisser vivre « ces infidèles. Venez çà, Guinemant et Rabel, mes « bien aimés barons; tenez-moi lieu de Roland et « d'Olivier. Que l'un de vous porte l'épée et « l'autre le cor d'ivoire. Mettez-vous à la tête de

« cinq mille bacheliers, l'élite de la jeunesse « parisienne, qui vont tout renversant devant « eux. Une autre troupe de même force et qui ne « recula jamais, marchera sous les ordres du neus- « trien Richard. Etc. »

L'auteur a l'adresse de mettre l'éloge des François dans la bouche même de leurs ennemis. Le Calife avoit envoyé à Saragosse deux Seigneurs annoncer au roi Marsille qu'il venoit d'arriver à son secours, et que son intention étoit de poursuivre Charlemagne jusqu'en France. « Il n'aura pas besoin « d'aller si loin, » leur répond la Reine, à la place de son mari, mortellement blessé, dans son lit; « il trouvera près d'ici ce vaillant Roi avec « cent mille combattants, qui se tiennent déjà « pour maîtres de l'Espagne. Ce sont de fiers « soldats, ces François, il n'y a qu'à les voir. »

Prou sunt Franzois, bien part à lor sanblant.

Chant 3e.

Il pousse son art jusqu'à intéresser vivement en faveur de choses inanimées. Ne semble-t-il pas dans les adieux de Roland à son épée, qu'il parle à une personne vivante et chérie? « Epée fameuse, « instrument de tant de victoires, toi qui as con- « quis tant de pays à Charlemagne, et versé tant « de sang infidèle, Durandal si belle et si bonne, « qui appartins toujours à de si bons vassaux, à

« Dieu ne plaise qu'un payen te possède jamais! »

Avant de faire connoître un petit tableau de genre, je dois prendre mes précautions en déclarant que je l'ai traduit mot à mot, car il est si gracieux, si riant, qu'on pourroit croire que je l'ai enrichi d'ornements étrangers. Il s'agit de la sœur d'Olivier, la belle Aude, qu'on vient d'habiller pour être présentée aux envoyés de l'Empereur. Notre poète s'écrie : « Dieu! qu'elle est belle, la « nièce du Duc, quand elle a été parée! Son visage « s'est teint des plus vives couleurs. Il n'y a pas « sous le ciel de rose si fraîche dont elle n'efface « l'éclat. Sa tante la conduit vers le Duc. Sitôt « qu'elle paroît, toute la salle est enluminée de sa « beauté, etc. »

On ne s'attend guère à trouver dans une composition du XIe siècle, deux des plus beaux vers de Racine, avec la seule différence que le poète roman en a mis trois à rendre sa pensée. Voici les uns et les autres.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots [1].

Li rois qi nos governe est mot de grant puissance,
Qi fist et ciel et terre et la mer en siance,
It seit bien del félon abatre la bobance.

Chant 4e.

[1] Athalie, acte 1er, scène 1re.

Et la grande idée qui domine dans les suivants du même auteur,

Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse,
Et toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier [1].

se retrouve dans ceux-ci :

Asez vel mex dévancier mon aage,
Qe por moi France aït negun réprovage,
Ne reprover i puist a mon liguage.

Chant 2[e].

Plusieurs fois, après une vive peinture, l'auteur, pour mieux la graver dans l'esprit, se sert d'une redondance qu'on pourroit appeler le coup de grâce. Ainsi, après avoir raconté en grand détail la mort d'Olivier et dit que les anges viennent d'emporter son ame en chantant, il se résume, et comme s'il avoit auparavant rappelé à lui toute son haleine, il s'écrie :

Mors est li Cons, n'i a plus de son tans !

Chant 2[e].

« Il est mort le comte Olivier, il n'y a plus son pareil ! »

[1] Iphigénie en Aulide, acte 1[er], scène 2.

De même à celle de Roland :

Morz est Rollant, li franc cons, li proisiez!
Chant 2e.

« Il est mort le franc comte Roland, le cheva-
« lier si valeureux! »

Il est singulier que cette redondance, qui produit un si bel effet, ait été négligée par les poètes modernes; je ne connais qu'André Chénier qui l'ait heureusement employée dans les vers suivants :

Elle a vécu Myrto, la jeune tarentine!
Un vaisseau la portoit aux bords de Camarine.
Là l'hymen, les chansons, les flûtes lentement
Devoient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux, qui souffloit dans ses voiles,
L'enveloppe; surprise et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots :
Elle est au sein des flots, la jeune tarentine [1]!

De même que l'Iliade et l'Odyssée, le poëme de Roncevaux abonde en épithètes. C'est l'empereur Charlemagne *à la barbe frisée*; la reine

[1] Œuvres. Elégie 20e. Paris, 1819; in 8o, pag. 122.

Braimimonde *aux blonds cheveux*; le *vaillant, l'intrépide* comte Roland; *le preux, le gentil* Olivier; l'archevêque Turpin, *d'énorme corpulence*; Ganelon *le traître*; *la belle* Aude; la fille de Pinabel *au doux visage*; *les braves* François; les Sarrasins *félons*. Ces épithètes, amenées le plus souvent pour faciliter la facture du vers, révèlent une sorte d'improvisation et sont le signe caractéristique d'une poésie primitive.

Notre auteur ne se contente pas d'être un grand poète; il se montre encore un profond érudit. Son ouvrage est une mine féconde, ouverte aux recherches sur le moyen âge. Ainsi par exemple, combien d'écrits, de dissertations n'a-t-on pas faits, pour trouver l'étymologie du cri de *Monjoie*. Il n'est presque pas un savant s'occupant de ces sortes de recherches, qui n'ait voulu dire son mot, et presque tous semblent s'être plus à entasser bévues sur bévues. Ducange lui-même s'y est trompé. Eh bien! il y a huit cents ans que cette étymologie a été établie par notre poète de la manière la plus lumineuse, et avec autant de précision que pourroit le faire le plus habile archéologue de nos jours. J'avoue que si je n'avois pas sous les yeux les manuscrits qui renferment ce fameux passage, j'aurois moi-même peine à le croire. Le voici.

Li emperères

. . . .

Ceinte ot Joiose, onqes ne fu sa per.
Qi chascun jor la vousist esgarder,
Mainte color i véist remuer.
Assez savons de la lance parler,
Dont nostre Sire se sofri a navrer.
Karlles en ot la pointe fait garder
En l'orepont la fist bien séeler.
Por les reliqes q'el pont fist enfermer
La fist Joiose Karllemaine apeler.
Baron franzois ne l' devez oblier,
Ce fu l'enseigne de Monjoie escrier.
Por ce n'es puet nulle gent contrester.

Chant 2e.

« L'Empereur garda à son côté Joyeuse, son « épée sans pareille, qui présente sans cesse aux « yeux de nouvelles couleurs. Il avoit fait enfer- « mer dans la poignée d'or, avec d'autres reliques, « la pointe de la lance dont Notre Seigneur fut « navré. C'est pour cette raison qu'il lui avoit « donné le nom de Joyeuse, d'où est venu, ba- « rons françois, le cri de Monjoie, l'enseigne de « Charlemagne, que vous ne devez jamais ou- « blier. Personne ne sauroit nier cette étymolo- « gie. »

Elle demanderoit toutefois le féminin *ma* au lieu du masculin *mon*; mais on auroit tort de s'é-

tonner de l'emploi de ce dernier à une époque aussi reculée que celle de Charlemagne, où le vieux allemand, autrement thyois, étoit la langue maternelle de cet empereur, et où celle romane ne faisoit que de naître, « puisque, dit Pasquier, « nous voyons les Allemands, Anglois, Escossois « pratiquer assez souvent cet article impropre, « lorsqu'ils n'ont parfaite information de nostre « langue [1]. »

On voit dans le passage ci-dessus, qu'il n'est pas question de l'autre cri de *Saint-Denis,* et dans tout le poëme il n'y est rappelé qu'une seule fois [2]; d'où il faut croire que c'est postérieurement qu'il a été ajouté à celui de Monjoie, et que le vers qui le rappelle est étranger à l'ouvrage. Mais comme je trouve que ce vers, ainsi que celui qui le précède, figurent assez heureusement à leur place, je les ai tous deux conservés.

Ce nom de *Joyeuse,* donné à l'épée de Charlemagne, a fourni la matière d'une fort jolie note à M. Lacurne de Sainte-Palaye, ce grand chef de file aux amis des jours de simplesse, de courtoisie, et de foi jurée. « Cette épithète, dit-il, consacrée « de temps immémorial à cette épée, est un des

[1] Œuvres. Paris, 1723; in-fol., tom. 1, p. 799.

[2] Texte. Chant 3.

« plus anciens témoignages de la gaieté naturelle
« aux François. Ils ont continuellement répandu
« sur toutes les images de la guerre un air d'en-
« jouement, qui leur est propre; ils n'en ont ja-
« mais parlé que comme d'une fête, d'un jeu et
« d'un passe-temps. *Jouer leur jeu,* ont-ils dit
« des arbalétriers, qui faisoient pleuvoir une
« grêle de traits; *jouer gros jeu,* pour donner
« bataille; *jouer des mains,* et une infinité d'autres
« façons de parler semblables, se rencontrent sou-
« vent dans la lecture des récits militaires de nos
« écrivains. [1] »

Chez l'auteur de Roncevaux, tous les mots, je m'explique bien, ceux qui lui appartiennent en propre, et non ceux que des jongleurs ont pu ajouter, sont soigneusement pesés, et il n'avance rien à la légère. Ainsi l'on auroit tort de croire qu'il s'est trompé, quand il dit que les navires du Calife de Babylone, sortis d'un port près d'Alexandrie pour se rendre en Espagne, *côtoyèrent la Perse,* tandis qu'en réalité c'étoit l'Afrique.

Perse costient.

Chant 3e.

C'est que tout le nord de ce continent avoit été conquis par ses armes, ou celles de ses prédéces-

[1] Mémoires sur la Chevalerie. Paris, 1781, tom. 2, p. 61.

seurs, et faisoit partie de son vaste empire, qui lui avoit donné son nom. Ainsi l'Alsace est connue sous celui de France, quoique, dans le fait, elle soit une province tout allemande.

Ailleurs il dit de l'espagnol Torgins, *qu'il se faisoit appeler roi de Tortose;*

> De Tortolose se fasoit roi clamer.
>
> *Chant.* 2ᵉ.

et plus loin, en parlant de cette ville, *que Josuer en avoit été roi,*

> Tortolose, dont fu roi Josuer.
>
> *Chant* 3ᵉ.

voulant faire entendre par là que l'un étoit le roi de fait, et l'autre de droit; Torgins un usurpateur, et Josuer le roi légitime.

Il peint Charlemagne avec *une barbe frisée, grifaigne,* proprement *ébouriffée.* Or, qu'on examine dans Montfaucon les statues de cet empereur, et l'on verra qu'il ne pouvoit se servir d'une expression plus juste.

Il fait conquérir Constantinople par cet empereur. En admettant que le vers où ce conte est rapporté, soit bien de lui, l'erreur ne viendrait-elle pas de ce que ce prince avoit été un moment sur le point d'épouser l'impératrice Irène, ce qui l'auroit rendu maître des deux empires? Un tel projet avoit dû

sourire aux François qui, après l'avoir caressé dans leur imagination, finirent sans doute avec le temps par l'adopter comme vrai, et lui donner place dans leurs récits.

Les noms de *Payens* et de *Sarrasins* sont donnés indifféremment aux Orientaux. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : on ne faisoit alors aucune distinction des Mahométans d'avec les Idolâtres.

Le point d'honneur, qui fait demander comme une faveur, par le fils du Calife à son père, la permission de porter le premier coup à la bataille, existe encore aujourd'hui dans les montagnes du Caucase et sur les bords de la mer Caspienne, ce grand berceau de la plupart des nations modernes. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les Mémoires de l'anglois George Ellis sur ces contrées [1]. « Le plus « grand honneur qu'un prince puisse obtenir aux « yeux des Circassiens est celui d'être le premier à « attaquer l'ennemi. Celui qui est aujourd'hui en « possession de cette dignité, l'a obtenue en con- « séquence d'une action de la plus grande témé- « rité. Il entreprit avec trois compagnons d'armes « de forcer son chemin à travers une colonne de « l'armée Russe et y parvint. Ses compagnons « perdirent la vie dans cette brillante, mais « inutile entreprise. »

[1] Londres, 1789.

Nos personnages se livrent franchement aux douloureuses impressions qu'ils éprouvent. Ils répandent des larmes abondantes jusqu'à perdre connoissance. Ce caractère d'une jeune nature, qui n'a pas encore appris d'une société corrompue à contraindre et à surmonter ses sentiments, se retrouve dans les meilleurs auteurs du moyen âge, en particulier chez Ville-Hardouin. Ses personnages se désolent et se lamentent non moins souvent que ceux de Virgile. Cette remarque n'a pas échappé aux historiens Gibbon et Michaud.

C'est dans la Chronique de Saint-Denis que notre poète dit avoir puisé les matériaux de son ouvrage. Il ne pouvoit mieux s'adresser. Dès les temps les plus reculés on avoit adopté l'usage, dans la célèbre abbaye de cette ville, d'écrire les faits de la Monarchie. Suger ne fit que les mettre en ordre et en tirer un abrégé, qui seul a survécu à la perte des originaux ; de même que de la grande histoire de Trogue Pompée, il ne nous reste plus que le travail de Justin. Et combien de recherches et d'érudition ne se seroit-on pas épargnés, si, au lieu de s'arrêter à un fait aussi simple, on ne s'étoit pas opiniâtré à vouloir à toute force trouver ailleurs l'origine de cette autre fameuse chronique, dite de Turpin ! On a été, en s'appuyant d'une lettre de Geoffroy, Prieur de l'abbaye de Vigeois

en Limousin, jusqu'à la demander à l'Espagne, comme si ce prieur n'avoit pu avoir dans cette contrée voisine un correspondant, qui en possédât une copie. Autant vaudroit dire, parce que je suis allé à Venise prendre copie des manuscrits de Roncevaux possédés par la bibliothèque de Saint-Marc, que ce poëme est un produit de l'Italie. Le fait est que cette chronique de Turpin n'a jamais été qu'un fragment des grandes chroniques de Saint-Denis, détaché par un religieux de l'abbaye, qui y aura été encouragé par le succès du poëme, et qui aura cru l'embellir, en y ajoutant des balivernes de son propre fonds. Sa réputation a été grande, parce qu'en ce genre on n'avoit alors en prose rien de mieux, et que son peu de volume, pareil à celui des petits livres de la bibliothèque bleue, qui courent nos campagnes, la mettoit à la portée de chacun, mais surtout parce que l'Arioste a fait, du soi-disant nom de son auteur, un manteau pour les inventions de son immortelle épopée. Maintenant elle ne mérite pas d'arrêter un instant l'attention d'un homme de goût.

Et du comte Roland que ne dit-on pas aujourd'hui sous le rapport historique! Ne tenant aucun compte de la tradition des siècles, on ne veut plus qu'il soit le neveu de Charlemagne, qu'il ait vécu

de son temps ; on va même jusqu'à nier son existence et ne plus voir en lui qu'un héros imaginaire. Il ne faut pas au reste trop s'en étonner. C'est le caractère de l'époque où nous vivons. L'orgueil ne croit plus qu'à ce qu'il voit ou à ce qu'il touche. On a commencé d'abord par débarrasser le ciel du Christ et de ses Saints. C'est affaire faite et à n'y plus revenir. Puis on est passé à l'histoire profane. Sept villes n'ont su ce qu'elles faisoient, en se disputant l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, attendu que ce poète n'a jamais existé. Tite-Live étant un rêveur, on s'est mis à refaire l'histoire romaine. Maintenant c'est le tour du moyen âge. Il ne faut pas désespérer qu'un jour on ne vienne nous dire que Louis XIV et les grands hommes qui formoient son cortège sont des êtres fabuleux.

Pour moi qui, loin de me complaire à entasser des ruines, mets ma religion à croire ce que croyoient mes pères, comme aussi les enseignements de mes maîtres, les Bénédictins, ces géants de la science, les Fauchet, les Pasquier, les Ducange, les Lebeuf, les Lacurne, les Gaillard, etc., je dirai aux personnes, qui prendront la peine de me lire, que le comte Roland fut fils d'une sœur de Charlemagne, appelée Berte selon les uns, Gille ou Gisille selon d'autres, qui, s'étant éprise

d'amour pour le comte Milon d'Anglante, l'épousa en secret et dut se sauver avec lui dans des lieux déserts, au moment où sa grossesse commençoit à paroître ; qu'un jour que son mari étoit allé chercher furtivement des vivres à la ville voisine, elle accoucha dans une grotte, sans le secours de personne, de ce fils qui roula jusqu'à l'entrée, où son père à son retour l'ayant trouvé gisant, lui donna le nom de Roland, c'est-à-dire roulant. On comprend de suite que les écrivains de l'époque, d'ailleurs si peu nombreux, ont dû se taire sur cette circonstance pénible à la famille impériale, crainte de s'attirer son ressentiment. Il n'en auroit pas tant fallu en France, il y a trente ans, pour se faire un mauvais parti, et voilà pourquoi l'histoire fournit si peu de documents sur ces personnages.

Il en est de même de la défaite de Roncevaux. Le comte Roland ayant de bonne heure signalé sa vaillance, se fit reconnoître par son oncle, sut capter sa confiance, devint son premier lieutenant, et lui rendit d'éminents services jusqu'au jour où il succomba en Espagne. L'affliction de Charles dut être grande, et le fut en effet. « Je trouve en « bonne histoire, dit Fauchet, que ce grand « prince fut tant marry de ceste perte, qu'il « menassa les Basques de retourner en leur pays

« et de les détruire s'il ne rendoient a sa mercy,
« ceux qui avoient fait la détrousse. »[1]

Nous avons encore sur ce sujet un passage bien précieux d'Aimoin ou de son continuateur. « Quand « on eut fait en Espagne tout ce qu'on pouvoit y « faire, dit-il, et qu'on retournoit heureusement, « un malheur survint : quelques-uns de l'armée « du Roi placés à l'extrémité furent tués; je ne « rappellerai pas leurs noms, parce qu'ils sont assez « connus. Dum enim quæ agi potuerunt in Hispania « peracta essent et prospero itinere reditum esset, « infortunio obviante, extremi quidam in eodem « monte regii cæsi sunt agminis, quorum, quia « vulgata sunt, nomina dicere supersedi. »[2]

Cette dernière phrase dans sa brièveté en dit autant qu'une page entière. *Les noms étoient connus.* Voilà ce qu'il étoit essentiel de constater. *Assez* signifie ici qu'ils l'étoient beaucoup, proprement vulgaires, c'est-à-dire qu'ils appartenoient à des hommes distingués; et, chose bien remarquable, c'est plus de 200 ans après l'événement, que l'historien tient un pareil langage. Non-seulement il lui paroît que les noms sont assez connus au moment où il écrit; mais on voit encore qu'il se tient

[1] Œuvres. Paris, 1610; in-4°, pag. 229, verso.

[2] Cité par Raynouard, Journal des Savants; 1832; juillet.

sur la réserve et qu'il ne veut pas en dire davantage, pour ne pas réveiller une douleur toute nationale; car il en étoit alors des Français pour le désastre de Roncevaux et la mort de Roland, comme d'Octavie pour Marcellus, « laquelle, dit « Sénèque, ne voulut avoir aucun portrait de ce « fils tant aimé, ni souffrir qu'on en parlât devant « elle. [1] »

Nous avons été témoin d'une circonspection bien autrement grande. Combien de gens ne se doutent pas que jusqu'au moment de la chute de Bonaparte, on ne trouve pas trace dans le Moniteur, ni dans les autres journaux françois, du combat naval le plus terrible des temps modernes; celui de Trafalgar, qui eut lieu au mois d'octobre de l'année 1805. Supposons un moment que ce despote fût venu à bout de ses desseins, qu'il eût vaincu la Russie et subjugué l'Angleterre, et, pour comble de bonheur, qu'il eût poussé sa carrière aussi loin que Charlemagne, pense-t-on qu'il se fût trouvé dans ses Etats un écrivain assez hardi pour venir rappeler le souvenir d'une défaite aussi grande, qui lui tenoit tant à cœur et qu'il cachoit avec tant de soin? Et, l'eût-il osé, auroit-il pu échapper à la vigilance de sa police?

[1] Cousol. ad Martian., ch. 2.

Certainement non. Eh bien! les historiens futurs auroient eu à franchir une période de 35 ans, avant de trouver en France des renseignements sur ce fait mémorable. Et si son fils, en lui succédant, avoit été mu des mêmes idées, où cela auroit-il pu aller, malgré la présence de l'imprimerie, de la lithographie et de la gravure, arts inconnus aux siècles du moyen âge, et d'une masse d'écrivains, dont la proportion de l'époque d'aujourd'hui à celle d'alors peut s'établir sans aucune exagération de 100 à 1? On voit donc bien qu'il n'est pas aussi difficile, qu'il le paroît au premier coup d'œil, qu'un grand événement puisse échapper aux annales d'une nation, quoique lui appartenant.

On me dira sans doute que les documents sur le combat de Trafalgar se seroient retrouvés chez les Anglois. D'accord. Mais alors pourquoi se plaindre d'en manquer sur la bataille de Roncevaux? Les Espagnols en fourniront tant et plus, car eux aussi se sont emparés de ce fait pour le tourner à leur avantage. De la bouche même de leurs enfants vous entendrez sortir ce fameux refrain :

Mala la visteis Franceses
La caza de Roncesvalles.

« Vous y fîtes mal vos orges, François, à Ron-
« cevaux. »

Faites mieux, poussez plus avant, franchissez

les mers, allez chez les Orientaux, compulsez leurs bibliothèques, et vous verrez si elles ne gardent pas le souvenir de Roncevaux, tant la bataille de ce nom a eu de retentissement dans l'univers, et cela, parce que dans une longue carrière passée en grande partie dans les combats, ce fut la seule fois que Charlemagne reçut un échec en personne.

Voici la généalogie de Roland et en même temps celle d'Olivier.

Guérin, fils de Florimond, duc d'Aquitaine, étoit seigneur de Montglaive, aujourd'hui la ville de Lyon, proprement Pierre-Encise, château qui, avant la révolution, dominoit cette ville sur la rive droite de la Saône.

Il eut quatre fils :

Le premier, Hernaut ou Arnaud, qui prit le surnom de Baulande, d'un château dans les Pyrénées, sur les bords de l'Adour, dont il s'étoit emparé sur les Sarrasins. Il devint duc d'Aquitaine.

Le second, Milon, à qui Charlemagne donna les comtés d'Anjou et du Maine, qui passèrent à sa mort à Roland. Sa femme se remaria à Ganelon, de la maison de Mayence, que l'Empereur fit comte de Poitiers.

Le troisième, Régnier, qui épousa l'héritière

du duché de Gènes, qui s'appeloit Olive, dont il eut un fils qui fut Olivier, et une fille, la belle Aude.

Le quatrième, Girard, que Charles fit duc de Vienne et comte de Toulouse.

Avant de quitter le personnage de Roland, il faut que je mette à sa vraie place, c'est-à-dire au rang d'un des contes les plus absurdes, une anecdote concernant le roi Jean, qui se seroit lamenté en plein conseil (et non pas dans un camp, comme on se plaît à le dire, en renchérissant sur l'original), de ne plus avoir dans ses armées de Roland, ni de Gauwain, comme si ce dernier étoit un héros françois ! et auquel un vieux sénateur (et non pas un soldat) auroit répondu, qu'il s'en trouveroit encore s'il y avoit un Charlemagne. Une pareille réponse auroit été aussi injuste qu'insolente, puisque ce roi étoit connu, non-seulement pour un des hommes les plus vertueux de son royaume, mais encore pour un des plus braves, ainsi que le Prince Noir lui en rendit un éclatant témoignage après la bataille de Poitiers. Sans chercher donc à le justifier, qu'il suffise de savoir, que cette anecdote est sortie du cerveau d'un des plus misérables écrivains qu'on connoisse, d'un homme souverainement méprisé comme historien, même parmi les siens, d'un nommé Hector Boethius, écossois,

mort vers l'an 1550, qui aura regardé sans doute comme une bonne fortune de pouvoir, au moyen de cette petite fiction, jeter de la boue à un roi françois et malheureux. C'étoit bien le cas aux François de dire *timeo Danaos*. Aussi suis-je encore à comprendre comment, avant la révolution, il a pu se trouver parmi eux des écrivains pour la répéter, et quelques-uns même avec complaisance, oubliant trop qu'avilir les maîtres que Dieu nous a donnés, c'est s'avilir soi-même.

Je vais maintenant rendre compte des matériaux que j'ai eus à ma disposition pour la rédaction de mon texte original, ainsi que de la manière dont j'ai procédé dans mon travail.

Il existe dans ce moment à ma connoissance en Europe, six manuscrits sur peau-vélin du Poëme de Roncevaux. Voici l'ordre dans lequel ils se sont présentés à moi.

Le premier se trouvoit à Versailles dans la bibliothèque particulière de Louis XVI, dont il porte les armes. La révolution le fit passer dans les mains de M. Germain Garnier, qui fut Préfet de cette ville. Comme depuis long-temps je me doutois que la chanson de Roland étoit un ouvrage de longue haleine, quand je vis en 1822, après le décès du propriétaire, ce manuscrit porté sur le catalogue de vente de ses livres, je me promis de l'acheter,

ce qui arriva, et, après l'avoir lu, je reconnus bien vite que c'étoit là cette célèbre composition, et de ce moment je fis part de cette découverte aux amis des lettres avec lesquels je suis en relation; et c'est ce bruit répandu, qui m'a valu l'honneur de voir mon travail annoncé longtemps à l'avance par des personnes qui ne m'étaient connues que par leurs ouvrages. Ce manuscrit est un petit in-quarto, à une seule colonne, d'une écriture nette et bien lisible. Il est divisé en trois chants, qui s'ouvrent chacun par une grande lettre initiale, dont l'ornement très-léger s'étend presque jusqu'au bas de la page. J'estime qu'il a été écrit vers le milieu du XIIIe siècle au plus tard. Il m'a fourni de bonnes leçons, et en général c'est son orthographe que j'ai suivie de préférence. Afin de le distinguer des autres manuscrits, chaque fois que j'en parle, c'est sous le nom de manuscrit de Versailles.

Le second est celui de la bibliothèque royale. C'est un gros volume in-folio, renfermant plusieurs autres poëmes ou romans en vers. Il est à deux colonnes, d'une écriture passable, sans ornements d'ailleurs, ni distinction de chants. Il peut avoir été écrit vers la fin du XIIIe siècle, mais je suis plutôt porté à croire qu'il l'a été au commencement du XIVe. Les premiers feuillets, qui contenoient à peu près le quart de l'ouvrage, manquent;

son texte présente de grandes disparates : à côté d'excellentes leçons, il en est de pitoyables.

Le troisième repose dans la bibliothèque publique de Lyon. C'est un petit in-octavo, à une seule colonne, d'une mauvaise écriture, sans ornements, du milieu du XIV[e] siècle. Il n'y manque matériellement rien, mais il ne commence son récit que vers le tiers de l'ouvrage. Il omet ensuite toute la partie consacrée à la lutte entre Charlemagne et le Calife de Babylone, et ne donne le restant qu'en extrait.

Le quatrième appartient à la bibliothèque de la ville d'Oxford en Angleterre. Sa description se trouve dans l'édition qu'on en a donnée, il y a trois ans, à Paris ; ainsi il est inutile que je la répète, mais je dois relever une grave erreur dans laquelle est tombé l'éditeur. Loin d'être, comme il le dit, du XII siècle, ce manuscrit est du XIV[e] ; je le regarde même comme le plus moderne de tous, et entr'autres preuves que je pourrois donner à l'appui, je me bornerai à une seule, qui me paroît sans réplique. Il est le seul qui écrive *Charlemagne* ; tous les autres disent, *Charlle-Meine*, *Charlle-li-Maines*, *Charlles-li-Maignes*, *Carllo-Mène*, *Karlle-Mene*, *Karlle-li-Maine*, *Karlle-li-Magnes*.

Je n'ai pas été heureux avec lui. Son texte ne

m'a été d'aucun secours. C'est bien le plus grand ramas de sottises qu'on puisse voir. Dès le début on en rencontre. On lit au troisième vers :

> Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.

« Il conquit jusqu'à la mer la terre haute, » ce qui ne signifie rien ; mais si on lit avec les manuscrits de Versailles et de Venise,

> Conquist la terre jusqe la mer altegne.

« Il conquit la terre jusqu'à la haute mer, » on comprend de suite, qu'il s'agit de la mer Atlantique, par opposition à la mer Méditerranée, ce qui s'accorde avec l'opinion du temps, qui faisoit aller Charlemagne jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, capitale de la Galice, province de l'Espagne la plus avancée à l'ouest, et baignée de deux côtés par l'Océan.

Mais pour mieux justifier l'opinion que je viens d'émettre sur ce manuscrit, je vais en examiner toute une tirade, et afin qu'on ne suppose pas que je l'ai choisie à plaisir, je la prendrai parmi celles qui sont citées dans l'ouvrage de M. de la Rue, et encore ce sera la plus étendue. [1]

> Un dux i est, si ad num Falsaron;
> Icil ert frère al rei Marsiliun.

Ce second vers est une répétition ; il se trouve déjà à la page 35.

[1] Essais, tom. 2, p. 63. De l'Imprimé, pag. 48.

Il tint la tere d'Atliun et Balbiun.

Ces deux derniers mots n'ont aucun sens. Voici ceux qui doivent leur être substitués, toujours d'après les manuscrits de Versailles et de Venise.

Il tint la terre Dathan et Abiron.

Ce qui veut dire que Falsaron étoit seigneur de cette partie de l'Arabie, où périrent les deux Israëlites Dathan et Abiron.

Suz cel n'en at plus encrismé félun ;
Entre les dous oilz mult out large le front :
Grant demi-pied mesurer i pout hom.

« Il n'existe pas d'homme plus méchant. Son « front est si large qu'on peut mesurer un bon « demi pied entre ses deux yeux. »

Je me suis informé auprès d'un habile statuaire, quelle taille d'homme cette distance entre les deux yeux supposoit. Il m'a répondu 30 bons pieds. Mais comme les pieds au XI[e] siècle étoient d'un sixième environ plus petits que les nôtres, il convient de réduire cette taille d'autant.

Ainsi voilà apparoître dans la composition la plus grave, la plus sérieuse, où il n'y a ni enchanteurs, ni ogres, ni loups garoux, une espèce de Gargantua qui auroit pu manger en salade les douze pairs. Certes, si un pareil passage pouvoit être de l'auteur de Roncevaux, ce seroit le cas de lui adresser, bien mieux qu'à l'Arioste, le com-

pliment du cardinal Hippolyte d'Est. Mais heureusement qu'il n'en est rien. Les manuscrits de Versailles et de Venise n'en disent pas un mot.

Asez ad doel quant vit mort sun nevold,
Ist de la presse, si se met en bandun
E s'escriet l'enseigne paienor,
Envers Franceis est mult contrarius :
Enquoi perdrat France dulce s'onur!

« Grandement affligé de voir mort son neveu,
« il sort de la presse comme un déterminé et se
« met à crier l'enseigne payenne; il est furieux
« contre les François; aujourd'hui la France douce
« perdra son honneur! »

Le quatrième vers doit être mis à la place du troisième, *et vice versâ,* sans quoi le sens seroit rompu. Ensuite, comme cette expression de *France douce* (chérie) va bien dans la bouche d'un Sarrasin!

Et quelles rimes riches, quelles soi-disant belles assonances dans les terminaisons ci-après qui se suivent!

Hom
Nevold
Bandun
Paienor
Contrarius
S'onur.

On appelle cela de la poësie!

Et ces deux hémistiches de cinq syllabes franches.

> Entre les dous oilz
> Le cheval brochet.

Et celui-ci encore :

> Ot le Oliver.

Si l'on veut élider l'e, quel son harmonieux à l'oreille !

D'après ces remarques que m'a fournies une seule citation de quinze vers, qu'on juge du poëme dans son entier. Tout y est de la même force, si ce n'est pire. Absurdités, bévues, mots jetés au hasard, expressions impropres, vers estropiés, raison sans rimes et rimes sans raison, je ne crois pas que, dans aucune langue, on ait jamais présenté au public un fatras pareil ; car enfin avec des caractères on veut des mots, et des mots doivent rendre des idées. Or il est de toute impossibilité de pouvoir traduire ce manuscrit ; et si on le tentoit, il en sortiroit plus de coq-à-l'âne, qu'il n'en existe peut-être dans tous les ouvrages en langue romane imprimés depuis dix ans, et mes expressions doivent être prises à la lettre.

Il y a plus. Non content de ses propres fautes, ce manuscrit a grand soin de rappeler celles des autres. C'est ainsi que vers le milieu on voit arriver, sans qu'ils aient aucune liaison avec le sens

qui précède, ni avec celui qui suit, tout comme s'ils tomboient des nues, les trois vers suivants qui sont à peu de chose près, ceux du début du poëme, et qui se retrouvent dans tous les autres manuscrits.

Li emperère par sa grant poestet
Vjj anz tuz pleins ad en Espaigne estet;
Prent i chastels, e alquantes citez [1].

Il fait mieux; le plus souvent quand il s'empare de leurs fautes, c'est pour les exagérer. Par exemple, ceux de Versailles et de Venise disent-ils que le comte Roland fit entendre son cor d'ivoire à la distance de quinze lieues; lui, veut que ce fut à celle de trente [2].

Et cet épisode de la belle Aude, si intéressant, qui se lie si bien au sujet principal, et qui étoit si connu dans le moyen âge, que les Albigeois, aux nombreuses exhortations qu'on leur faisoit d'abjurer leurs erreurs et de rentrer dans le sein de l'Eglise, répondoient par moquerie *encore Aude la belle*, sans doute parce qu'on leur chantoit le poëme de Roncevaux jusqu'à satiété;

Anc re que preziquesson no mezon dins laurelha
Ans dizon per esquern ara Roda la belha [3].

[1] Pag. 101.
[2] Page 68.
[3] Histoire de la Croisade contre les Albigeois. Paris, 1837; in-4°, pag. 74.

cet épisode, dis-je, qui dans l'original est renfermé dans plus de quatre cents vers, se trouve ici étranglé en vingt-six, et encore quels vers! Il y en a de dix, de onze, de douze, de treize syllabes, non compris celles qui s'élident.

Enfin quand je fais attention à la quantité de lettres, de syllabes, même de mots entiers, qui manquent à ce texte, d'où l'on peut juger à quelle triste plume on le doit, je me crois fondé à avancer qu'il n'a aucun mérite littéraire quelconque; et s'il n'avoit pas été imprimé, ou du moins qu'on en eût rendu compte avec plus d'exactitude, je me serois borné à dire, en quatre mots, qu'il ne vaut rien.

Les notes qui accompagnent l'édition m'ayant appris qu'il devoit exister des manuscrits du poëme de Roncevaux dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, je me suis rendu l'année qui a suivi celle de sa publication, dans cette ville, pour vérifier le fait. Effectivement, j'y en ai trouvé deux d'une beauté remarquable, et dont l'âge a été très-bien indiqué sur le catalogue imprimé des manuscrits de cette bibliothèque.

Le premier, auquel je donne particulièrement le nom de Venise, est un petit in-quarto, à une seule colonne, divisé en six chants par six grandes lettres initiales. Il est d'une très-belle écriture

du XIV[e] siècle. Je regarde son texte comme le meilleur de tous.

Le second est un in-folio à deux colonnes, du XIII[e] siècle, d'une écriture admirable par sa franchise et sa régularité, avec une grande lettre initiale renfermant une jolie miniature. Il est précédé du roman de Angulant et de Heumon. Je suis encore à savoir dans quel dialecte il est écrit. Il n'est ni trouvère, ni troubadour, ni italien, ni espagnol; mais il a un peu la physionomie de tous; d'ailleurs les idées, la coupe et l'arrangement des vers, tout y est pareil aux autres manuscrits; il n'en diffère essentiellement que dans la terminaison des mots où les voyelles dominent, surtout l'*a*. Comme les autres, il amène au milieu de son récit les trois vers qui ne tiennent à rien, ce qui prouve qu'ils sortent tous d'une souche commune. Je lui ai donné le nom de manuscrit de la Loire, afin de tenir une espèce de juste milieu. On comprend qu'il n'a pu m'être d'une grande utilité; cependant j'en ai tiré de loin en loin quelques mots.

Il contient aussi une branche de cinq cents et quelques vers, qui ne se trouve pas dans les autres manuscrits. On y voit la prise de Narbonne par Charlemagne et la remise qu'il en fait à Aimery, fils d'Arnaud de Baulande.

Enfin il existe un manuscrit de Roncevaux sur papier, dans la bibliothèque du collége de la Trinité à Cambridge. L'éditeur de celui d'Oxford dit qu'il est du xvi[e] siècle ; il en cite les dix premiers vers, qui font connoître qu'il en manque au commencement un millier environ, plus les six derniers. Les uns et les autres sont si mauvais, que je n'ai pas eu le courage de faire le voyage exprès pour prendre copie de la totalité. Mais si mon ouvrage parvenoit à la connoissance d'une personne de cette ville, amie de la littérature du moyen âge, et qu'elle voulût bien m'en envoyer une copie exacte, je chercherois à ne pas rester en arrière de procédé avec elle.

En résumant ce que je viens de dire des six manuscrits, connus sur peau vélin, ils sont tous, celui de la Loire excepté, écrits dans le même dialecte, à de très-légères différences près. M. Raynouard, en parlant dans le Journal des savants de celui d'Oxford, dit *que le style en est anglo-normand* [1]. Il s'est trompé. Une lecture plus attentive lui auroit appris que le langage insulaire ne s'y montre nulle part.

L'éditeur dans son glossaire, au mot *deiz*, qui répond à la page vingt du texte, le traduit par

[1] 1835, Décembre.

celui de *dais*, et renvoie à une note de Tyrwhitt, jointe aux contes de Chaucers, d'où l'on doit conclure qu'il le regarde comme étant anglois. C'est encore une erreur. Ce mot amené uniquement pour la rime signifie *doigt.* Ainsi, au manuscrit de Versailles :

Guenellon prist par la main et par le dois.

Ainsi, à celui de Venise :

Guenellon prist par la main et per dois.

Le sens de la phrase indique d'ailleurs assez que c'est là sa signification.

Tout, dans le manuscrit d'Oxford, est roman, ou, pour parler avec plus de précision, baragouin-roman.

Après avoir fait connoître en détail ces six copies de Roncevaux, il convient maintenant de se rendre un peu compte des manuscrits en général. Ecoutons ce que disent à cet égard les auteurs de la grande Histoire littéraire de France.

« Ce qui ne nous permet pas toujours de don-
« ner une analyse exacte d'une production quel-
« conque en langue romane, ce n'est ni l'écriture
« incorrecte, ni les abréviations, ni l'orthographe
« informe, irrégulière des textes des manuscrits ;
« ce sont les nombreuses lacunes et surtout les
« variantes continuelles qu'offrent ces textes ; ce

« sont enfin des additions, qui non-seulement al-
« tèrent les idées, mais souvent contredisent,
« renversent complétement le sens de quelques
« autres passages. Que l'on compare entre eux
« quatre ou cinq manuscrits du même ouvrage,
« pris au hasard dans l'immense collection de la
« Bibliothèque royale, on n'en trouvera pas deux
« parfaitement semblables dans tout leur contenu,
« et qui ne laissent des doutes sur le véritable sens
« de telle ou telle tirade [1]. »

Jamais on n'a rien dit de plus exact, jamais on n'a tracé un tableau plus vrai. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de fermer d'impatience des manuscrits que je lisois, en m'écriant, Malheureux scribes, vous ne savez pas ce que vous dites ! Oui, la plupart écrivent *tare* pour *bare*; on diroit qu'ils prennent leurs lecteurs pour des fous, et se font un plaisir de se jouer d'eux. Mais j'aime mieux croire, pour leur honneur, que, pareils à des compositeurs qui assemblent des caractères orientaux, ils ne savoient pas ce qu'ils écrivoient.

Ces messieurs de l'Histoire littéraire de France ont rendu là un grand service à la Littérature du moyen âge. En éclairant le public sur ce qu'on met sous ses yeux en ce genre, il faut espérer qu'ils

[1] Paris, 1839; in-4°, tom. 19, p. 622.

auront mis un frein à ce débordement d'impressions, qui ne sont la plupart que de simples copies de manuscrits, sans aucun travail de rédaction de la part des éditeurs. Je regrette seulement qu'ils ne se soient pas élevés contre le systême d'assonances ou de mauvaises rimes, inventé par M. Raynouard, systême qui ne peut soutenir un examen sérieux, et qui n'est bon qu'à encourager la paresse.

Je remarque qu'en général on s'en laisse trop imposer par le nom de ce savant, d'ailleurs fort estimable, mais qui a été trop distrait par ses recherches sur la langue romane d'Oc, pour avoir pu apprécier convenablement celle d'Oïl. On ne doit pas non plus s'arrêter à ce qu'en a dit M. de la Rue, qui en a entièrement méconnu l'esprit, mais, au contraire, se persuader qu'elle n'a jamais eu de vers blancs; que les deux premiers qu'elle a vus naître ont rimé, parce que sa prosodie sourde, et toute différente de celle des Grecs et des Latins, l'exigeoit impérieusement, et que ses bons auteurs ont donné à cette rime autant de soin que les nôtres. Et une preuve de la délicatesse de leur oreille, c'est que cet autre systême connu sous le nom d'affixes, qui consistoit à faire sauter une voyelle devant une consonne, quand elle gênoit la mesure du vers, souvent même une syllabe entière, est très vrai; et de tout cela on se convaincra soi-même,

quand on voudra s'en donner la peine, y travailler franchement avec le temps nécessaire, cherchant à bien faire plutôt qu'à faire beaucoup, se rappelant que, pour s'être borné à une seule publication, M. de la Ravallière [1] n'en a pas moins acquis un juste titre à la reconnoissance des amis des lettres.

Voici encore un tableau tracé par la main d'un homme qui connoissoit la matière; il pourra servir à rectifier bien des idées, en faisant voir que nos poètes du moyen âge étoient des gens fort habiles, fort ingénieux, même pleins de coquetterie, qu'on me passe l'expression, dans la facture de leurs vers. « On a vu, dit-il....... que « l'usage des rimes croisées et celui des rimes re- « doublées étoient connus au XIII[e] siècle. J'ajou- « terai encore un fait qu'auront peine à croire « certains littérateurs si fiers de la supériorité de « leur siècle, mais que je me fais fort de prouver « quand on voudra : c'est que pour les différentes « mesures de vers, pour la variété de coupe des « couplets lyriques, enfin pour tout le technique de « la versification, on n'a presque rien inventé de- « puis nos vieux poètes; qu'il n'existe aujourd'hui « que ce qui existoit de leur temps, et qu'ils con-

[1] Editeur des Poésies du Roi de Navarre.

« noissoient même des formes de vers agréables, « qui sont méconnues [1]. » Ce seroit donc nous montrer injustes à leur égard, que de leur attribuer des fautes qui appartiennent uniquement à leurs calligraphes.

D'après cet exposé, voici la marche que j'ai suivie dans mon travail. J'ai commencé d'abord par apprendre à peu près par cœur le texte de mes manuscrits. Cela obtenu, une fois bien ferme sur ce terrain, j'ai pris l'ordre des idées et j'ai appelé les vers, qui alors, sans peine, sans effort et comme d'eux-mêmes, sont venus se ranger sous ma plume, et c'est ainsi que notre poëme, si l'on peut l'assimiler à une statue, s'est trouvé, non pas sorti du bloc de marbre, mais dégagé des haillons dont la main des hommes pendant plusieurs siècles l'avoit affublé. Ce travail s'est achevé de telle façon, qu'en vérité je ne crois pas avoir omis dix vers appartenant à l'auteur. Quand je voulois m'écarter un peu à droite ou à gauche, je trouvois des vers pitoyables, clochant par le sens, par la mesure et la rime, comme s'ils fussent sortis d'une tête battant la campagne, ou bien d'une incohérence d'idées attestant qu'ils n'ont pu être conçus que par

[1] Legrand d'Aussy. Fabliaux. Préface, pag. 102.

des gens sans littérature ni éducation. Bien rarement j'ai eu à regretter quelques stances pas trop mal tournées; telle est celle où l'archevêque Turpin offre à Charlemagne d'aller à Saragosse vers le roi Marsille. Mais le moyen de l'employer? L'Empereur venoit de déclarer qu'aucun des douze pairs ne seroit chargé de ce message. Or Turpin en étoit un. Pour la satisfaction de mes lecteurs, je donne ce passage dans une note.

Les manuscrits font fuir Ganelon deux fois, fait qui, en lui-même et indépendamment de toute autre considération, dépareroit déjà le poëme. Mais voici bien pis. Ce même Ganelon, qui craint de combattre en champ clos, se bat comme un déterminé sur une grande route. Peut-on voir rien de plus choquant et qui contraste davantage avec ce qui précède et avec ce qui suit? J'ai donc supprimé tout ce qui tient à cette fuite, et avec d'autant plus de droit, qu'elle ne se trouve pas dans la traduction allemande de Pfaffen Konrad, preuve évidente qu'elle n'appartient pas à l'original.

J'en ai fait autant pour un commencement de branche d'une cinquantaine de vers environ, où il est fait mention de la femme de Ganelon. Charlemagne, sans en donner le motif, l'envoie chercher en même temps que la belle Aude, sans doute pour lui procurer l'agréable passe-temps

d'assister à la condamnation et au supplice de son mari. Elle arrive, puis il n'en est plus du tout question. L'inventeur aura probablement reculé devant une conception aussi absurde.

J'ai également retranché quelques-uns des supplices proposés à l'Empereur pour faire périr le traître, comme manquant aux règles du bon sens : peut-être même en ai-je trop conservés.

Beaucoup de nombres dans les six manuscrits sont mis en chiffres, qui, je ne dis pas semblent, mais sont réellement jetés au hasard. Ainsi, après qu'il a été dit et répété en toutes lettres, que l'armée de Charlemagne se composoit de cent mille hommes, quand ce souverain vient à la passer en revue, les chiffres l'élèvent à plusieurs centaines de mille. J'ai donc ramené ces chiffres à la donnée première, avec le soin d'en rendre la valeur avec des lettres.

Les trois vers qui terminent le poëme me sont suspects ; je n'aime pas à y voir le mot *Romein*, dont on n'a dû faire usage que lorsqu'il existoit déjà un certain nombre de compositions chevaleresques. Aussi ne se trouvent-ils que dans le manuscrit de Versailles. Celui de Venise finit à ceux qui les précèdent. Les manuscrits de Paris et de la Loire plus haut encore. Quant à ceux de Lyon et d'Oxford, j'en donne la fin dans une note.

L'auteur s'est servi de vers de cinq et de six pieds. Il jouoit avec son talent, et confirme bien par son exemple la citation plus haut de Legrand d'Aussy.

Il y en a une dixaine qui pèchent d'une manière ou d'une autre, sans qu'il m'ait été possible de les rétablir dans leur régularité première. Je demande grâce pour eux.

Quelques autres manquent entièrement, ainsi qu'on le verra par la place qu'ils devoient occuper, et que j'ai laissée en blanc. A cela point de remède jusqu'à la découverte de nouveaux manuscrits.

On a vu que celui de Versailles est divisé en trois chants et celui de Venise en six. J'en ai donné quatre à mon texte, comme présentant une division plus naturelle et s'accordant mieux avec l'ensemble de la composition.

J'ai réfléchi longtemps si je devois ramener l'orthographe des manuscrits à une seule. La tâche n'offriroit rien de bien difficile, ce seroit l'affaire de quelques matinées. Il y auroit pour cela d'excellentes raisons; mais finalement j'ai senti que je n'avois pas qualité pour le faire, que ce seroit mettre trop du mien dans mon travail. Ainsi, qu'on ne s'étonne pas si l'on y trouve des disparates en ce genre. Cependant si le public en té-

moignoit le désir, et que je pusse espérer le débit d'une seconde édition, je le ferois avec plaisir. Pour lors ce seroit le texte du manuscrit de Versailles que je suivrois, comme étant le plus ancien, celui qui se rapproche le plus de l'époque où écrivoit l'auteur.

Quant aux règles grammaticales mises en avant par M. Raynouard, pas moyen de s'y conformer. Il faudroit bouleverser le texte, car elles y sont continuellement violées. Ainsi, par exemple, le premier mot du manuscrit de Versailles, le nom de *Charle,* qui est écrit en lettres bien moulées et plus grosses que celles du reste de la ligne, signe que le calligraphe y avoit porté de l'attention, n'a point d'*s* à la fin. Ainsi encore le nom de *Marsilion,* soi-disant accusatif de celui de Marsille, se voit quelquefois au nominatif. Loin de nous donc l'idée de pareils changements, qui pourroient bien avoir leur bon côté, mais pour lesquels nous ne sommes plus compétents aujourd'hui.

Quel est maintenant le nom de l'auteur du poëme. C'est avec un vif regret que je me vois dans l'impossibilité de pouvoir satisfaire à cette question. Il est inconnu. M. de la Rue est, je crois, le premier qui a dit, d'après le manuscrit d'Oxford, qu'il s'appelloit *Turold.* C'est un nom comme un

autre ; mais M. de la Rue a mal entendu le texte sur lequel il s'appuie. Le voici :

Ci falt la geste que Turoldus déclinet.

Or jamais le mot *déclinet* n'a voulu dire faire, composer. En style de grammairien il signifie décliner, et ici débiter, raconter, chanter si l'on veut. Voici donc comme ce vers doit être traduit. *Ici finit la chanson que Turold chantoit*, et il y a loin de chanter à faire, de dire à créer.

Il seroit ensuite bien étonnant que le manuscrit, de tous le moins bon, et encore le plus moderne, eût conservé le nom de l'auteur, tandis que tous les autres le taisent. Cela ne se comprendroit pas. Enfin, il est fort rare que dans les vieux manuscrits on trouve le nom de l'auteur, et je ne suis pas le seul qui aie fait cette remarque [1]. En paraphrasant donc ce vers, il veut dire : *Nous devons cette mauvaise copie au jongleur Turold.* Ainsi, je le répète, jusqu'à ce qu'on trouve de nouveaux documents, le nom de l'auteur de Roncevaux restera inconnu.

Mais du moins ne pourroit-on pas savoir où il a pris naissance ? Ici la réponse semble plus facile. Le dialecte dont il s'est servi atteste qu'il est né en

[1] Voir Journ. des Savants, de février 1833. Article de M. Raynouard.

Normandie, et le beau compliment qu'il fait aux habitants de cette province, en disant *qu'il n'y eut jamais d'aussi bonnes troupes que les leurs*, compliment qui révèle un vif sentiment de localité, me confirme dans cette opinion. Ensuite il parle de la ville de Coutances à l'occasion d'un nécromancien qui y avoit vu le jour, et qu'il auroit pu tout aussi bien faire naître ailleurs, ce qui montre qu'il connoissoit cette ville, du reste peu importante. Enfin voici une série de mots employés par lui dans son poëme et qui sont encore aujourd'hui en usage dans le Bessin.

Chant 1, 3.	Reflambie.	On dit, *flamber*, pour *répandre de la flamme.*
2.	Forchéuré.	Pour *poitrine.* Basselin s'est servi du mot *forchelle* pour *estomac.*
2.	Enz.	On dit encore *mettre enz*, pour *mettre dedans.*
2.	Devale.	Pour *descend.*
2.	Navrez.	On dit encore *nafré*, pour *une blessure.*
2.	D'iluec.	On dit d'*ilau*, pour *delà.*
4.	Destorbement.	On dit *détourber*, pour *causer obstacle.*
4.	E nuit. Mss. de Paris, an nuit. de Lyon, a nuit.	Cette expression pour *aujourd'hui* est conservée.

Chant 4.	Avesprer.	On dit encore *la vesprée*, pour la *soirée*.
4.	Desver.	On dit *faire endéver*, pour *agacer, exciter*.
4.	Arami.	On dit *être en éramie*, pour *être planté debout, être en représentation*.

Peut-être se trouve-t-il encore d'autres mots du poëme, qui sont dans le même cas, mais c'est ce que j'ignore.

Je conclus de ces aperçus que notre auteur doit être né dans la Basse-Normandie.

Il me reste à parler de mon système de traduction. Il est d'usage que chaque traducteur explique plus ou moins longuement la marche qu'il a cru devoir suivre à cet égard. Je ferai connaître la mienne en peu de mots. Je me suis efforcé d'être vrai. J'aurois pu faire de grandes phrases bien ronflantes, bien empoulées, au ton du jour. L'étoffe ne manquait pas, mais je n'ai point cru avoir mission de m'élever si haut. Je me suis serré de toutes mes forces contre mon texte, sacrifiant toujours l'éclat et le beau dire toutes les fois que je voyois qu'ils m'écartoient de la vérité ; seulement j'ai cherché à varier mes expressions qui, dans l'original, reviennent si souvent les mêmes ; c'est ce qui m'a donné le plus de peine. Je me suis

servi des archaïsmes qui m'ont paru ne pas trop jurer avec le langage actuel. J'ai aussi conservé quelques mots assez expressifs du texte, tels que celui de *Pui* pour hauteur, élévation; ainsi le Puy-de-Dôme en Auvergne; celui de *Larris* qui a à peu-près le même sens; celui d'*Auferrant* pour cheval de bataille, etc. Je me suis encore appliqué à faire rentrer dans l'intérieur de la phrase les terminaisons d'un son pareil, afin que ma prose chantât le moins possible. Ai-je réussi? C'est ce dont le public décidera.

Il y a quelques mots dont je n'ai pu découvrir la signification, comme celui de *Qiarelon* ou *Quarregnon*. Je serois reconnoissant si quelqu'un pouvoit me l'apprendre.

Comme je n'aime pas les livres faits avec des livres, je me suis abstenu de ces notes explicatives des temps chevaleresques, toujours les mêmes, qu'on réimprime sans fin et jamais mieux qu'elles ne se trouvent dans les Mémoires de M. de Sainte-Palaye et dans les Fabliaux de Legrand d'Aussy. Au besoin on ne saurait mieux faire que d'avoir recours à ces deux excellents ouvrages.

Avant de quitter la plume, qu'on me permette une dernière considération. Comprendrait-on que les François, ce peuple dont la langue est si ré-

pandue, dont la littérature fait le charme de l'univers policé, dont les usages, les modes sont adoptés partout avec tant d'empressement ; ce peuple novateur et propagateur, dont les idées et les impressions, à mesure qu'elles se manifestent, vont, avec la rapidité de la foudre, saisir les autres nations ; ce peuple qui semble, au jour de sa création, avoir reçu de Dieu même le privilège d'être toujours le premier dans le bien comme dans le mal ; comprendroit-on, dis-je, que seul il fût resté en arrière de tous les autres, dans la plus belle des créations de l'esprit humain ? Non, cela ne pouvait être, il se serait trop manqué à lui-même. Elle existait donc, cette création, et avant aucune autre du même genre des temps modernes, et il l'aurait connue bien plus tôt, s'il s'était bien rendu compte de ce qu'il faut entendre par un poëme épique. Dans sa définition la plus exacte, la plus précise, c'est un code religieux mis à la portée de tous par une action et des images. Voilà pourquoi l'abbé Fleury appelle Homère *le grand Théologien et le grand Prophète des Grecs.* [1] Cette immortelle composition n'apparaîtra donc jamais qu'au commencement ou au renouvellement d'une société,

[1] Mœurs des Israélites. Paris, 1683 ; in-12, pag. 173.

à une époque de vive et chaude croyance. Jamais on ne l'obtiendra par le raisonnement; toujours elle sera spontanée, due uniquement à la force et à la vigueur de la végétation; et se proposer de sang-froid de composer un poëme épique, est un acte de folie aussi grand que de vouloir faire une constitution à un peuple déjà constitué depuis long-temps.

C'étoit donc dans le moyen âge que les François devoient chercher leur gloire en ce genre, et certes elle n'a pas manqué à son siècle, car de mémoire d'homme y en eut-il jamais un plus beau que celui qui précéda la première croisade. L'imagination la plus vaste, la plus élevée peut-elle se figurer une réunion plus solennelle, un sénat plus auguste que celui de Clermont en 1095, où tout ce qu'il y avait de plus noble, de plus instruit, de plus religieux, s'était rendu de tous les points de l'Europe? Mit-on jamais en délibération, sous la voûte des cieux, question plus haute, plus importante, que celle où il s'agissait d'aller, en corps de nations, la lance et l'épée au poing, à travers mille dangers, délivrer dans une autre partie du Monde le tombeau de son Dieu? Voilà le siècle où a vécu notre poëte; voilà la société où il a puisé ses inspirations si grandes, si sublimes; où il a appris à faire vi-

brer tant de cordes si sensibles du cœur humain. Rendons grâces à la circonstance qui nous l'a fait retrouver. Aujourd'hui la France n'a plus rien à envier aux autres nations, et mieux encore que Bouchardon des héros d'Homère, ses enfans pourront dire : à Roncevaux, nos pères avaient dix pieds de haut.



Vers annoncés page 38.

Manuscrit de Paris.

Et dist Rollant a la chière grifaingne,
J'en ai conquis Anjou et Alemaingne,
S'en ai conquis et Poitou et Bretaingne,
Puille et Calabre et la terre d'Espaingne,
S'en ai conquise et Hongrie et Poulaingne,
Constantinoble, qui siet enson de maingne,
Et Monbrinne, qui siet en la montaingne,
Et Bierlande prins-je et ma compaingne,
Et Engleterre et maint païs estraingne.

Manuscrit de Lyon.

J'en ai conquis Peitou et Alamaigne,
Puelle et Calabre et la terre romaine,
S'en ai conquis Ongrie et Aquitaine,
Constantinoble et la terre d'Espaigne,
Je en pris Borge, qui siet sor la montaigne,
Et Engleterre, qui siet en lue estrange.

Manuscrit de la Loire.

E o li conquis et Proence et Geraine,
Si li conquis Ponto et Alamaine,
E Lonbardie et trestote romaine,
Melf et Palermes, Obrie et Ormuraine;
Si li conquis Ysorie et Irlande,
E Ingeltere, Sinoples et Garmaise;
Si li conquis Pallune et Navare,

Pois li conquis la grant cité de Laçare,
Si li conquis tot Sansogne la larce,
Costantinople qu'il tint en son damage,
E Normandie et trestute Bulgrace.
Trebut li mande Babilonie et Alexandre,
Tire et Sidonie, Indes et Damiace.
Dal roi de Meche li vient li trauage
Conacus et Naypain per tere strance.

Manuscrit d'Oxford.

Jo l'en cunquis Namon e Bretaigne,
Si l'en cunquis e Peitou e le Maine,
Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence e Equitaine,
E Lumbardie e trestune Rormaine;
Jo l'en cunquis Baiver e tute Flandres,
E Burguigne e trestute Puillanie,
Costentinnoble, dunt il out la fiance,
E en Saisonie fait-il ço qu'il demandet;
Jo l'en cunquis e Escoce, Guales, Islonde,
E Engleterre, que il teneit sa cambre;
Cunquis l'en ai païs e teres tantes,
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.

———

ROMANCE ESPAGNOLE DE LA BELLE AUDE.

En Paris está Donna Alda,
La esposa de Don Roldan,
Trescientas damas con ella,
Para la acompannar :

Todas visten un vestido,
Todas calzan un calzar,
Todas comen á una mesa,
Todas comian de un pan,

Sino era sola Donna Alda,
Que era la mayoral :
Las ciento hilaban oro
Las ciento tegen cendal,

Las ciento instrumentos tannen
Para Donna Alda holgar.
Al son de los instrumentos
Donna Alda adormido se ha.

Ensonnado habia un suenno,
Un suenno de gran pesar.
Recordó despavorida
Y con un pavor muy grande.

Los gritos daba tan grandes,
Que se oian en la ciudad.
Alli hablaron sus doncellas;
Bien oireis lo que diran :

Qué es aquesto, mi sennora?
Quién es el que os hizo mal?
— Un suenno sonne, doncellas,
Que me ha dado gran pesar.

Que me veia en un monte,
En un desierto lugar :
Bajo los montes muy altos,
Un azor vide volar.

Tras dél viene una aguililla
Que lo afincaba muy mal.
El azor con grande cuita
Metióse so mi brial.

El aguililla con grande ira,
De allí lo iba à sacar,
Con las unnas lo despluma,
Con el pico lo deshace.

Allí habló su camarera,
Bien oireis lo que dira :
— Aquese suenno, sennora,
Bien os la entiendo soltar.

El azor es vuestro esposo
Que viene de allende el mar,
El aguila sedes vos,
Con la cual ha de casar.

Y aquel monte es la iglesia.
Donde os han de velar.
— Si asi es, mi camarera,
Bien te lo entiendo pagar.

Otro dia de mannana
Cartas de fuera le traen
Tintas venian de dentro,
De fuera escritas con sangre,
Que su Roldan era muerto
En la caza de Roncesvalles.

TRADUCTION.

Dans Paris étoit la belle Aude, future épouse de Roland; trois cents demoiselles étoient avec elle et composoient sa cour.

Toutes étoient vêtues d'un même vêtement; toutes chaussoient la même chaussure; toutes mangeoient à une même table; toutes mangeoient du même pain,

Excepté la seule Aude, qui étoit la maîtresse : cent filoient l'or, cent tissoient les étoffes.

Cent jouoient des instruments pour égayer Aude : au son de ces instruments elle s'endormit.

En songeant, elle eut un rêve, un rêve très-chagrinant; effrayée, elle s'éveilla; et dans son excessive terreur,

Elle poussoit des cris si grands qu'on les entendoit dans la cité. Ses demoiselles lui parlèrent ; écoutez bien ce qu'elles diront.

Qu'est-ce, ô maîtresse! qui vous a fait mal? J'ai fait, ô mes filles, un rêve qui m'a donné beaucoup de chagrin.

Je croyois être sur un mont, en un lieu désert, et du haut des montagnes plus élevées j'ai vu voler un autour.

Derrière lui a fondu un aigle qui le pressoit vivement; l'autour avec grand hâte s'est réfugié sous mes habits.

L'aigle, avec une vive colère, essayoit de le tirer de là ; avec les griffes il le déplume, avec le bec il l'abat.

La camérière lui répondit ; écoutez bien ce qu'elle dira : O maîtresse ! ce songe, je puis facilement vous l'expliquer.

L'autour, c'est votre époux, qui vient d'outre mer ; l'aigle, c'est vous qu'il épousera.

Ce mont, c'est l'église où vous serez mariés. — Si c'est ainsi, ô ma chère camérière, j'entends te bien récompenser.

Un autre jour, de grand matin, on lui apporte des lettres, au-dedans écrites en noir, au dehors teintes de sang ; c'est que son Roland avait péri à la défaite de Roncevaux.

J'ai emprunté cette traduction à M. Raynouard, à un léger changement près. Ce savant lui fait dire que les cris que poussoit la belle Aude étoient entendus dans toute la cité, ce qui eût été un peu fort. Le mot *toute* ne se trouve point dans l'original [1].

[1] Journ. des Savants; 1818, août.

Vers annoncés page 89.

Turpin de Reins, li proz et li valanz,
Devant le roi en est venuz avanz,
Il li escrie à sa voiz q'il a granz,
Droiz enperère laissez ester vos janz,
Car asez ont et pènes et ahanz;
En cest païs avez esté set anz;
Moi soit donez lo bastons et le ganz,
En Saragoze irai à l'amiranz,
Si li dirai auquant de mes talanz;
Si conosrai ses moz et ses scenblanz.
Ce, dist li rois, soiez coiz et taisanz.
Par ceste barbe, dont li poil est féranz,
Alez séoir, n'i serez pas alanz;
N'en parlez plus, s'en est li mes comanz.

Vers annoncés page 90.

Manuscrit de Lyon.

François preignent congié dou roi mlt bonemant;
Lendemain se despartent par le Karllon comant.
Or est mor Ganes, qui la dolor ot grant,
E Pynabel ses nies refu morz ausemant.
Puis en ot-il en France mlt doleirous tormant,
E de ce muit la guerre de Grifonel l'enfant.
Ci fenit la chancons des xij conbatant.

Manuscrit d'Oxfort.

Quant l'emperère ad faite sa justise,
E esclargiez est la sue grant ire,
En Bramidonie ad chrestientet mise.
Passet li jurz, la nuit est asérie,
Culcez s'est li reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire:
Carles, semun les oz de tun empire
Par force iras en tère d'Ebre
Reis Vivien si succuras en Imphe
A la citet, que paien unt asise
Li chrestien te récliment e crient.
Li emperère n'i volsist aler mie:
Deus! dist li reis, si penuse est ma vie!
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
Ci falt la geste que Turoldus déclinet.

LE POËME DE RONCEVAUX.

CHANT PREMIER.

L'empereur Charlemagne à la barbe frisée avoit passé sept ans entiers en Espagne. Il l'avoit conquise après maints combats jusqu'aux rives de la mer Atlantique, n'ayant trouvé bourg ni château qu'il n'eût soumis, donjon si haut qu'il n'eût démantelé. Toutes les cités s'étoient rendues à l'exception de celle de Saragosse, au sommet d'une montagne, séjour de Marsille qui repousse la loi de Dieu et sert Mahomet. Chétif appui! Ce roi sera bientôt dompté, car l'Empereur a sous ses ordres des vassaux pleins de zèle, excepté Ganelon, connu par son caractère faux et astucieux.

Marsille, assis à l'ombre d'un olivier, fait assembler autour de lui les hommes de sa Cour; il monte

ensuite sur un perron qu'il avoit fait richement orner, et leur parle en ces termes : « Seigneurs, je requiers de vous conseil pour éviter ma honte et votre ruine. Sept ans sont passés depuis que le redoutable empereur des François est entré dans notre pays; il a brûlé nos châteaux et ravagé nos terres. Nulle ville ne peut lui résister. Puisque la force est inutile, à quelle ruse pourrions-nous donc avoir recours ? »

Chacun gardoit le silence, n'osant donner un avis, lorsque se leva Blançardin, l'homme le plus habile de toutes les Espagnes et le plus fidèle serviteur du roi son maître. « Prince, dit-il à Marsille, ne vous effrayez pas; envoyez un message à cet orgueilleux Charles pour lui rendre foi et hommage. Faites-lui offrir nombre de chevaux de bataille, des faucons et des chiens dressés à la chasse, des ours, des lions pour son divertissement, et en outre cinquante chars remplis de fins besants d'or, pour payer ses troupes. Qu'à ce prix il retourne en France. Vous lui promettrez par vos ambassadeurs d'aller aux premiers jours d'automne lui jurer l'hommage lige, s'il veut l'accepter, et reconnoître que vous tenez de lui la seigneurie de l'Espagne. S'il exige des ôtages, donnez-lui-en quinze ou vingt. Je vous offre mon fils né de ma femme, dussé-je ne jamais le revoir. »

Ainsi parla le preux et avisé Blançardin, qui reçoit de nombreux applaudissements. « Je jure, ajoute-t-il, je jure par cette main droite, par cette barbe touffue, que vous verrez bientôt l'armée des François se disperser. Chacun d'eux regagnera ses foyers. Charles ira avec ses fiers barons à Aix, à Etampes, ou à Paris qui en est proche. L'époque fixée pour votre arrivée passera sans qu'il reçoive de nous aucune nouvelle. Dans sa colère, fera-t-il périr nos ôtages? Eh bien! il vaut mieux les perdre ainsi, que de souffrir tant de peines et d'humiliations et de nous voir enlever l'empire des Espagnes. — C'est très-bien parlé, » dit l'assemblée.

Le roi Marsille lève le conseil. Il appelle ensuite Clarin de Balaguer, Priamus, Gualane, Babuer, Estomarin et son ami Orebe, Lœnel, Marprimant, de la Mer et Blançardin. « Barons, leur dit-il, je sais que Charles est à Cordoue; allez tous le trouver de ma part. Prenez avec vous des branches d'olivier, symbole de paix. Si par votre adresse vous pouvez l'amener à bon accord, je vous ferai riches en terres, en fiefs, en or et argent au-delà de vos désirs. Vous lui direz qu'au nom de son Dieu, j'implore sa clémence; que je l'irai trouver avec l'élite de ma Cour; que je me ferai baptiser, que je mettrai mes mains dans les

siennes comme son homme lige et le servirai jusqu'à la mort. — Comptez sur notre dévouement, » répond Blançardin.

Le roi fait amener dix blanches mules, présent d'un généreux émir. Leur frein est d'or, les rênes sont couvertes de riches broderies, la selle d'argent, les étriers d'or de Corinthe. Sur elles partent les dix ambassadeurs, une branche d'olivier à la main. Las, quelle tromperie! quel malheur pour Charles! Que de larmes couleront bientôt à Mont-Léon, à Chartres, à Blois, en Anjou, en Hurepois, dans toute la France!

Le Souverain des François avoit pris Cordoue où son armée avoit trouvé des richesses immenses. Il en faisoit abattre les murs et contraignoit les mécréants à devenir chrétiens sous peine de la vie.

Charles étoit dans un verger, environné de Roland, d'Olivier, du duc Naymes, du fier Anséys, de Guy de Gascogne, Anseaume, Garnier, Geoffroy d'Anjou le gonfalonnier, du duc Sanche et autres seigneurs françois au nombre de plus de sept mille, les uns assis sur des tapis d'or, jouant aux tables ou aux échecs, les autres plus jeunes s'exerçant à l'épée, au dard, à la course.

Le visage de l'Empereur est plein de grâce; sa stature haute et robuste; ses cheveux sont

blancs comme fleur de laurier; son regard commande le respect et l'obéissance. Il venoit de s'asseoir sous un pin quand arrivent les ambassadeurs. Blançardin se présente le premier. Il s'avance avec modestie, et s'inclinant profondément : « Beau sire Roi, lui dit-il, qu'il vous soit en aide le Dieu qui fit le ciel, la terre et la mer, et qui, pour ceux qu'il aime, voulut pâtir sur une croix, descendre au tombeau et ressusciter le troisième jour. Quoique nous ayons une autre loi pour notre salut, le bon roi Marsille vous mande par ma bouche, qu'il veut se faire chrétienner et vous donner une bonne partie de ce qu'il possède, des chevaux de prix, sept cents faucons dressés au vol, des sangliers pour peupler vos forêts, des ours, des lions, cinquante chariots combles de fins bezants d'or, pour soudoyer vos troupes; mais il vous supplie de ne pas rester plus longtemps dans ce pays, de retourner en France, à Aix votre capitale; il vous y suivra de près; il se fera baptiser, il joindra ses mains dans les vôtres; il tiendra de vous l'Espagne en hommage et vous servira le reste de ses jours. »

L'Empereur l'entend et s'étonne; il incline la tête et se met à penser. Après quelques moments de silence, c'étoit sa façon de faire, il prend la parole et dit, « Ce message vient bien tard.

Marsille ne m'a jamais beaucoup aimé, et toutes ces promesses que vous m'apportez de sa part, qui me les garantira? — Ce seront, Sire, répond le mécréant, de bons ôtages qu'il mettra dans vos mains, quinze, vingt, tant que vous en voudrez. Sur le Dieu que j'adore, mon fils en sera, le plus gentil de tous les jouvenceaux. »

La journée avoit été belle, le soir arrivoit : l'Empereur commande à douze officiers de sa Cour de prendre soin des ambassadeurs et de leur suite; il fait après dresser son pavillon dans le verger et élever au-dessus l'aigle d'or, la tête tournée du côté de Saragosse, annonçant par là son prochain départ.

Le lendemain, après avoir ouï matines et messe, l'Empereur convoque son Conseil et y appelle ses principaux barons, sans l'avis desquels il ne vouloit jamais rien faire. Le grand Charles est assis sous un pin touffu, dans un fauteuil d'or massif. Autour de lui viennent prendre place Ogier non moins gentil que preux, l'archevêque Turpin, d'énorme corpulence, le duc Sanche avec Thierry son frère, Geoffroy d'Anjou et le comte Amaury, les deux frères Almis et Alcars, Guy de Gascogne, Miles le joyeux, le comte Roland, neveu de l'Empereur et son nourrisson, le duc Naymes et le marquis Olivier, enfin le traître

Ganes. Dieu ! maintenant va commencer un Conseil dont les suites seront si funestes à la France chérie.

« Barons, dit l'Empereur, écoutez-moi et me conseillez du mieux que faire vous pourrez. Vous avez ouï les offres de Marsille. Avec le don de ses trésors il me promet de se faire chrétien ; mais peut-on se fier à sa foi ? »

Roland se lève en pied, Roland à la face intrépide ; il prend la parole et dit, « Sire, je ne crois pas, et à Jésus ne plaise, que vous croyiez un seul mot de Marsille. Il y a sept ans passés qu'un juste ressentiment vous fit entrer dans ce pays avec votre grande armée. Rappelez-vous que nous avions déjà pris Norba, les Mérindes et toutes les campagnes d'alentour, lorsque le roi Marsille vous fit une perfidie infame. Il vous adressa une ambassade sous des apparences de paix. Vos barons y furent trompés. Vous lui envoyâtes, quel malheur ! deux de vos plus grands vassaux, Basin et Basire. O crime ! il fit tomber leurs têtes sous les murs de la ville haute. Ne l'écoutez donc plus, Sire ; faites sonner la trompe, marchez sans plus de délai sur Saragosse, faites-en le siège sans quartier, et vengez ceux qu'il a privés désormais de toute joie sur la terre. »

L'Empereur l'écoute d'un air pensif, la tête

baissée, et ne dit pas un mot. Chacun se taisoit, lorsque Ganelon se lève et s'avance aux pieds de Charlemagne. « Droit empereur, lui dit-il, je n'accuse ici personne de tromperie ni de mauvaise foi; mais quand Marsille devient votre homme lige, qu'il embrasse notre loi sainte, qu'il reconnoît tenir les Espagnes de votre générosité, comment être insensible à de telles offres! Celui-là qui vous invite à les rejeter ne se met pas en peine des destins de l'armée. Les conseils de l'orgueil ne valurent jamais rien. »

Alors s'approche du Roi le duc Naymes avec sa tête chauve et sa barbe blanche. Onques vassal plus respectable ne fut vu dans une Cour. « Sire, vous avez entendu le comte Ganes. Il est constant que Marsille est perdu. Vous lui avez pris tous ses châteaux. Vos machines ont renversé ses donjons. Le voilà qui vient se rendre à vous : ce seroit à mon avis un grand tort de le refuser s'il vous livre de bons et sûrs ôtages. Envoyez-lui un de vos principaux serviteurs. Une guerre aussi longue ne sauroit durer davantage. » Et l'assemblée dit comme de concert, « le Duc a sagement parlé. »

« Or donc, reprend l'Empereur, conseillez-moi, barons; qui enverrons-nous à Saragosse? — Je m'y rendrai, repart le Duc, donnez-moi le

bâton et le gant. » L'Empereur lève la tête et lui dit : « Quel propos pour un homme sage! Allez vous seoir; par cette barbe attachée à mon menton, vous n'irez pas vers Marsille. »

« Ce sera moi, dit Roland. — Non certes, s'empresse de répondre Olivier, votre caractère est trop peu endurant; je craindrois qu'il ne vous arrivât quelque fâcheuse affaire; mais si le Roi veut le permettre, je suis tout prêt, j'irai avec plaisir à Saragosse, et son bon droit sera bien défendu. — Silence, dit Charles impatienté, vous n'irez ni l'un ni l'autre. Aucun des douze pairs ne sera chargé de ce message. »

En achevant ces mots, l'Empereur se lève de son siège : « Seigneurs, comprenez ma pensée. Enseignez-moi un homme de haute apparence, qui ne s'en laisse pas imposer par Marsille et sache faire respecter mes volontés. » Alors Roland, sans penser à mal, dit : « Cet homme-là, Sire, c'est le comte Ganes; » et les barons de s'écrier aussitôt : « Nous n'en connoissons pas de plus propre à l'ambassade; s'il en est chargé, elle sera bien faite. »

« Ganes, avancez, dit l'Empereur; vous entendez l'avis du Conseil, c'est aussi le mien; allez à Saragosse vers Marsille, voici le gant et le bâton. — Sire, répond le Comte, c'est une méchanceté de Roland, je ne la lui pardonnerai de ma vie; je

lui porte un défi sous vos yeux, à lui, à Olivier son compagnon, aux douze pairs qui lui sont si attachés. — Vous vous fâchez à tort, partez sans nul délai. — Ce sera bien malgré moi. Si Dieu ne me prend sous sa protection, je dois m'attendre au sort de Basin et de Basire. »

Ganelon est furieux contre Roland. « Tu as perdu la tête, lui dit-il, le diable est entré dans ton corps. Ce n'est pas sans raison si les François se plaignent de toi, car combien ne leur as-tu pas déjà coûté de travaux et de peines! Ils succombent sous le faix des armes. Ce fut bien mal à propos que Charles notre maître encouragea ta vaillance désordonnée. Tu le prives chaque jour de nombreux défenseurs. Je serai encore une de tes victimes. J'ai épousé ta mère, tu le sais, et cependant c'est par ta grande malice que je me vois chargé de ce message près de Marsille qui tant est déloyal. Nul n'y alla qui en soit revenu; mais si j'en réchappe, tu t'en repentiras toute ta vie. — C'est fausseté ce que vous dites-là, répond Roland; vous parlez contre votre escient. Quant à vos menaces, elles ne m'effraient point. La peur est le partage des lâches. Mais si le Roi veut m'envoyer, je suis tout prêt à partir, et vous, vous resterez. — Certes, tu n'iras pas pour moi, tu n'es pas mon homme; je n'ai sur toi aucun pouvoir. L'Em-

pereur et ses barons m'ont nommé; je remplirai ce message; j'irai seul à Saragosse. Quoi qu'il en puisse advenir, je saurai tirer bonne vengeance de tous ceux qui m'ont brassé cette déconvenue. » Roland l'entend et ne peut s'empêcher de rire aux éclats. La colère du Comte en redouble. « Je te déteste, toi, plus que personne au monde. » Alors, s'adressant à l'Empereur : « Sire, me voici prêt, donnez-moi le bâton et le gant, j'exécuterai vos ordres; mais s'il plaît au Dieu de gloire, créateur de cet univers, que je revienne de ce message, tel m'a voulu nuire, qui me retrouvera. Si je ne le lui revends cher, je consens que mal m'arrive. »

« Beau sire Ganes, lui dit Charles, écoutez-moi; quand vous serez arrivé près de Marsille, vous lui direz de ma part de se mettre les mains jointes à mon commandement. Alors en mon nom vous lui ferez don de la moitié de l'Espagne; l'autre moitié appartiendra à mon neveu. S'il s'y refuse, ne lui cachez pas que je marche, avec mes redoutables barons ici présents, sur Saragosse, pour en faire le siége sans merci, et qu'une fois entré de vive force dans la ville, je le ferai prendre, conduire comme un misérable à Aix, où il finira ses jours en honte et déshonneur, condamné par jugement à être démembré. Portez-lui cette lettre scellée et la lui remettez en main propre. »

Ganes s'incline devant l'Empereur, avance la main et reçoit le bâton; il prend la lettre et la met soigneusement dans une boîte, continuant à maudire ceux qui sont la cause de son voyage. Charles lui tend son gant droit; le Comte ému veut le prendre et le laisse tomber à terre. « Dieu te soit en aide, s'écrient les assistants, voilà un bien mauvais présage. —Oui, mais pour vous, » leur répond le Comte. Il relève alors le gant et dit à l'Empereur, « Donnez-moi mon congé. — A Dieu soyez, » répond Charles.

Ganes s'éloigne plein de dépit et de rage. Il est suivi de ses amis les plus chers et des mieux emparentés de France, tous non moins courroucés que lui. Il se retire dans sa tente. Là il chausse des éperons d'or, ceint à sa gauche sa forte épée, endosse sa cuirasse et monte sur son cheval. Son oncle Favien lui tient l'étrier. « Seigneur, lui disent ses gens, menez-nous avec vous. —Vous ne savez pas ce que vous dites, leur répond-il. Par Jésus, je ne le ferois pas pour tout ce que vous possédez. Si je dois périr, vous l'apprendrez assez tôt. Quand vous retournerez dans la douce France, saluez ma femme de ma part, n'oubliez pas Pinabel mon neveu, ni Baudouin mon fils, je vous le fie, lui et son honneur; vous ferez chanter

messe pour mon ame. » Là-dessus il prend son chemin et s'éloigne.

Il avoit jusqu'à ce jour reçu tant d'honneurs et de prévenances à la Cour de Charlemagne, qu'il étoit regardé comme un puissant seigneur. Aussi ses serviteurs sont-ils désolés; ils pleurent et se lamentent. « Sire Ganes, disoient-ils, quelle dure destinée! Jamais celui qui vous envoie ne sera aimé de nous. Ah comte Roland! pourquoi avoir été si mal inspiré? Vous êtes si proches parents! »

Cependant le Comte chevauche avec résolution, accompagné des envoyés Sarrasins. Celui qui se trouvoit le plus près de lui entre en propos. « Seigneur, pourquoi rester ainsi pensif? Votre Empereur est un puissant monarque. Il a conquis Rome par sa valeur; il est maître de la Pouille, de la Calabre, de Constantinople, du grand pays de Saxe, et nous aussi nous allons tomber en son pouvoir. — Certes, répond Ganes, il vous fera éprouver de grands maux. L'honneur de lui appartenir vous coûtera cher : il ne fut jamais un plus fier potentat. » Il dit, baisse la tête et poursuit son chemin avec rapidité.

Il avoit déjà traversé une rivière et parcouru l'espace de quinze lieues sans qu'aucun Sarrasin lui eût adressé la parole, quand Blançardin qui se tenoit à ses côtés renoua la conversation. « Baron,

conviens-en avec moi. Par Mahomet, c'est une étrange nation que les François. Leurs ducs, leurs comtes, qui excitent ainsi leur roi à la guerre, sont des gens pleins d'outrecuidance. — Vous êtes dans l'erreur, lui répond Ganes; c'est le fait de Roland seul que Dieu maudisse! Un jour que l'Empereur étoit dans un verger, prenant le frais sous un pin, entouré d'une grande partie des Seigneurs de sa Cour, Roland arriva vêtu de son haubert. Il venoit de conquérir de côté et d'autre maintes terres, notamment la bonne ville de Carcassonne. Il tenoit dans sa main un bâton, marque de grande distinction. Il donna à son oncle le conseil de vous chasser de tous vos royaumes, de déposséder tous vos rois et de disposer de leurs couronnes. Déjà il nous a valu beaucoup de travaux et de peines, à moi surtout qu'il prend plaisir à tourmenter. C'est lui qui m'a fait charger de ce message. Si l'on veut me croire, l'année ne se passera pas que nous n'en soyons délivrés. »

« C'est donc un homme bien méchant, dit le payen, que ce Roland qui veut ainsi déshonorer tant de bons princes et soumettre à son oncle tant de terres au loin. Et avec quelles troupes compte-t-il faire toutes ces conquêtes? — Avec les François, répond en riant le Comte, les François, qui sont

preux et vaillants et que nulle promesse d'or et d'argent ne peut gagner ; car ils en ont en quantité. L'Empereur en fait tout ce qu'il lui plaît. Il s'avance avec eux conquérant l'Espagne. Déjà il s'apprête à porter la désolation dans Saragosse ; il ne s'arrêtera pas qu'il n'ait soumis le vaste empire de votre calife. — Qu'est-ce que vous dites-là, reprend le payen ? Vous n'en exceptez pas même les Grandes Indes ! »

Blançardin envisage Ganelon. Il avoit le corps bien fait, une figure belle et imposante ; son regard imprimoit la crainte. Le payen frémit de tout son corps ; il prend sur le champ un ton débonnaire. « Ecoutez-moi, Seigneur, vous voulez vous venger du comte Roland. Par Mahomet, si vous nous le livrez, le roi Marsille, qui est plein de courtoisie, mettra à votre disposition tout son royaume et partagera avec vous ses richesses, or, argent, étoffes, broderies, chevaux, mulets, chameaux, ours et lions. » Le Comte l'entend, baisse la tête et reste un bon moment sans rien répondre. Ensuite la conversation recommence, et, après avoir longuement parlé, ils se donnent parole d'aviser aux moyens d'abaisser l'insupportable orgueil de Roland et de se défaire de lui.

Ils ont tant cheminé par monts et par friches qu'ils arrivent le troisième jour à Saragosse ; ils

descendent de leurs blanches mules à un perron de marbre noir. Là étoit assis dans un fauteuil d'or fin, Marsille roi des Espagnes, entouré de plus de mille Seigneurs arabes, qui tous gardoient un profond silence, impatients de connoître la nature du message.

Blançardin s'avance vers Marsille, et lui dit d'une voix assurée : « Beau sire roi, que Mahomet vous soit en aide et Apollin dont nous suivons la loi. Nous avons rempli suivant vos intentions votre message auprès de l'empereur Charlemagne. Il vous envoie un noble et puissant baron, qui va vous dire si vous pouvez compter ou non sur la paix. — Qu'il parle, répond Marsille, je suis prêt à l'entendre. »

Ganelon salue le Roi et s'énonce en ces termes : « Sire, que le Dieu que j'adore protège Charles mon redouté maître et confonde aussitôt votre parenté, si vous n'ajoutez foi aux paroles de ma bouche, ainsi qu'aux écrits dont je suis porteur. Charles vous mande de vous faire baptiser sans délai, et, les mains jointes, de vous mettre à ses ordres. Vous tiendrez de lui la moitié de l'Espagne; l'autre moitié appartiendra au comte Roland. Vous aurez en lui un vaillant compagnon. Si vous ne voulez pas entendre à cet accord, l'Empereur viendra avec sa grande armée à Saragosse. Déjà il en a

arrêté et juré le siège. Vous serez pris, lié, amené captif à Aix pour y mourir en honte et déshonneur, condamné par jugement à être démembré. »

A l'ouïe de ces paroles, Marsille tombe dans le plus grand désordre. Sa figure pâlit, tout son corps tremble, presque hors de sens il s'élance de son fauteuil, jette sur Ganelon un regard furieux, et, d'une flèche d'or empennée qu'il tenoit à la main, il alloit le frapper, si on ne l'eut retenu.

Le Comte porte la main à son épée, la tire à moitié du fourreau, et haussant la voix : « Belle et brillante épée, ma compagne fidèle en maints pays, il ne sera pas dit dans la France tant renommée, qu'après avoir été provoqué en terre étrangère, j'y sois mort seul sans vengeance. — Sire Ganes, s'écrient les payens, apaisez votre colère, vous êtes seul, et le combat finiroit trop tôt. »

Marsille, sur les remontrances de ses amis, s'est replacé dans son fauteuil. « Sire, lui dit son oncle Laugalie, c'est nous humilier que d'outrager ainsi ce François; il faut bien l'entendre. » Ganelon alors, « Ne pensez pas que je sois effrayé. Par Jésus ! il n'est homme vivant qui puisse m'empêcher de remplir le message dont Charles, le roi de France, m'a chargé auprès de ses mortels ennemis, dût ma vie en dépendre. »

Il portoit un petit manteau de drap gris fait à

Alexandrie ; il le jette derrière lui où Blançardin le reçoit, et reste en pourpoint de grande richesse, la main sur la garde de son épée. « Ce comte est bien courageux, » disent les payens.

Ganelon s'approche du Roi et lui dit d'une voix ferme : « Sire, à grand tort vous vous courroucez contre moi. Si vous avez des ennuis, je n'en suis pas la cause ; voici la lettre que Charles vous envoie ; faites-vous-la lire, vous y trouverez tout ce que je vous ai annoncé. » En même temps il remet la dépêche dans la main droite de Marsille.

Ce prince étoit savant, grand clerc dans sa loi. Il déplie la lettre et en lit le contenu ; les larmes lui sautent aux yeux ; il tire sa barbe blanche, se lève debout et s'écrie : « Apprenez, Seigneurs, avec un mortel déplaisir la cause de la grande colère de cet empereur de France : c'est pour avoir fait tomber la tête de Basin et celle de son frère Basire, ici près, sous les murs de la ville. » A ces mots, les payens sont consternés.

Parmi eux se trouvoit un jeune et noble guerrier, fils d'un émir. « Beau sire Roi, dit-il avec assurance à Marsille, bannissez toute crainte ; armez-vous au contraire de force et de vigueur. Si nous devons éprouver de grands maux, croyez que nos ennemis ne souffriront pas moins que nous. »

« La circonstance est grave, répond le Roi payen,

venez en conférer avec moi en particulier. » Disant ces mots, il se lève et va s'asseoir sous un olivier fleuri, où l'on avoit tendu un pavillon blanc comme neige. Auprès de lui se rendent Laugalie le courtois son oncle, Fauseron avec son frère Delimois et son fils Gifféus homme de grande considération, Valebron, Branz de More, Cliboïs et Clarins le Bauclois, enfin le rusé Blançardin. « Appelez le François, » dit Marsille. Blançardin vient avec empressement vers le Comte, le prend par la main et le fait entrer au Conseil où va se tramer la trahison.

« Ganes, lui dit le Roi, ne m'en voulez pas si j'ai montré quelque emportement, quand je fis mine de vouloir vous frapper. En réparation je vous donne ce manteau de peaux de martre; la bordure vient seulement d'en être faite et ne vaut pas moins de cent livres. » Parlant ainsi, il en couvre le Comte qui le laisse faire.

« Je suis dans le plus grand étonnement, continue Marsille, de voir votre Empereur faire la guerre à son âge; il doit avoir au moins cent ans; il a déjà conquis tant de pays et rendu tant de bons Rois malheureux ! Ne songe-t-il pas enfin à se reposer? — Non, répond Ganelon, aussi longtemps que vivra son neveu Roland, le plus vigoureux homme qui sache monter un cheval, le preux

et vaillant Olivier et les douze pairs, la force de son bras, qui commandent son avant-garde, forte de vingt mille combattants. Celui-là qui pourroit abattre l'insolence de ces Barons me trouveroit prêt à lui porter aide. Charles perdroit en eux son gant droit, et, dans son chagrin, ne seroit plus tenté de sa vie de faire la guerre. »

« Beau sire Ganes, j'ai une armée, la plus belle qu'on puisse voir, bien en état de faire tête à votre empereur et à ses Francs. — Gardez-vous bien à cette fois, répond le Comte, de vouloir jouter contre les chrétiens, vous seriez puni de votre témérité. Suivez mon conseil, vous vous en trouverez bien mieux. Pour vingt ôtages que vous enverrez à Charles, il retournera en France, et avec lui s'en iront l'orgueil et la terreur. »

« Mais alors, comment Roland perdra-t-il la vie? — Sire, voici ce que j'imagine. Lorsque l'Empereur sera près de passer les défilés des montagnes qui séparent l'Espagne de la France, je ferai en sorte que l'arrière-garde, forte également de vingt mille hommes, soit confiée à son neveu. Vous l'attaquerez avec votre armée, et vous la détruirez. Ce n'est pas que vous ne deviez vous attendre à perdre beaucoup de monde, car la valeur de Roland est grande; mais si une première bataille ne suffit pas, vous en livrerez une seconde. Ainsi, de

toutes manières Roland ne pourra l'échapper; vous n'aurez jamais plus besoin de vêtir le haubert contre lui, et la guerre sera terminée. — Dieu vous entende et me soit en aide, » dit le roi payen.

Marsille fait apporter le livre qui renferme la loi de Mahomet, Tervagant et autres Dieux qu'on adore en Perse. Il est mis sur un écu de fin or luisant, qu'on pose sur l'herbe à l'ombre d'un olivier. Le mécréant jure dessus, que s'il trouve Roland à l'arrière-garde, rien ne pourra le garantir de la mort. « Tenez-moi votre serment, lui dit Ganes, et je vous réponds que pas un des douze pairs ne l'échappera. » Marsille saute au cou du Comte, il l'embrasse, puis il ordonne qu'on apporte sur le champ le trésor.

Alors s'avance Valebron, le plus perfide sarrasin qui soit dans toute l'Espagne. Ce fut lui qui éleva Marsille et qui lui chaussa son premier éperon. Il porte des moustaches qui battent jusqu'aux oreilles; il a sur mer quatre cents navires; toutes les galères sont sous son commandement. Jadis il s'empara de Jérusalem par une trahison insigne, et dans le temple même il égorgea le patriarche sans en vouloir prendre de rançon. « Voici mon épée, dit-il à Ganes; jamais on n'en vit une aussi bonne. La poignée seule vaut dix

mille pièces d'or. Je vous en fais un don d'amitié. Si Dieu m'est propice, quand nous trouverons le baron Roland à Roncevaux, j'aurai sa vie, ou il aura la mienne; » et le méchant baise le Comte sur les deux joues.

Cliboïs, autre sarrasin à la face belle, vermeille et joyeuse, vient ensuite et dit à Ganes : « Vous êtes notre ami; prenez mon heaume brillant d'or. Dans tout le pays il n'y en a pas un si beau. Sur le nazal est attachée une escarboucle; je vous le donne à cause de sa grande valeur. Vous m'aiderez à surprendre et à occire Roland; il faut que son excessif orgueil soit abattu. — Vous pouvez y compter, » répond Ganes, et les deux félons s'embrassent tendrement.

Arrive la reine Braimimonde, qui dit au François : « Sire comte, vous nous êtes infiniment cher, à moi, au roi mon époux, et à tous ses chevaliers. Voici deux bracelets, que je vous prie de donner de ma part à votre femme; la richesse en est extrême; il y a des pierres précieuses, qui valent plus de mille livres d'or pur. Votre empereur si fier et si orgueilleux ne possède rien de pareil. Je désire qu'il ne s'écoule pas un jour sans que vous pensiez à moi. — Dame, répond le Comte, il ne faut pas le demander. »

Brans de More ne voulut pas rester en arrière.

Egalement jaloux de se lier d'amitié avec Ganelon, il lui donna un merveilleux destrier.

Sur ces entrefaites se présente le trésorier Vandrins: « Sire, tout est prêt. Trente chevaux chargés d'or et d'argent et vingt ôtages vous sont ici amenés. » Marsille se lève, prend le Comte par la main, le regarde attentivement et lui dit. « Beau sire Ganes, vous allez emporter avec vous les clefs de Saragosse. Trente chevaux chargés d'or et d'argent vous suivront; vous en retiendrez dix pour votre part. Présentez à votre empereur les vingt ôtages que voici, et recevez de ma main cet anneau de cristal gravé, comme un gage de mon attachement. Chaque jour de votre vie, vous pourrez à votre gré disposer de moi. N'oubliez pas l'arrière-garde; qu'elle soit confiée à l'intraitable Roland. — Soyez sans appréhension, » répond le Comte. Là-dessus il monte à cheval pour retourner vers l'Empereur.

Charles, parti de Cordoue avec toute son armée, étoit arrivé à Valence. Il y avoit sept ans que Roland s'étoit emparé de cette ville, et en avoit fait abattre les murs. Ce fut là que le souverain des François voulut attendre le retour de Ganelon, impatient de savoir s'il viendra lui annoncer la paix ou la continuation de la guerre.

Déjà Charles avoit fait chanter matines et messe.

Il étoit assis par une belle matinée devant son pavillon avec Roland, Olivier, le bon duc Naymes et nombre d'autres chevaliers, lorsque Ganes, que Dieu confonde! parut devant lui et lui dit d'une voix hypocrite : « Beau sire roi, que Celui qui fit la terre et les cieux vous tienne en sa sainte garde! Je vous apporte avec de grandes richesses les clefs de Saragosse et vous présente vingt ôtages choisis. Le roi Marsille s'est engagé à tenir de vous ses États en fief et à vous servir le restant de ses jours. Il viendra en France avec mille bacheliers, la fleur de sa jeunesse, qui déposeront leurs armes en vos mains et ne rentreront en Espagne qu'avec votre congé. — Je veux en remercier Dieu, répond l'Empereur. Ganes, vous vous êtes très-bien acquitté de votre message; comptez sur ma reconnoissance. » Il dit et aussitôt fait sonner la trompe dans tout le camp. Chacun trousse son bagage et s'apprête à partir.

Le reste de l'Espagne étoit soumis; ses châteaux avoient été abattus, maintes de ses villes démantelées. « La guerre est finie, » dit l'Empereur à haute voix : en même temps il donne le signal à sa grande armée pour retourner vers la douce France.

Après plusieurs jours de marche, les François arrivent dans une vallée au pied des monts, où

ils s'arrêtent pour passer la nuit. C'est là que les Sarrasins se proposent d'attaquer l'arrière-garde. Dieu de gloire, quels affreux destins! Faut-il que notre brave armée ne s'en doute pas!

Cette nuit Charles retiré dans sa tente, sous la garde de ses plus fidèles serviteurs, fit un songe de funeste présage. Il se voyoit dans les défilés avec tous ses barons, tenant sa brillante lance, quand le comte Ganes la lui arrache des mains et la brise en éclats.

Le lendemain, vers la pointe du jour, au premier chant des oiseaux, lorsque l'armée, au bruit de mille trompettes, se disposoit à se remettre en marche, l'Empereur fait appeler ses capitaines. « Seigneurs, leur dit-il, vous voyez devant vous les défilés, qui sont longs et difficiles. Qui de vous restera à l'arrière-garde jusqu'à ce que nous les ayons franchis? — Sire, dit Ganes, j'estime que ce doit être Roland, le plus redoutable de vos barons. » Charles l'entend avec peine. « Et qui commandera mon avant-garde? — Le vaillant Ogier, continue le même; nul n'y est plus propre que lui. »

Quand Roland se voit ainsi désigner par Ganelon, il lui dit en véritable preux : « Sire beau-père, je ne saurois trop vous remercier. Ce sera avec bien du plaisir que je prendrai le commandement

de l'arrière-garde; certes l'Empereur ne perdra pas une pièce de bagage, pas un mulet, qu'il ne faille acheter à la pointe de l'épée. — Vous êtes l'homme qu'il faut, » répond le perfide comte.

Devant le Roi s'avance le duc Naymes. « Droit Empereur, daignez m'écouter. Vous venez d'entendre ce que Ganes a dit; la valeur de Roland vous est connue; il n'est aucun François qui ne s'empresse de se joindre à lui; ne différez donc pas davantage de lui donner l'arc, mais ordonnez qu'il soit en grande force. »

L'Empereur se lève, appelle Roland et lui donne à regret l'arc, que le paladin reçoit d'un air joyeux et satisfait. « Beau sire neveu, or de par Dieu! écoutez-moi. C'est de bon gré que vous vous chargez du commandement de l'arrière-garde; mais prenez avec vous, pour plus de sûreté, tous mes plus vaillants barons. — A Dieu ne plaise, répond le Comte; j'aimerois mieux mourir que de montrer une telle foiblesse. Resteront avec moi mille chevaliers, bien armés, hauts de cœur, d'un courage à l'épreuve. Sire, passez les ports en toute assurance, et ne craignez nul être né d'une femme. »

Il dit, et aussitôt va s'armer sur une hauteur. Il vêt un haubert brodé richement et lace un heaume d'acier d'une trempe si bonne, que nulle

arme ne sauroit l'entamer; il ceint Durandal à la poignée d'or luisant, pend à son cou un fort écu bouclé, saisit une lance épaisse au fer émoulu, dont le gonfanon est blanc bordé d'or, et monte sur son cheval Vélantif. Chacun reconnoît en lui le valeureux chef d'armée fait aux combats. « Qui veut venir avec moi, s'écrie-t-il d'une voix d'airain? — Nous tous, » répondent les François qui l'entourent et dont il est chéri.

D'abord à côté de lui se rangent son compagnon Olivier, Gelers et Gerins, le duc Bérenger et le comte Othon, Hugues, tant aimé de l'Empereur; Engelers de Gascogne, Estoulz de Langres, venu l'un des premiers; l'Archevêque preux et fidèle. L'empressement à se joindre à lui est si grand, que les mille chevaliers sont bientôt réunis.

L'Empereur entre dans les gorges, le duc Ogier à la tête de l'avant-garde. Il n'avoit rien à craindre de l'autre part, où restoit l'intrépide Roland avec Olivier, les douze pairs et les mille chevaliers. Mais quelle bataille les attend! puisse Dieu les en faire sortir vainqueurs! Ganelon le sait bien, le traître que Dieu maudisse! à peine peut-il en contenir sa joie.

Les monts sont élevés et les vallons obscurs. Les François passèrent la journée dans la tristesse. Lorsque arrivés au bout des ports ils virent la Gas-

cogne, qui fait partie de la grande terre natale, chacun s'attendrit en pensant à sa gentille femme, à ses enfants, à ses propriétés, aux honneurs qui l'attendent.

Roland, monté sur son bon cheval Vélantif, s'avance à son tour dans les gorges. Qu'il fait beau le voir sous les armes, le maintien fier, la face belle et riante, brandissant vers les cieux sa forte lance acérée au gonfanon blanc, dont les langues d'or lui retombent sur le poing! Mais s'il étoit terrible aux ennemis, il se montroit envers les François doux et modeste. Ses compagnons le vont suivant.

CHANT SECOND.

—

Le roi Marsille avoit mandé à Saragosse l'élite des Sarrasins, ducs, comtes, vicomtes et aumansors. En peu de temps plus de cent mille hommes se trouvent rassemblés près de lui. Il fait sonner les cors et les trompettes et déployer l'étendard de Mahomet.

Son neveu vient à lui monté sur une mule qu'il pressoit d'un léger bâton. « Beau sire Roi, lui dit-il avec assurance, si jusqu'à ce jour j'ai essuyé nombre de peines et de fatigues à votre service, faites-moi un don, c'est le cor d'ivoire de Roland. Que Mahomet me soit en aide, je percerai de ma lance acérée cet audacieux chrétien; je poursuivrai Charles jusqu'au delà des monts; les François seront vaincus et l'Espagne délivrée. » Marsille lui accorde sa demande et lui donne son gant pour gage. « Sire, reprend le jeune guerrier, vous

venez de me faire un beau présent. Maintenant choisissez-moi onze de vos barons, avec lesquels je combattrai les douze Pairs. »

Fauseron s'offre le premier; il étoit frère de Marsille et Seigneur d'une partie de l'Arabie. « Beau sire neveu, je suis des vôtres; nous combattrons ensemble l'arrière-garde de la grande armée deCharles, et nous la détruirons. »

Vient ensuite un jeune émir de Balaguer, beau de visage, de gracieuse stature. Quand il se voit monté sur son cheval de bataille, il s'applaudit de son air martial; son ame est loyale et fidèle. S'il étoit chrétien, rien ne lui manqueroit. « Je veux faire mes preuves à Roncevaux, s'écrie-t-il; si j'y trouve Roland, il ne m'échappera pas, ni Olivier, ni les douze Pairs; les François y laisseront tous la vie, je vous le garantis, et nous conserverons le royaume des Espagnes. » Marsille le remercie vivement.

Voici venir le preux et avisé Torgins, qui s'étoit ait couronner roi de Tortose. « Sire, écoutez-moi, dit-il à Marsille: Mahomet vaut mieux que Saint-Pierre de Rome. Soyez-lui fidèle, et vous aurez l'honneur du camp. J'irai à Roncevaux avec les douze mille hommes qui me suivent. Voici mon épée au dur tranchant, je compte la mesurer avec Durandal : on vous dira quelle est la meilleure. »

D'autre part est Cornuble aux longs cheveux, qui lui pendent jusqu'à terre. Il est Seigneur de la Nigritie, contrée des bons chameaux. Jamais il n'y pleut; il n'y pousse pas un brin d'herbe. « J'ai ceint ma bonne épée pour faire prouesses contre les François, dit-il; Roland est perdu s'il se montre à moi. »

Alors se présente Corsablis, roi de Barbarie, homme plein d'astuce et de méchanceté. Il prend tous ses Dieux à témoin de sa valeur.

Après lui Malprimes de Brigard. C'est un coureur infatigable; il semble voler en marchant; il jure en insensé que s'il trouve à la bataille Roland et les douze Pairs, leur mort est certaine.

Un Aumansor d'Afrique, l'un des plus courageux payens, qui soient dans la terre espagnole, s'avance et dit au Roi: « J'ai vingt mille hommes, écus ou enseignes, que je mène à Roncevaux. Que Roland y soit, il est mort, lui et les siens; j'en rendrai la France veuve, et Charles en portera le deuil le reste de ses jours. »

Estormis, riche et puissant Sarrasin, qui étoit Seigneur de Valence, fend la presse et dit au Roi: « Sire, bon courage! Je conduis mes gens à Roncevaux. Roland, les douze Pairs, tous les François y seront exterminés, et l'Espagne n'aura plus rien à craindre d'eux. »

Accourt Margaric de Sébie. Aucun chevalier payen ne sauroit lui être comparé. Sa grande beauté le fait aimer des dames; la plus sévère ne peut lui refuser un sourire. Il s'écrie du milieu de la foule, « Sire, voyez-vous cette épée brillante d'or; il faut qu'elle immole Roland, Olivier et les douze Pairs, et qu'elle se baigne dans leur sang. »

Plus loin se montre le payen Estorgant avec Estramant son compagnon. « Seigneurs, leur dit Marsille, approchez, vous m'aiderez à conduire mes troupes au défilé de Roncevaux. — Nous attendons vos ordres, Sire; nos épées sont bonnes et tranchantes; vous les reverrez rougies du sang d'Olivier, de Roland et des douze Pairs. Nous vous rendrons maîtres du grand Empire et en mettrons l'Empereur à vos pieds. »

Les payens s'arment; ils vêtent des hauberts, la plupart à double treillis, lacent des heaumes épais et pointus et ceignent des épées d'acier viennois. Ils prennent des écus luisants et de forts épieux. Leurs gonfanons sont blancs, bleus et verts. Laissant palefrois et mules, ils montent sur leurs destriers et partent. La journée étoit belle; le soleil faisoit resplendir leurs riches armures. Animés par le son de mille trompettes, ils chevauchent à grand bruit. Les François les entendent venir.

Olivier dit à Roland : « Je crois que nous allons avoir bataille avec les Sarrasins. — A la garde de Dieu, » répond le Comte.

Olivier monte sur un puy élevé, regarde sur sa droite et découvre au loin dans la vallée l'armée payenne. Il appelle son compagnon Roland. « Je vois une multitude d'hommes à cheval, qui s'apprêtent à fondre sur nous. C'est une trahison de Ganes, qui a fait à l'Empereur un faux rapport. — Silence, dit Roland, Ganes est mon beau-père, je ne veux pas en entendre mal parler. »

Olivier, les yeux fixés du côté de l'Espagne, voit briller les heaumes enrichis d'or, les écus émaillés, les hauberts couverts de broderies d'or et de soie, les gonfanons de couleurs variées, attachés aux épieux. La terre retentit au loin sous les pieds des chevaux; il y en a tant qu'on ne sauroit les nombrer. Le paladin en est tout déconcerté; il redescend le plus vite qu'il peut et court rejoindre ses compagnons d'armes.

« Voici venir à nous les payens, leur dit-il; jamais il n'y en eut tant à la fois. Ceux qui se présentent les premiers sont cent mille au moins, vêtus de blancs hauberts et coiffés de heaumes luisants, tenant droites en mains leurs fortes lances acérées. Nous allons avoir une sanglante bataille. Seigneurs françois, armez-vous de courage et de confiance

en Dieu pour ne pas être vaincus. —Rassurez-vous, lui répondent ceux-ci ; vous pouvez compter sur nous jusqu'à la mort. »

« Compagnon Roland, dit Olivier, nous sommes en bien petit nombre ; sonnez votre cor d'ivoire. Quand Charles l'entendra, il reviendra sur ses pas. — A Dieu ne plaise, répond le Comte, que je sonne jamais du cor pour les payens ; la France me le tiendroit à déshonneur. C'est avec Durandal que je veux accueillir ces félons : de leur sang j'en rougirai la lame jusqu'à la poignée. Ils sont entrés pour leur malheur dans ces gorges ; je vous réponds qu'il n'en échappera pas un seul. »

Le sage et vaillant Olivier insiste. « Mes preuves sont faites depuis long-temps. On ne m'a jamais taxé de couardise. Si vous sonniez du cor, notre grand roi l'entendroit et s'empresseroit de nous secourir. — Ce seroit une honte, répond Roland : mieux vaut mourir que de faire un tel acte de peur. — Il n'y auroit point là de honte. J'ai vu l'armée des Sarrasins ; les vallons, les montagnes, les landes en sont couverts. Certes, si l'Empereur se trouvoit ici, nous n'aurions plus rien à craindre ; je ne vois rien de déshonorant dans le conseil que je vous donne. — Je n'en ferai rien ; plutôt mille fois succomber avant le temps, que d'exposer

la France à aucun reproche ; le blâme en rejailliroit sur mes parents eux-mêmes. »

« Puisque telle est votre détermination, dit l'aimable Olivier, vous devriez vous porter sur cette hauteur pour reconnoître les forces des mécréants. Par Jésus ! nul homme ne sauroit compter leur forêt de lances. Pendant ce temps-là, je ferai prendre les armes et ordonner les différents corps. — L'avis est bon, » répond le Comte.

En achevant ces mots, il part, et bientôt il voit l'ost immense des Sarrasins, qui encombre les environs sur quatre lieues d'étendue. A sa tête est le roi Marsille. Roland le distingue à ses vêtements royaux et au dragon qu'on porte devant lui. Il n'étoit déjà plus qu'à une lieue, lorsque le neveu de Charlemagne fit cette prière : « Par votre nom très saint, ô Dieu, qui prîtes naissance dans le sein d'une Vierge et livrâtes votre corps pour le salut des pécheurs ; vous qui tirâtes Daniel de la dent des lions, Jonas du ventre de la baleine et Susanne des mains de la calomnie ; vous qui fîtes sortir du cachot votre apôtre Pierre, convertîtes Paul votre persécuteur et ressuscitâtes Lazare, qui remîtes à Madeleine tous ses péchés pour son grand amour et au bon larron les siens pour un peu de repentance ; ah ! si notre foi vous agrée,

laissez-moi prendre vengeance du comte Ganes, qui nous a vendus par une infame trahison. »

Ainsi pria le noble comte. Il porte ses regards du côté de la France chérie et voit dans la vallée ses compagnons qui vont s'armer ; ils ne sont que vingt mille. Un flot de larmes monte de son cœur dans ses yeux ; elles inondent son beau visage. « François, dit Roland, guerriers généreux et honorés, craints et redoutés sur tous les autres, ô comme le Seigneur s'est retiré aujourd'hui de vous ! Nous sommes lâchement vendus ; la trahison est évidente, mais elle sera chèrement payée. Une bataille terrible nous attend ; jamais on n'en aura vu une pareille ! et s'il plaît à Jésus, avant que ce mien corps lui ait rendu l'ame qu'il en a reçue, je ferai tant de ma bonne épée Durandal, qu'elle sera rougie jusqu'à la garde, et la France sera encore redoutée après ma mort. »

Le Comte descend du tertre et se rend au milieu des siens. « Barons, leur dit-il, nous ne sortirons pas d'ici sains et saufs. Le roi Marsille, notre mortel ennemi, nous prépare une rude journée ; combattez comme de vrais François ; que chacun fasse de son mieux, pour qu'après notre mort, il ne soit dit aucun mal de nous. Au plus épais de la mêlée, vous m'entendrez crier : Monjoie-la-royale, le cri de Charles notre seigneur. »

Au pied d'un mont, sous un laurier, s'arme Olivier le courtois. Il vêt un blanc haubert aux mailles doubles et serrées; il n'est lance ni dard qui puisse en fausser une seule. Il lace un heaume d'acier vert et ceint l'épée du vaillant duc Girard, avec laquelle, dans un combat fameux, sous les murs de Vienne, il fit fléchir les genoux au comte Roland. Il prend un écu, grand, fort et léger, orné de trois cercles d'or moulu : une riche étoffe rouge en garnit la poignée. Sa lance est épaisse et robuste; à l'extrémité flotte un large gonfanon. On lui amène son cheval qu'il monte sans perdre de temps; il le fait courber sous lui et le pique aussi loin que peut atteindre le trait d'un archer. En passant devant l'Archevêque, il s'incline pour en recevoir le signe du salut.

Turpin lui-même se fait armer à l'ombre d'un sapin. On lui endosse une cotte de mailles à double treillis. On lui lace un heaume du Poitou; il suspend à son côté une épée à poignée d'or et se couvre d'un écu épais; puis il monte en vrai paladin sur un cheval arabe et va se ranger auprès d'Olivier. Malheur aux payens quand ils auront affaire à ces deux preux !

Estouz de Langres vient ensuite. Il vêt un blanc haubert et lace un heaume doré, sur le devant duquel est attachée une topaze; il ceint sa bonne

épée, se fait amener son destrier, et la targe au cou il monte lestement dessus et le fait aller jusqu'à ce qu'il ait rejoint l'Archevêque.

Il est suivi d'Othon qu'on arme avec magnificence. Son haubert impénétrable aux coups est relevé d'or. Sur son heaume d'un riche travail brille une pierre précieuse. Un lion est peint sur son écu. Il prend en main une lance au gonfanon rouge, et l'épée suspendue au flanc gauche, il s'élance sur un coursier de Gascogne et va plus rapidement qu'une flèche trouver les autres barons.

Gerins, chevalier de haut parage, est bientôt armé ; le haubert sur le dos, le heaume en tête, l'épée au côté et l'écu au bras, il prend sa lance, monte avec intrépidité sur son cheval et prie le Seigneur qu'il lui donne la force de vaincre les mécréants ; il court ensuite se réunir à ses pairs.

Gelers l'a entendu. Sa figure s'altère ; le désir de la vengeance anime tout son corps ; il saisit avec fureur ses armes, s'appuie sur son épieu qui fléchit sous sa main, se place d'un saut sur son destrier et lui lâche la bride jusqu'à ce qu'il soit auprès de ses nobles compagnons.

Des douze pairs en voilà sept d'armés. « Hâtez-vous donc, barons, crie Roland à ceux restés en arrière ; Marsille est bientôt sur nous. » Arrive

alors Bérenger, qui demande ses armes. Ses écuyers s'empressent autour de lui. L'un lui endosse le haubert, l'autre lui lace un heaume vergé; celui-ci lui ceint l'épée ; celui-là lui donne la lance aiguë au riche gonfanon. Il prend son écu, monte sur son cheval, s'affermit sur les étriers dorés, puis, croisant les mains sur la poitrine, il incline la tête et implore la miséricorde de Dieu. « Beau Sire rédempteur, si c'est ici mon dernier jour, ayez pitié de mon ame. » Il dit et va prendre place à côté d'Olivier.

Accourt Gérard, seigneur de Rochefort, avec son compagnon Sanche, tous deux vaillants chevaliers. Impatients de combattre, ils revêtent promptement de riches armures, montent sur de beaux chevaux qu'ils font bondir sous eux, et vont rejoindre les premiers.

Cependant le bruit de l'armée payenne devient à chaque instant plus grand. « Sainte Vierge, s'écrie le preux Anséis, soutiens-moi contre cette gent détestée, à qui nous avons été vendus par l'insigne félonie de Ganes. » Parlant de la sorte, il se prosterne et s'humilie. Remis debout, il prend ses armes, saute sur un destrier hongrois, le pique des deux et arrive vers Olivier en agitant son gonfanon. « Voyez-vous cette enseigne, lui dit-il, on ne me l'arrachera qu'avec la vie. »

Vient enfin Hugues, baron de grande distinction. Après s'être vêtu de ses armes à l'aide de ses hommes liges, il monte à cheval et se rend pareillement auprès d'Olivier. Voilà les douze pairs réunis. Puissent-ils surmonter les dangers qui les menacent! mais hélas! Dieu en a jugé autrement; ils doivent succomber à de vives peines.

Le preux archevêque descend dans un pré, penche la tête vers l'orient et invoque à mains jointes le Sauveur du monde. « Seigneur Dieu, prenez sous votre protection Roland notre valeureux chef, Charles notre bon roi, et préservez nos corps des outrages des payens. » Il dit, pique son cheval, monte sur un larris et appelle les François. « Seigneurs barons, enfants de Charlemagne, réjouissez-vous, vous allez combattre pour votre prince; l'ennemi approche, la bataille est inévitable. Par Jésus, ayez bon courage, soutenez l'honneur de la chrétienté; levez vos mains au ciel; que chacun confesse ses péchés à Dieu et lui crie merci. Quand je vous aurai absous, celui qui mourra aura dans les cieux une place assurée. » Toute l'armée descend aussitôt de cheval et s'agenouille. « Soyez bénis de Dieu, leur dit le saint archevêque, et soit votre pénitence de bien férir sur ces Sarrasins qui ne croient pas à la résurrection

de Jésus-Christ. » Il dit et signe les François qui, absous de tout péché, se relèvent debout et remontent sur leurs chevaux, pleins de confiance et d'ardeur.

Le grand capitaine dit à Gautier. « Votre valeur m'est connue; allez vous emparer de cette hauteur et la gardez au nom du Roi.—Si vais faire, puisque tel est mon devoir, » répond le preux et hardi chevalier. Il dit, pique son cheval, brandit son épieu, et, couvert de sa targe arrondie, il part à la tête de mille hommes et se porte sur le point désigné.

Les payens ne sont plus qu'à la distance où s'arrête le trait d'un arc. L'intrépide comte Roland roidit les jambes, s'affermit sur les étriers, fait d'une main vigoureuse fléchir sous lui son cheval et s'écrie, « Maintenant, chevaliers, en avant. » A ces mots, les cris de Monjoie, le son des cors, des trompettes et des hautbois se font entendre avec tant de violence, que ce n'est pas sans raison si l'on en est étourdi. Que de lances on voit flamboyer, d'épieux brandir! Les chevaux vivement excités partent au galop, et la mêlée va commencer.

Le neveu de Marsille, jaloux de signaler le premier sa valeur, s'élance en avant des siens et s'écrie arrogamment : « Téméraires François,

que Mahomet maudisse ! vous avez été vendus par le rusé comte Ganes, vous laisserez tous ici la vie. » Roland l'entend. Son cœur se gonfle de colère; il dirige sur lui son cheval Vélantif, l'excite des éperons, brandit sa lance où flotte son enseigne et va frapper le méchant sur sa targe; il la partage en deux, déchire son haubert, lui enfonce le fort épieu au milieu du corps et le jette mort sur le terrain. « Misérable réprouvé, lui dit le Comte, la France chérie n'aura plus rien à craindre de toi. Frappez, François, à l'honneur du Fils de Marie, nous lui devons ce premier coup. »

Quand Fauseron, ce riche sarrasin qui étoit frère de Marsille, voit son neveu étendu mort sur le sable, il sort des rangs comme un forcené et pousse son cheval sur les François en s'écriant, « Aujourd'hui Charles perdra bon nombre des siens. » Olivier entend cette bravade. Il va frapper le payen de telle force, que ni écu ni haubert ne le peuvent défendre; il lui plonge dans le corps une partie de son gonfanon et le renverse mort sous le coup. « Voilà, dit-il en le raillant, le cas que je fais de tes menaces. Monjoie, l'enseigne de Charlemagne; frappez, François, et vendons-nous cher. »

«Sarrasins, s'écrie l'orgueilleux Corsablis, roi de Barbarie, nous laisserons-nous traiter ainsi par

ce petit nombre de vils François tout près de fuir ? Non ; le jour de leur mort est levé. » Ces paroles mettent Turpin presque hors de sens ; il pique son cheval et tombe sur le Barbare avec une telle furie, que, malgré l'écu et le haubert, il lui fait entrer son épieu dans le corps et le couche par terre. « Insolent menteur, lui dit-il, nos braves François ne songent pas à fuir, mais bien à t'exterminer, toi et les tiens. Frappez, francs barons, c'est le plaisir de Dieu ! »

D'autre part Estouz de Langres, indigné de voir les nôtres serrés de si près par les mécréants, s'écrie : « Ah ! traître Ganes, voilà un tour de ta façon ! ». Il dit, lâche les rênes à son destrier, et fond sur l'Aumansor ; il brise son écu, déchire sa cotte de mailles, le perce de son fer et l'étend mort sur la place.

Autant en fait le preux Gelers au cœur plein de loyauté. Il va, en paumoyant sa lance au pennon de cendal, frapper Malprimes de Brigard. La forte targe du payen ne lui sert à rien : la boucle de cristal en est brisée ; son haubert est forcé ; atteint au cœur, il tombe mort de son cheval, et les démons se divertissent en emportant son ame. « Monjoie la royale, s'écrie le Comte, frappez à l'envi, François. — A de pareils coups, lui dit Olivier, je reconnois un pair de France. »

Anséis ne se signale pas moins. Il attaque Torgins qui se faisoit appeler roi de Tortose, et lui enfonce fer et fût dans la poitrine. Le félon meurt sans jeter un seul cri. Son ame va loger aux enfers.

Othon anime son coursier de la voix et des éperons et le lance sur le payen Estorgant. Teinz ni blazon ne peuvent résister. Il dérompt son haubert, lui plante son enseigne dans le corps et le renverse par terre. « Va te faire guérir si tu peux, » lui dit le vaillant baron.

Grand est le bruit des combattants. « Honte à moi si je ne fais sentir la vigueur de mon bras à cette gent reniée ! » s'écrie le comte Gérins. Là-dessus il pique son cheval de ses éperons d'or, et de sa haste à l'acier tranchant va férir le jeune émir sur l'écu de quartier, le brise, baigne son gonfanon dans son sang et l'étend mort dans un chemin. Son ame devient la proie de Satan.

Engelers de Bordeaux, monté sur un cheval de grand prix, brandit sa lance à l'enseigne vermeille, en frappe Estramant sous le sein et lui fait perdre les arçons avec la vie.

Le hardi Bérenger porte un si rude coup à Estormis, qu'il l'enlève de la selle et le jette mort au milieu d'un corps nombreux d'Arabes en l'ac-

compagnant de ces mots. « Double traître, sois-tu maudit de Dieu ! »

Des douze pairs de Marsille il n'en restoit plus que deux, Cornuble et le roi Margaric. Celui-ci étoit bon cavalier, beau de figure, leste de taille. Il excite son cheval, et la lance en arrêt vient frapper Olivier sur son écu; c'est grand miracle, qu'il ne le blesse, ni ne le désarçonne. Le fer glisse de côté, et la lance vole en éclats. Le Sarrasin passe outre de crainte qu'il ne lui en mésarrive, et pour rallier sa troupe sonne de la trompette.

La bataille est fortement engagée. Le comte Roland porte avec sa lance des coups redoublés jusqu'à ce qu'elle soit rompue; alors il tire son épée à la poignée d'or. Le premier qu'il en frappe est l'énorme Cornuble de Nigritie; il le pourfend de la tête aux cuisses et son cheval sous lui : tous deux tombent étendus sur l'herbe. « Damné géant, dit le Comte avec un sourire amer, Dieu t'a envoyé ce que tu mérites; tu ne songeras plus désormais à te battre. »

Parlant ainsi, il entre dans la foule des payens et en fait un affreux carnage. Jamais il ne déploya plus de valeur et ne se montra plus digne de son rang. Malheur à celui qui attend son approche! il lui en coûte la vie. Sang et cervelles jaillissent

de tous côtés sous son fer et inondent son corps. Olivier ne reste pas en arrière ; les douze pairs, tous les François frappent sans relâche sur leurs perfides ennemis. « Comme nos gens se battent ! s'écrie l'Archevêque. Avec quel courage ils se défendent dans cet étroit vallon ! Plût à Dieu que l'Empereur fût ici pour les voir ! »

Le preux et courtois Olivier, à force de porter des coups, a rompu sa lance ; une moitié seule lui reste au poing. Il en va frapper Rabicant sur son heaume vert ; il lui fait sortir les yeux de la tête et tomber la cervelle aux pieds. Il se jette après sur deux autres payens, Estorcins, qui se défend à peine, et Liganors, présomptueux jeune homme. Le marquis les assomme du tronçon de sa lance et achève d'en briser le reste. Roland le voit et s'en étonne. « Sire Olivier, quel homme êtes-vous pour combattre ainsi avec un bâton ! le fer vaut mieux. Où est donc Haute-claire, votre bonne épée ? Pourquoi ne vous en servez-vous pas ? — Je n'en ai pas le loisir, répond son ami ; je suis trop occupé après ces félons. — Quelle douleur ! dit Roland. Ah ! traître Ganes, comme tu nous a trompés ! »

La mêlée est terrible ; maints grands coups se donnent de part et d'autre. Olivier met l'épée à la main et va, la tête sous son écu, frapper Justin de

Val-Fondée; il partage son heaume, fausse sa ventaille et le fend en deux de la tête au cœur. La lame coule jusqu'à la selle et tranche l'échine au bon cheval, qui tombe mort avec son cavalier. Olivier montre alors son épée à Roland. « Sire compagnon, voici Haute-claire que vous vouliez me voir en main. » Le Comte regarde, il s'émerveille et lui dit: « C'est là une de ces prouesses qui vous ont valu l'amitié de notre empereur. » Monjoie! s'écrient de toutes parts les François. L'armée payenne en frémit, elle s'épouvante, et recule d'un demi-trait d'arbalète.

Le comte Gérins, et son compagnon Gelers, non moins preux que lui, piquent leurs montures sur le penchant d'un côteau et vont assaillir le payen Tinodel. L'un brise son écu, l'autre déchire son haubert aux clous d'or; tous deux le perçent de leurs lances et l'étendent mort sur la verdure. Engelers de Bordeaux fait mordre la poussière à Esprévaris le fils d'Abel. L'archevêque Turpin abat Singlorel l'enchanteur, qui, à sa grande surprise, fut par le plus droit chemin en enfer exécuter ses sorcelleries.

Roland, Olivier, Turpin, les douze pairs, tous les François s'évertuent en beaux faits d'armes; mais ils perdent aussi maints vaillants chevaliers,

qui ne verront jamais plus parents ni amis, ni Charlemagne qui franchit les monts.

Au moment où ces choses se passoient en Espagne, il faisoit en France une tempête épouvantable. La pluie, la grêle, la foudre tomboient sans mesure; la terre trembloit. De Besançon jusqu'à la mer, et du mont Saint-Michel jusqu'à Rheims, il n'y avoit ville dont les murs ne s'écroulassent. Depuis le matin jusqu'au soir les cieux ne laissèrent pas apercevoir la moindre clarté. Tout le monde étoit frappé de terreur; plusieurs disoient que la fin des siècles étoit arrivée. Ils n'en devinoient pas la cause! A Saint-Denis, ville chérie de Dieu, vous trouverez une chronique où on lit que la nature étoit en deuil pour les périls de Roland.

Cependant François et Sarrasins continuent à se battre avec acharnement. La terre est couverte de heaumes brisés, d'épieux rompus, de têtes coupées. Combien de chevaux vont çà et là traînant la bride, dont les maîtres gisent sans vie étendus sur la terre. Il n'est pas un François qui n'ait teint son épée du sang de l'ennemi. Montjoie, crient-ils, l'enseigne renommée! Enfin les Sarrasins confus et désespérés lâchent pied et prennent la fuite. Les François les poursuivent vivement et en font une horrible boucherie. Cette première fois la

victoire se déclara pour eux. Hélas! ils ne tarderont pas à éprouver un désastre qui sera pour la France un sujet de grandes douleurs.

Des douze chefs sarrasins le brave Margaric est le seul qui se soit échappé. On ne saûroit le blâmer d'avoir pris la fuite. Son corps est navré de quatre blessures; sa lance s'étoit rompue; son épée est faussée, son écu fracassé, son haubert en lambeaux. Il a tourné bride du côté de l'Espagne, et est allé conter à Marsille ce qui se passe. « Bon roi, lui dit-il en se jetant à ses genoux, attaquez sans perdre de temps les François; vous les trouverez harassés par le combat et blessés pour la plupart; ils ont perdu bon nombre de leurs chevaliers, et plus de la moitié de leurs soldats : le reste trop affoibli n'est pas en état de soutenir une nouvelle attaque. Vous n'aurez pas de peine à venger les nôtres qui sont morts. »

Marsille se trouvoit dans une vallée avec sa réserve qu'il avoit divisée en vingt échelles. On ne voyoit que lances aux enseignes flottantes, hauberts brodés d'or et de soie, heaumes épais, targes rondes, selles dorées : on ne sauroit les compter. Le Seigneur confonde ceux à qui ils appartiennent!

« Je vous remercie de l'avis, répond le roi payen qui ne perd pas courage. Certes le comte Roland

est un guerrier trop redoutable pour pouvoir être vaincu sans de grands efforts. Si deux batailles ne suffisent pas, nous en livrerons une troisième. Dix échelles iront combattre l'armée françoise; je garderai les dix autres avec moi. Aujourd'hui, Charles rabattra de son orgueil, et la France sera livrée au désespoir. » Là-dessus il appelle Grandoine, et lui donne, pour conduire le nouveau corps, un gonfanon qu'il avoit fait richement orner.

Grandoine prend la bannière et la fait attacher avec trois clous d'or à sa lance, en se promettant bien de vaincre et humilier les François; il se met ensuite à la tête de sa division et s'écrie : « Braves Sarrasins, en avant! » Tous aussitôt entrent en bon ordre dans la vallée. Mille trompettes sonnent à la fois et se font entendre des chrétiens. « Dieu paternel, disent-ils, qu'allons-nous devenir? Nous faudra-t-il tous mourir victimes du traître Ganes! » L'Archevêque relève leur courage. « Vous avez reçu aujourd'hui l'absoute de Dieu. La récompense de vos peines est au ciel; mais il n'y aura point de pardon pour les lâches. — A Dieu ne plaise, répond l'armée d'un commun accord, que nous fassions rien pour perdre sa grâce, puisque nous combattons pour glorifier sa loi; » et tous de s'écrier ensemble : « Monjoie, l'enseigne de Charlemagne! »

Sitôt que les François voient venir les ennemis, ils piquent leurs chevaux, brandissent leurs lances, et vont, avec un courage qu'ils tiennent de Dieu, hardiment les attaquer. Ils leur portent de grands coups sur leurs écus bouclés, et en couchent du premier choc sept cents sur le carreau. La rencontre fut si terrible qu'elle fit trembler la terre et retentir les monts. Bon soldat est celui qui n'en a pas été ému ! Voilà un nouveau combat commencé, qui ne finira pas sans de grands malheurs. Maints chevaliers distingués y laisseront la vie. Combien d'enfants vont en devenir orphelins! combien de pucelles resteront vierges de leurs amants! d'épouses veuves de leurs maris!

Le Sarrasin qui, lors du message de Ganelon vers Marsille, l'avoit embrassé d'amitié et lui avoit fait présent d'un heaume précieux, étoit venu à la bataille avec Grandoine. Monté sur son destrier qu'il appeloit Barbemor, il court à bride abattue à l'encontre d'Engelers de Bordeaux, bien-aimé de Charlemagne; il l'atteint sur son écu, le fend en deux, traverse sa cotte de mailles, lui enfonce dans le corps le fer de sa lance, et le jette mort loin de son cheval. Le Comte étoit seul de sa race. « Las, quel dommage! » disent les François.

Le comte Roland appelle Olivier. « Sire compa-

gnon, voici un grand pourfendeur; il vient de nous enlever l'un de nos meilleurs preux, le vaillant Engelers de Gascogne, que le Roi aimoit tant. —Que Dieu me laisse le venger! » répond son ami. En même temps il presse son coursier de ses éperons d'or moulu, et de sa bonne épée Haute-claire couverte de sang, va frapper le félon sur son heaume ciselé d'or; il le pourfend du haut en bas, tue le cheval, et les abat tous deux dans une ornière. Il fond ensuite sur Rapadans, capitaine estimé, et lui fait voler la tête. Plus loin il fait vider les arçons à sept cavaliers arabes, qui ne se battront jamais plus.

Valdebron, monté sur son cheval Marmoris, plus rapide que la flèche qui s'échappe de l'arc, vient frapper Sanson, riche duc de France. La résistance qu'opposent l'écu et le haubert est vaine. Il lui enfonce son gonfanon dans le corps la longueur d'un pied, et le renverse en criant : « Vous y mourrez tous, insolents François; courage, Sarrasins, nous aurons la victoire. »

Roland voit le bon duc rendre l'ame. Plein de douleur, il excite vivement son cheval, joint le payen, décharge Durandal sur son heaume et lui partage la tête en deux. Le méchant tombe lourdement par terre. « Voilà un chrétien que nous devons bien détester, disent les payens. —Je ne suis

pas payé pour vous aimer, leur répond Roland. Monjoie ! frappez, François, avec l'aide de Dieu ! »

Parmi les infidèles venus de la terre d'Afrique, Malquidans, fils du roi Maldus, se faisoit remarquer à son armure couverte d'or, qui étinceloit de feux aux rayons du soleil. Monté sur son cheval nommé Saus-Perdus, il arrive au galop sur le comte Anséis, brise sa targe, fausse son haubert, et lui plante sa lance dans le cœur. « Quelle triste destinée que la vôtre, sire comte, disent les François en le voyant tomber sans vie, vous qui vous étiez si bien montré dans tant de batailles ! »

Arrive en ce moment le preux Archevêque, le meilleur homme de sainte Eglise. « Le bon Dieu te maudisse, crie-t-il au payen ; celui à qui tu viens de donner la mort te coûtera cher ; honte à moi si je ne le venge ! » Il dit, tire son épée, pousse son cheval sur l'Africain, et lui va porter un coup si furieux, que ni fer, ni acier, ni mailles ne le peuvent parer. Le corps partagé jusqu'aux arçons tombe aussitôt.

Voici venir sur son cheval Garamon qu'il pressoit vivement, Grandoine, gouverneur de la Cappadoce, et commandant de l'armée payenne. Il dirige sa lance sur l'écu du comte Gérins, où figuroit un lion, le perce, force le haubert, plonge fer et pennon dans la poitrine du Comte et le ren-

verse mort près d'un rocher. Il tue ensuite son compagnon Gelers, et Guyon, et Bérenger de Gascogne; puis il va férir Antoine d'Avignon qui étoit Seigneur de Valence et de la roche d'alentour, et le prive pareillement de la vie. « Dieu! s'écrient les François, quelle destruction des nôtres! Que devenir! »

Le neveu de Charlemagne, qui de son côté ne faisoit pas de moindres exploits, entend les plaintes des François; il accourt, son épée sanglante à la main, et dit au mécréant : « Que le Dieu du ciel te confonde pour le mal que tu fais à tant de nobles familles! » Grandoine n'avoit jamais vu Roland; mais à la richesse de ses armes, à sa belle tournure, à la fierté de son regard, il ne doute point que ce ne soit lui. Le Sarrasin étoit un guerrier plein d'honneur et de bravoure; pourtant il ne peut s'empêcher de frémir à la vue du Comte et cherche à l'éviter; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps; il l'atteint sur son heaume d'un coup de Durandal à qui rien ne résiste. Le fer descend jusqu'aux arçons et brise les reins du cheval, qui va avec son cavalier mesurer la terre. « Quel coup de maître! » disent les François.

La consternation se jette parmi la gent sarrasine. Les François se raniment et taillent en pièces leurs ennemis, qui prennent la fuite et ne s'arrê-

tent plus qu'auprès de Marsille. « Secourez-nous, Sire, lui crient-ils, nous sommes tous abîmés et perdus. » Ces cris déchirent le cœur du roi payen; il prend un cor d'ivoire à cercles d'argent, le porte à sa bouche et le fait fortement retentir, signal qu'aussitôt mille autres répètent. Alors arrivent en foule les troupes restées en arrière. Marsille les passe en revue et leur dit : « Ces misérables chrétiens me causent de grandes peines; mais par Mahomet que j'adore, rien ne pourra m'empêcher de les exterminer; ils me paieront cher la défaite de mes premiers corps. » En achevant ces mots, il se met à leur tête et entre dans la vallée.

De leur côté les braves François s'avancent en bon ordre à sa rencontre. De toutes parts on entend le son des clairons et des trompettes; on voit reluire les écus et les heaumes enrichis d'or et de pierreries.

L'Archevêque est celui qui porte le premier coup. Il lâche le frein d'or à son bon coursier et va frapper de toute la force de son bras Galafron sur sa targe brillante de pierres de diverses couleurs; il le pourfend roide et le jette mort au milieu de deux cents des siens. « Monjoie, l'enseigne françoise! s'écrie-t-il. — Cet archevêque vaut un empereur, disent les soldats de la belle France.

Plût au ciel qu'il y eût beaucoup de pareils à lui parmi nous! »

Le comte Roland, l'écu jeté sur sa tête, entre dans la mêlée et se bat avec acharnement. Tous ceux qu'il atteint de sa bonne épée Durandal restent sous le coup. Dieu! combien d'écus, de heaumes, de cottes de mailles il brise et déchire! Combien de Sarrasins prisés dont il tranche la tête!

Olivier le suit de près. Il fait un tel carnage avec Haute-claire son épée chérie, que de la tête aux pieds il est couvert de sang infidèle. « Compagnon, lui crie Roland, c'est à la vie et à la mort entre nous deux. »

Les Sarrasins ne font pas éprouver de moindres pertes aux François. Que d'écus, de heaumes ils fendent et mettent en pièces! de hauberts ils démaillent! Que de têtes, de bras, de poings ils coupent, de vaillants preux ils jettent morts à bas de leurs chevaux qui vont fuyant dans la vallée, la selle renversée et la bride traînante! Le comte Roland est désolé en voyant ainsi périr ses amis et camarades; il pleure sur eux et sur son oncle qui tant l'aime; il crie à Olivier, « Sire compagnon, voyez le nombre de bons vassaux couchés par terre, dont les services sont perdus pour l'Empereur. Ah comme la douce France et lui sont à plaindre!

Vous êtes un homme de bon conseil ; comment pourrions-nous lui faire connoître le péril où nous sommes dans cette contrée affreuse? — Vous me demandez mon avis, lui répond Olivier, j'aime mieux mourir que de rien dire de honteux. — Vous avez bien tort de me railler ainsi. La bataille est terrible, vous le voyez, elle tourne contre nous ; vous devriez plutôt m'engager à sonner du cor. — Vous en seriez blâmé ; le reproche en rejailliroit sur vos parents. Il falloit le faire quand je vous y invitois. Charles seroit revenu avec ses barons, et Marsille se seroit bien gardé de nous attaquer. Mais j'en jure par ma barbe, si je puis rentrer en France, vous n'épouserez pas ma sœur Aude : jamais vous ne reposerez dans ses bras. »

L'intrépide Roland n'oppose que douceur aux reproches de son ami. « Sire compagnon, au nom du Dieu que tous deux nous adorons, cessez de m'affliger. — Certes, vous l'avez bien mérité. La prudence vaut mieux que la présomption. C'est votre fierté qui est cause de la mort de tant de François. Si vous eussiez sonné du cor, l'Empereur, revenu ici, eût pris ou tué Marsille, et depuis longtemps nous aurions vu la fin de la bataille. Votre valeur vous coûtera cher. Vous ne pourrez plus servir votre roi de votre bras ; vous

mourrez ici au grand détriment de la France, et moi-même j'y laisserai la vie. »

L'Archevêque entend leur querelle ; il accourt au galop de son cheval et se met à les reprendre. « Sires chevaliers, leur dit-il, au nom du ciel, ce n'est pas le moment de se disputer, car notre perte est certaine ; sonner du cor ne l'empêcheroit pas. Charles est trop loin pour arriver à temps. Toutefois, comte Roland, si vous prenez ce parti, il en résultera toujours un bien. L'Empereur reviendra, et s'il ne peut nous secourir, il voudra nous venger. Déjà l'armée des mécréants est en partie détruite ; il ne laissera pas non plus nos corps en proie aux animaux sauvages, mais il les fera coucher dans de bonnes bierres et porter en terre sainte. »

Encouragé par les paroles du saint évêque, le Comte porte le cor à sa bouche et le fait sonner de telle force, que les monts en retentissent et que les échos de la vallée en répètent le son à la distance de quinze lieues. Charles l'entend des campagnes de France ; il dit à ses barons : « Il y a bataille en Espagne ; nos gens sont aux prises avec les Sarrasins. » Ganes, que cette observation de l'Empereur a frappé, lui dit : « Sire, c'est pure imagination de votre part ; dans la bouche d'un autre, ce propos cacheroit un mensonge. »

Le duc Naymes, qui a aussi entendu le bruit du cor, s'en alarme. « Sire, le son de ce cor m'est connu, c'est celui de Roland; il ne le sonna jamais que dans un péril extrême. — Ce que vous dites là, vieux guerrier, interrompt le perfide Ganes, ressemble bien à des paroles d'enfant. Ne connoissez-vous pas le Comte et sa manière de faire. Il va cornant toute une journée après un lièvre. Sire, ne ralentissez pas votre marche vers le grand et glorieux empire : de longtemps encore vous ne vous reposerez dans votre capitale. »

Roland donna trois fois du cor et avec une telle violence, qu'une gros veine de sa poitrine se rompit; le sang lui sort par la bouche. « Celui qui sonne ainsi, observe Charles, a le souffle bien fort. — Droit Empereur, reprend avec chaleur le duc Naymes, je ne vous le cacherai pas, vous ne reverrez plus votre neveu. — Dieu aidant, j'espère bien le contraire, répond Charles; criez Monjoie pour que l'armée s'arrête; allons secourir nos amis. »

Aussitôt les trompettes se font entendre. A ce signal, les François mettent pied à terre et s'arment; ils endossent le haubert, lacent le heaume, assurent la ventaille et prennent l'écu; puis ils remontent sur leurs chevaux, impatients de rejoindre Roland.

L'Empereur fait arrêter le comte Ganes et le remet entre les mains des officiers de son palais, en les prévenant que, s'il leur échappe, il ne recevra d'eux aucune rançon. Il part ensuite avec l'armée et chevauche avec ardeur. Son ame est assiégée de funestes pressentiments. « Dieu tout-puissant, s'écrioit-il, sauvez mon arrière-garde des attaques de Marsille. Que je suis malheureux de m'être fié à Ganes! Depuis longtemps il est écrit que ses ancêtres furent déjà des traîtres. Ce sont eux qui firent tomber sous leurs coups au Capitole de Rome Jules-César, ce capitaine si vaillant, et qui plus tard en moururent avec honte et déshonneur. Certes il descend d'eux celui qui me conseilla de donner à Roland le commandement de l'arrière-garde. Ah! si je perds mon neveu, je ne m'en consolerai de ma vie! »

Pendant que Charlemagne et son armée reviennent sur leurs pas, Roland voit les monts et les larris couverts des corps de ses nobles compagnons. « Fleur de chevalerie, s'écrie-t-il, Dieu vous reçoive en grâce dans son saint paradis! Vous qui m'avez secondé si longtemps dans les combats, vous n'eûtes jamais vos pareils. C'est à votre valeur que Charles doit ses conquêtes, et c'est moi qui suis la cause de votre mort! Terre de France, naguère si heureuse, comme te voilà

déshéritée de tant d'hommes de prix. Ah! si je ne suis pas tué à cette bataille, je mourrai de douleur, mais du moins vendons-nous cher. » Il dit, et rentre plein de rage dans la mêlée.

Le premier Sarrasin qu'il rencontre est Fabrin d'Espagne; il le tranche en deux par le milieu du corps, et après lui vingt-quatre autres des plus vaillants. Ainsi que le cerf fuit devant les chiens, de même les mécréants se dispersent devant le Comte. « Quelle valeur déploie Roland, s'écrie l'Archevêque! Voilà comme un chevalier doit se battre; frappez, François, ne vous ralentissez pas. »

Accourt le roi Marsille. Il lâche la bride à son cheval nommé Gascon et fond sur Hugues duc de Dijon et de Beaune; il brise son écu, dérompt sa cotte de mailles, lui plante fer et pennon dans la poitrine et l'étend roide mort. Il fait ensuite mordre la poussière à Yve et Yvoire, et bientôt après à Gérard de Roussillon. Roland le voit; rien n'égale son deuil. « Que Dieu te maudisse! lui crie-t-il, méchant qui me ravis si injustement mes camarades; tu vas en recevoir le prix, et je t'apprendrai le nom de mon épée. » Parlant de la sorte, il s'élance sur lui de toute la vitesse de son cheval, et l'atteint sur son heaume où brilloit une escarboucle. Le fer fait voler sur l'arène pierres

et ornements, glisse, sans endommager la tête, sur l'écu, en tranche un quartier et va couper le poing droit au roi payen.

Marsille, désespéré de la perte de sa main, jette à terre son écu, tourne bride et gagne à grands coups d'éperons l'intérieur de l'Espagne. On ne le reverra plus de sa vie sur un champ de bataille. Il laisse à sa place Laugalie son oncle, seigneur de Carthage, de Nubie et d'Ethiopie, terre détestée. Il commande à la nation qui a la peau plus noire que la poix. Dix mille chevauchent sous ses ordres, en belle ordonnance et bien disposés, qui vont criant Mahomet, l'enseigne payenne.

Laugalie s'affermit sur les étriers de son cheval, qui n'avoit pas encore combattu de la journée, met la lance en arrêt et va frapper Olivier par derrière. Il déchire sa cotte de mailles et lui enfonce dans le corps son fer, qui ressort par la poitrine et en fait jaillir un flot de sang. « Le coup est mortel, dit le Sarrasin; j'ai vengé mes amis. Charles votre maître a été mal conseillé de vous laisser dans ces gorges. Il ne se passera pas de jour qu'il ne s'afflige sur votre sort, ainsi que sur celui de l'orgueilleux Roland, qui ne s'est pas encore trouvé sous mes coups. Aucun de vous ne l'échappera. » Là-dessus il crie pour rallier sa troupe.

Olivier, en se sentant blessé à mort, ne perd pas

l'espoir de se venger. Il pique son cheval, se couvre de l'écu bouclé, lève Haute-claire à l'acier tranchant, et va frapper Laugalie sur son heaume pointu; il en abat pierres et fleurons, partage la tête du Sarrasin jusqu'au nazal et le renverse par terre en disant : « Damné payen, je ne disconviens pas que Charles n'ait perdu bon nombre de ses chevaliers, mais du moins tu n'iras pas l'annoncer dans ton pays. » Il appelle alors Roland : « Nous n'irons plus ensemble, » lui dit-il.

Le Comte voit Olivier la tête penchée, le visage tout décoloré et répandant tant de sang, que l'herbe autour de lui en est rougie. « Dieu! s'écrie-t-il, quel sort rigoureux! Sire compagnon, je ne crains pas d'être démenti : jamais plus vaillant que vous ne ceindra une épée! C'en est donc fait de votre valeur pour toujours. Ah! belle France, quel veuvage pour toi! Quelle douleur pour Charles, quand il apprendra la perte de tant de bons vassaux, qui ne seront jamais remplacés! » L'angoisse de Roland, en disant ces mots, est si grande, qu'il perd ses couleurs et reste pâmé sur son cheval.

Olivier a tant perdu de sang que ses yeux se sont obscurcis; il ne distingue plus les objets et ne reconnoît pas son compagnon d'armes; il le prend pour un payen et va d'une main encore vigoureuse le frapper sur son heaume. L'épée en fait

sauter le maître cercle et le fend jusqu'au nazal. Sans la coiffe de son blanc haubert, Roland eût péri sous le coup. Le Comte regarde Olivier, et lui dit d'une voix douce et caressante : « Sire compagnon, le faites-vous à dessein? Je suis Roland, qui vous ai toujours tant aimé, et qui n'ai jamais voulu vous faire de la peine.— Ah ! je vous reconnois à votre voix, répond Olivier, car Dieu m'en est témoin, mes yeux ne me laissent plus rien apercevoir. Si je vous ai blessé, ne m'en voulez pas ; mon bel et doux ami, ayez pitié de moi. — Je ne suis point blessé, répond le Comte, et je vous excuse sans arrière-pensée. »

Olivier sent la mort qui s'approche ; il descend de cheval, se couche sur son écu, la tête tournée vers l'orient, pose sa bonne épée Haute-claire sur sa poitrine, et de moment en moment bat sa coulpe ; puis, joignant les mains, il prie Dieu de le recevoir dans son saint paradis, de bénir Charles le roi puissant, son compagnon Roland entre tous les autres hommes, et la douce France terre de vaillance ; il arrache ensuite trois brins d'herbe dont il use en l'honneur de Dieu. Le voilà étendu par terre, rendant l'ame, que les anges s'empressent d'emporter en chantant. Il est mort le marquis Olivier, il n'y a plus son pareil !

Quelle n'est pas l'affliction de Roland en voyant

couché sans vie celui qui lui avoit toujours été si cher! A peine a-t-il la force de prononcer ces paroles : « Olivier, frère de la noble terre, avec qui je vécus si longtemps dans une intimité si grande, Jésus soit avec vous ! Ah ! quand vous n'êtes plus, c'est bien à tort que je respire encore. » Le Comte ne peut en dire davantage, il perd de nouveau connoissance sur son cheval Vélantif.

Roland revenu de sa défaillance, un horrible spectacle se présente à ses yeux. Tous les François avoient été tués, à l'exception de l'Archevêque et de Dan Gautier de Luz. Celui-ci s'étoit échappé de la montagne où Roland l'avoit envoyé, après s'être battu vaillamment et y avoir perdu tous les siens. Il appelle le paladin à son aide. « Où êtes-vous, gentil comte? Je suis Gautier, le vainqueur de Malargues et le neveu du respectable duc. Mes armes sont brisées, j'ai reçu maintes blessures, je n'en reviendrai pas, mais je me suis bien vendu. » Roland reconnoît la voix du Chevalier, il pique des deux et va à lui.

« Sire Gautier, lui dit-il, comment se fait-il que vous ayez quitté les hommes confiés à vos soins ? — Vous allez le savoir, répond le Chevalier. Sur la hauteur dont je devois prendre possession, se trouvoit un corps considérable de Turcs. J'engage aussitôt avec eux un combat à outrance ; leur sang

a couvert la terre ; mais, accablés par le nombre, tous vos soldats y sont restés ; vous ne les reverrez plus, hélas ! Moi-même je n'en suis revenu qu'avec le corps percé de coups. Soutenez-moi, je sens que je vais défaillir. » En effet, Gautier n'a pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'il tombe évanoui. Roland, les larmes aux yeux de compassion, s'empresse de le relever ; il coupe les pans de sa camisole et lui bande ses nombreuses blessures.

Cependant les félons Sarrasins, malgré leur nombre, n'osent s'approcher des trois généreux guerriers. Ils leur lancent de loin leurs dards et épieux aigus. A cette décharge, Gautier perd ce qui lui restoit de vie. Turpin a son armure brisée et le corps playé de quatre dards. Son cheval est tué sous lui et l'entraîne par terre. Las, quel dommage ! Roland seul n'a point été blessé, car Dieu ne le vouloit pas. Loin de songer à fuir, ce qui d'ailleurs ne lui eût servi à rien, il défie encore de sa sanglante épée la foule des mécréants, qui ont bonne envie de le mettre à mort, mais qui n'osent aller à lui, tant ils redoutent sa grande valeur.

Quand le noble comte voit tomber l'Archevêque, il sent redoubler son angoisse ; l'espoir de mourir bientôt est sa seule consolation ; mais il désire auparavant s'assurer du retour de l'Empereur.

Il prend le cor d'ivoire et en tire de foibles sons. Charles s'arrête et prête l'oreille. « Dieu! quel malheur! s'écrie-t-il; le bruit de ce cor m'annonce que mon neveu n'a pas longtemps à vivre; chevaliers, précipitons notre marche, je crains que Roland ne succombe avant que nous ne soyons arrivés. »

A la voix de l'Empereur, les trompettes sonnent et retentissent au loin. Chaque cavalier presse les pas de sa monture. Les Sarrasins les entendent venir et en sont glacés d'effroi. « Les François ont repassé les ports, se disent-ils entre eux; entendez-vous leurs trompettes? Voyez-vous quel nuage vient à nous du côté de France? Que de maux nous présage leur retour! Nous sommes tous perdus s'ils nous trouvent ici. Le comte Roland est si vaillant! jamais homme sur terre ne pourra le vaincre. Lançons tous à la fois et à tout hasard contre lui nos épieux; puis abandonnons le champ de bataille, et pensons à sauver nos personnes. » Ils disent, et aussitôt font pleuvoir une grêle de dards empennés, de carreaux de fer, de faussards tranchants. L'écu de Roland en est criblé, son haubert dérompu; son cheval percé en vingt endroits tombe mort sous lui. Les Sarrasins prennent alors la fuite, navrés de corps et d'esprit.

Roland, privé de son bon cheval Vélantif, ne peut se mettre à la poursuite des infidèles; il se voit forcé de rester sur le champ de bataille avec l'Archevêque bien-aimé de Dieu. Les plaies de celui-ci commencent à saigner, sa face se décolore, un frisson mortel coule dans ses veines; il va s'agenouiller au milieu du camp. Roland arrive à son aide; il lui délace son heaume relevé d'or et lui ôte son blanc haubert; ensuite il déchire sa camisole, l'enveloppe dedans et le couche doucement sur l'herbe. « Sire archevêque, lui dit-il, tâchez de prendre du repos : peut-être que vos plaies pourront s'étancher. Je veux vous prier d'une chose pour l'amour de notre Dieu. Le preux et courtois Olivier que j'aimois tant est mort, de même que tous les autres paladins; je ne dois pas les laisser ainsi abandonnés; je vais les chercher et les apporter devant vous, pour que vous leur donniez votre bénédiction. — Ce sera bien fait, répond l'Archevêque; le champ de bataille est resté en notre pouvoir, nous l'avons bien gagné; hâtez-vous, je sens les approches de la mort; les lits où nous devons reposer en paradis sont déjà prêts. »

Le Comte va parcourant le champ de bataille; il trouve les corps d'Yve et d'Yvoire, du preux Gelers, de Gérins, de Hugues, du duc Gérard,

d'Anséis et Sanson, d'Engelers de Gascogne; il les porte un à un devant Turpin. Le serviteur de Dieu les bénit en pleurant. « Que Celui qui souffrit la mort pour nos péchés, dit-il, reçoive vos ames dans sa grâce! »

Roland, sans perdre de temps, retourne chercher les autres barons et particulièrement Olivier si courtois. Il voit sous un églantier le marquis étendu sur son écu aux cercles d'or. Il le prend dans ses bras, le serre contre son cœur, et va le porter à l'Archevêque qui le signe de sa main. Alors le deuil de Roland s'accroît. « Cher compagnon Olivier, s'écrie-t-il, vous fûtes le digne fils du fameux comte Reinier, si terrible dans les combats, si sage dans les conseils, si bon pour tous; et frère d'Aude tant louée, que je devois épouser. Mais il ne faut plus penser à ce mariage. Ah! belle Aude, comme je vous aimois! Olivier, mon fidèle ami, que devenir sans vous? je ne dois pas vous survivre, je ne dois plus songer qu'à mourir. » En finissant ces mots, la voix du Comte s'éteint, il perd ses forces et tombe sans connoissance. « Baron, dit l'Archevêque, combien êtes-vous à plaindre! »

Un ruisseau couloit dans la vallée. L'Archevêque tend la main, prend le cor d'ivoire et veut y aller puiser de l'eau pour en donner au mal-

heureux chevalier que dévore une soif brûlante. Après bien des efforts, il parvient à se mettre debout et s'avance à pas lents ; mais à peine a-t-il marché la longueur d'un demi-arpent au plus, qu'affoibli par le sang qu'il perd, le cœur lui manque, il tombe étendu sur l'herbe. Revenu à lui, il se tourne vers l'orient et se recommande à Jésus, qui se montra aux trois Marie qui le cherchoient. « Seigneur, ô mon Dieu, je vous rends l'ame que je tenois de vous, je sens les angoisses de la mort, je ne verrai pas la fin de la journée. »

Roland ayant repris ses sens se dresse sur ses pieds malgré l'excès de sa douleur. Il a la bouche pleine de sang et de limon. Sa soif est telle que son visage en est gonflé; ses entrailles sont desséchées; il est près de mourir. Il aperçoit à peu de distance gisant par terre le noble serviteur de Dieu, il le voit frappant dévotement sa poitrine, levant vers le ciel la tête et les mains et rendant le dernier soupir. Le voilà mort Turpin au service de Charlemagne, en grande bataille et en bon chrétien, après avoir été toute sa vie vaillant champion contre les infidèles. Puisse descendre sur lui la bénédiction divine !

Aucune autre mort, après celle d'Olivier, ne pouvoit causer à Roland une douleur plus amère.

En voyant expirer l'Archevêque, il ne dit que ces mots : « Charles, mon cher oncle, chevauchez à loisir. Quelque diligence que vous fassiez, vous arriverez trop tard. Vous ne reverrez plus votre neveu, ni Olivier si aimable ; ils ont succombé à de vives peines. Que Celui qui vint sur la terre pour notre salut veille sur vos jours. Un grand deuil vous attend. Il ne vous reste plus en Espagne un seul serviteur, mais ils ont bien mérité de vous. Le roi Marsille a pris la fuite, nous laissant de bons et nombreux ôtages. Vous en trouverez plus de cent mille couchés sanglants à Roncevaux avec les hommes de votre arrière-garde. C'est cinq contre un, l'échange est bon. Que Dieu en soit loué ! »

Roland s'approche avec révérence du corps de Turpin, qui exhale déjà une odeur de sainteté, plus douce qu'encens ni piment, et lui croise les mains sur la poitrine. « Sire archevêque, votre carrière a été bien courte et la fin bien malheureuse. Je puis bien dire, et chacun répétera après moi, que jamais meilleur prêtre ne servit les autels et n'accomplit mieux les préceptes de Jésus. Beau sire Dieu, qui sur le mont Sinaï remîtes à Moïse les dix commandements de la loi, préservez son ame de peines et de tourments. »

Au milieu de cette scène de carnage et de déso-

lation, grand étoit l'embarras du Comte. Il prend son cor d'ivoire et sa bonne épée Durandal si fatale aux payens; il se tourne du côté de la douce France, se dégage le mieux qu'il peut de la foule des morts, traverse la vallée et monte sur un tertre ombragé de deux pins fleuris. A peine y est-il parvenu, qu'il tombe excédé de fatigue et s'évanouit sous les deux arbres.

Près de là se trouvoit un Sarrasin à longue chevelure, qui s'étoit tapi parmi les morts et souillé de leur sang pour ne pas être aperçu, car il n'avoit point été blessé. Quand il n'entend plus aucun bruit, il lève la tête et reconnoît dans le chevalier pâmé le neveu de Charlemagne. Aussitôt il se dresse et court sur lui en s'écriant : « Roland, je suis ton vainqueur; je t'aurai bientôt coupé la tête, et pour le tribut que tu dois à Baligant le plus grand des barons, je lui donnerai ta bonne épée. » Disant ces mots, il le saisit par les poils de sa barbe et le tire à lui. Le Comte ouvre les yeux et voit le mécréant qui l'outrage. Le repos lui avoit rendu quelques forces. Plein d'ire et de courroux, il se redresse aussitôt et dit au payen, « C'est à toi trop d'audace; je vais, avant de mourir, te mettre hors d'état de faire aucun message à Baligant. » Parlant ainsi, il prend son cor d'ivoire et l'en frappe avec tant de force sur la tête, qu'il brise son heaume et

lui fait jaillir les yeux et la cervelle. Le cor d'ivoire en fut rompu. Roland remercie Dieu de cette délivrance.

Le Comte étoit vivement tourmenté de la crainte que Durandal ne tombât dans une main ennemie. Il voit devant lui une pierre que ne remueroient pas les bœufs d'une charrue ; il s'efforce à grands coups d'y briser son épée ; mais le fer tranche la pierre sans être lui-même endommagé. Roland s'en afflige. « Epée fameuse, instrument de tant de victoires, toi qui as conquis tant de pays à Charlemagne, et versé tant de sang infidèle, Durandal si belle et si bonne, qui appartins toujours à de si bons vassaux, à Dieu ne plaise qu'un payen te possède jamais ! » Il dit, et voyant, à l'impuissance de ses efforts, que ce n'étoit pas la volonté de Dieu qu'elle fût brisée, il promène les yeux sur la campagne et découvre à peu de distance sur sa droite, une mare profonde, pleine d'une eau infecte et empoisonnée. Depuis les temps les plus reculés nul homme ne peut en boire sans mourir sur le champ. Le Comte s'y traîne avec peine. Là, après avoir regardé autour de lui s'il n'y auroit point quelque Sarrasin de caché, il y jette son épée. L'histoire tient qu'elle y est encore, et qu'elle y restera jusqu'à la fin des siècles.

Roland sent approcher son dernier moment. Il

s'étend sur l'herbe, le visage tourné du côté de l'Espagne, afin que l'Empereur et son armée puissent dire qu'il est mort victorieux. Il pense encore une fois à la France chérie, à sa douce mie Aude, à son oncle Charles qui l'a élevé, à Olivier, au saint archevêque, à tous ses compagnons d'armes; puis il bat sa coulpe, s'humilie pour ses péchés, les confesse à Dieu, joint les mains et rend l'ame, que les anges aussitôt viennent recevoir et portent pleins d'alégresse en paradis séjour de toutes joies. Il est mort le franc comte Roland, le chevalier si valeureux!

Cependant l'Empereur ne tarde pas d'arriver à Roncevaux, l'esprit fort en peine. Quelle n'est pas sa douleur en voyant étendus dans la vallée les hommes de son arrière-garde. « Voilà donc, s'écrie-t-il, le sort de ceux qui soutenoient ma puissance et mes honneurs. Ah! fel Ganes, traître renié, quelle perte tu me causes! Plus de joie pour moi jusqu'à ce que je me sois vengé dans ton sang. » Disant ces mots, il pleure de désespoir, il arrache sa barbe tressée, il déchire ses vêtements.

Les François partagent la douleur de leur maître. Il n'y a point de prince si fier, de chevalier si endurci qui ne verse des larmes amères. Les uns regrettent leurs fils, leurs frères; les autres leurs camarades, tous leur grand capitaine.

« Beau neveu, va s'écriant l'Empereur, quelle désolation ! Dieu ! quel dommage en un seul jour, quand j'ai perdu le meilleur de mes amis, celui-là qui ne prit jamais de repos, et qui fut toujours la terreur des perfides Sarrasins. Damoiselle Aude, qu'allez-vous devenir quand vous apprendrez que Roland n'est plus ? »

« Sire, lui dit le duc Naymes, regardez devant vous ; vous pouvez voir sur la route à deux lieues d'ici un grand nuage de poussière : ce sont les Sarrasins qui s'enfuient. Que ne vous mettez-vous à leur poursuite pour tirer vengeance de ces misérables ?—Dieu tout-puissant ! s'écrie Charles en levant les mains au ciel, Père créateur, ils sont déjà bien loin ; voyez comme ils s'en vont rapidement. Dieu si bon, prêtez-moi votre appui, ils m'ont enlevé la fleur de la belle France. » Il dit, et aussitôt il appelle le comte Guibuin et les deux vaillants chevaliers Hœdon et Thiebaut de Rheims. « Barons, veillez à ce qu'aucune bête n'approche de ce champ de bataille jusqu'à ce que nous l'ayons gagné. » Là-dessus il fait sonner la trempe et chevauche avec son armée après les infidèles.

Le jour étoit sur son déclin. Charles est désolé de voir que la nuit va l'arrêter ; il descend de cheval, se prosterne et crie merci au Roi de gloire. « Seigneur Dieu, faites-moi une grâce, suspendez

la marche du soleil et repoussez les ténèbres, afin que je puisse joindre les Sarrasins qui m'ont tant fait de mal. » Alors lui apparoît un ange qui lui dit : « Charles, ne t'afflige pas, mais continue à chevaucher, le Roi de gloire a entendu ta prière, il prolongera pour toi la durée du jour. »

Rassuré par cette vision, l'Empereur remonte à cheval, plein d'ardeur, et part au galop à la tête de ses barons. Les chevaux font trembler la terre sous leurs pieds et lever des tourbillons de poussière. Charles atteint les ennemis au bord de l'Ebre, fleuve rapide et profond, qu'ils ne pouvoient passer faute de barques. Ceux-ci, à la vue des François, se recommandent à Mahomet, Tervagant et Apolin, et s'élancent dans le fleuve. Les plus pesamment armés vont droit au fond de l'eau; les autres sont entraînés par le courant. Il en périt plus de vingt mille en cette rencontre. Mahomet et ses Dieux furent sourds à leurs prières. « Il vous en coûte cher, leur crioient les François, d'avoir attaqué Roland et les douze pairs! »

Restoit un corps de mille Turcs fiers et résolus, qui n'avoient pas voulu entrer dans l'eau, et qui se défendent en désespérés. Ils sont taillés en pièces et jetés dans le fleuve. Charles met pied à terre et remercie Dieu. Alors le soleil reprend sa course et va sous les eaux. « Il est temps de s'arrêter,

dit l'Empereur, nos chevaux sont fatigués ; qu'on ôte leurs selles et qu'on les laisse paître ; ils en ont grand besoin. »

L'armée campa sur les bords de l'Ebre. L'Empereur ne voulut pas cette nuit quitter ses armes. Il garda à son côté Joyeuse son épée sans pareille, qui présente sans cesse aux yeux de nouvelles couleurs. Il avoit fait enfermer dans la poignée d'or, avec d'autres reliques, la pointe de la lance dont notre Seigneur fut navré. C'est pour cette raison qu'il lui avoit donné le nom de Joyeuse, d'où est venu, Barons François, le cri de Monjoie, l'enseigne de Charlemagne, que vous ne devez jamais oublier. Personne ne sauroit nier cette étymologie.

La nuit étoit belle, la lune brilloit dans tout son éclat. Charles se couche, et, après avoir longtemps gémi sur le sort de son neveu, de ses barons et des autres François morts à Roncevaux, et les avoir recommandés à Dieu dans ses prières, il succombe au sommeil. Deux songes viennent le préoccuper vivement. Dans le premier, portant ses regards vers le ciel, il voit une tempête affreuse, la foudre tombant de toutes parts sur l'armée françoise, mettant le feu aux lances, aux gonfanons, aux écus; brisant les épieux et les hauberts ; une troupe d'ours et de léopards déchaînés, des milliers de serpents et de dragons

semant par-tout l'épouvante; il entend les François crier : « Charles, à notre aide! » Il veut y courir, quand il en est empêché par un énorme lion qui se jette sur lui; ils luttent ensemble, mais le songe finit sans faire connoître quel fut le vainqueur.

Dans l'autre songe, Charles se voyoit à Aix sur le perron de son palais, tenant un grand lion enchaîné. Accourent une centaine d'ours, qui lui crient : « Remettez-nous ce lion, c'est notre ami, nous sommes venus à son secours, nous voulons l'emmener avec nous. » Dans ce moment descend du palais un autre ours, qui s'élance avec fureur contre eux, saute sur le plus gros, et lui livre un combat acharné dont le Roi ne vit point l'issue.

CHANT TROISIÈME.

—

Cependant le roi Marsille avoit pris le chemin de Saragosse sa forte ville. Il a tant chevauché qu'il arrive devant la tour antique où il trouve sa baronie ; il descend sous un olivier fleuri et rend son épée qu'on s'empresse de recevoir. Ses serviteurs le désarment ; son bras avoit été tranché au-dessus du coude, le sang en couloit avec abondance. Trois fois il perd connoissance sur l'herbe rougie. Vient la reine Braimimonde qui pleure et jette les hauts cris. Tous ceux qui le voient en cet état se répandent en malédictions contre Charles et les François. Ils courent à leur mosquée où sont les images dorées de Mahomet et de Tervagant. « Méchants Dieux, disent-ils, comme notre loi est avilie ! C'est en vous défendant que nous avons été

si maltraités aujourd'hui, et pourtant nous n'avons reçu de vous ni aide ni secours. Voilà les chrétiens vos ennemis, qui sont maîtres de toute l'Espagne. » Un seigneur arabe saisit un gros bâton, en frappe de toutes ses forces sur la tête l'image de Tervagant et la brise. A son exemple, la gent impure arrache à Mahomet sa couronne resplendissante d'or, l'accable de coups, et dans sa fureur le jette dans une fosse sous les murs de la cité guerrière. Le deuil est grand dans toute la ville.

Le roi Marsille, revenu de sa défaillance, se dresse sur ses pieds, et, l'ame pénétrée de douleur, se retire dans sa chambre richement décorée, et avec lui la Reine aux blonds cheveux. Elle arrache à pleines mains sa belle chevelure, elle se roule à terre, et va s'écriant : « O Saragosse, ville si agréable à habiter, quel bon seigneur Mahomet te laisse perdre ! Le voilà sans espoir de guérison. Si le calife de qui nous tenons l'Espagne en fief ne vient avec une nombreuse armée à notre aide, par Mahomet ! où fuirons-nous ? Si nous attendons ici Charlemagne, la ville sera prise et nous avec elle. »

Le même jour Marsille expédie maintes dépêches à Baligant le redoutable calife de Babylone, pour lui dire de venir promptement à son secours ; qu'à défaut il se verra contraint d'abandonner son Dieu, qui lui manqua en bataille rangée, de

se faire chrétien, et de tenir son royaume des mains de l'empereur de France.

Grande est l'affliction du Calife en apprenant ces nouvelles; mais il y a loin de chez lui en Espagne. Après maintes réflexions, il assemble la milice de ses Etats, qui se composent de plus de vingt royaumes et de cent duchés, fait apprêter ses dromons ferrés, galies et barques au havre près d'Alexandrie, et au mois de mai, le matin du premier jour d'été, il se met en mer avec une puissante armée. Depuis les temps les plus reculés, la mer n'avoit pas vu une flotte aussi nombreuse, quatre mille nefs, toutes si chargées de soldats d'Asie et d'Afrique, que la plus grande n'auroit pu en recevoir un de plus. Il n'y avoit ni mât ni verge qui ne portât cierge ou lanterne.

Les mécréants naviguent en grande joie; ils côtoient l'Afrique, gagnent la haute mer, passent devant les îles Baléares, et entrent, sans s'arrêter, dans l'Ebre. Ils traversent l'état de Tortose dont Josué fut roi, remontent le fleuve jusqu'à Saragosse et abordent au havre Guinemer.

Le Calife débarque par une belle matinée, suivi de dix-sept rois et d'une foule de ducs et de comtes. On étend sous un laurier rameux et verdoyant un riche tapis d'Afrique. Baligant va s'y asseoir dans un fauteuil d'ivoire. Chacun se tient debout

devant lui. « Braves Musulmans auxquels je suis si attaché, leur dit-il, Charles, le grand empereur de France, m'a fait une rude guerre dans ce pays; je veux le poursuivre jusque dans ses Etats; je ne poserai pas les armes qu'il ne soit, mort ou vif, tombé en mon pouvoir. » Il dit, et met sur son genou son gant droit. Les payens tressaillent de joie et s'écrient : « Partons, Sire, allons le chercher. »

Baligant se montre joyeux de ce qu'il vient d'entendre et s'affermit dans sa résolution. Il appelle à lui Effragiez et Clariel, deux Sarrasins de haut parage. « Fils du roi Matrague, allez annoncer à Marsille que je suis arrivé pour combattre les François; remettez-lui en main ce gant qui est plié et ce bâton entaillé d'or, et dites-lui qu'il vienne me renouveler son hommage et sa foi. »

Les deux barons prennent sur le champ congé; l'un porte le bâton et l'autre le gant. Ils chevauchent si bien qu'ils sont bientôt rendus à Saragosse. Après avoir passé sept ponts et dix portes, ils parviennent à la partie supérieure de la ville, où étoit situé le palais, ancienne résidence du roi Gibon, Sarrasin de race détestable, qui avoit assassiné son père. Ils mettent promptement pied à terre au perron : un serviteur du Roi prend soin de leurs chevaux. En montant l'escalier, ils ren-

contrent deux seigneurs dont ils étoient parents. « Cousins, leur disent-ils, comment vont les choses? — Très-mal, répondent ceux-ci, mais avancez, le Roi vous en dira davantage. » Ils traversent alors les appartements et sont introduits dans la chambre richement peinte, où Marsille étoit gisant dans son lit. La reine Braimimonde se désoloit à son chevet. Les envoyés s'avancent vers elle, et après lui avoir fait une profonde inclination : « Madame, lui disent-ils, que le seigneur notre Dieu protège le roi Marsille, la reine son épouse et tout son peuple. Nous venons de la part du puissant calife Baligant annoncer au roi votre maître, qu'il est arrivé à son secours; voici le bâton et le gant qu'il lui envoie. Nous sommes mouillés dans l'Ebre avec quatre milles nefs, barques, galies et dromons ferrés à la proue. L'intention du Calife est de poursuivre l'empereur Charlemagne jusqu'en France. — Il n'aura pas besoin d'aller si loin, leur répond Braimimonde; il trouvera près d'ici ce vaillant roi avec cent mille combattants, qui se tiennent déjà pour maîtres de l'Espagne. Ce sont de fiers soldats ces François, il n'y a qu'à les voir! »

« Laissons cela, interrompt Marsille. Ambassadeurs, vous voyez l'état dans lequel je me trouve. Il ne me reste plus d'armée; tous mes hommes ont

péri. Je n'ai ni fils ni fille à qui laisser ma succession. Retournez incontinent vers le Calife; témoignez-lui le plaisir que j'aurois de le voir; dites-lui que je lui abandonne l'Espagne; qu'il se charge de la défendre contre les François. Portez-lui les clefs de Saragosse. A cinq lieues d'ici est campée l'armée de Charles; avant la soirée de demain, il peut la joindre et lui livrer bataille : les François ne la refuseront pas. »

Les deux envoyés reçoivent alors les clefs de la ville et vont les porter au Calife. « Je les reçois avec plaisir, dit Baligant; mais qui avez-vous trouvé? où est donc Marsille? — Sire, répond Clariel, nous l'avons vu blessé à mort. Il vous remet le royaume des Espagnes et nous charge de vous dire que les François sont campés à cinq lieues d'ici. Ils sont si près qu'il ne tient qu'à vous de rendre leur retour en France bien difficile. » Baligant tout joyeux se lève de son fauteuil et s'écrie : « Barons, armez-vous sans tarder davantage; ne laissons pas au présomptueux Charles le temps de s'enfuir. Aujourd'hui Marsille sera vengé. »

L'armée payenne s'empresse de débarquer. Le Calife appelle Fergalem de Mont-Nu. « Conduis mon armée en vertu et force. — Si ferai, Sire, » répond le bon capitaine. Baligant se fait amener

un cheval aux longs crins, et, suivi des dix-sept rois, il se rend à Saragosse. Arrivé au palais, il descend à un perron de marbre. Son étrier est tenu par quatre barons. En s'avançant, il voit accourir la reine Braimimonde : « Ah! bon sire, lui dit-elle en se jetant à ses pieds, je perds le roi mon époux, il n'a pu résister aux coups du neveu de Charles. » Baligant la relève et entre avec elle dans la chambre de Marsille.

Celui-ci, à la vue de son suzerain, se dresse le mieux qu'il peut sur son lit; il tenoit dans sa main gauche un gant plié. « Mon redouté sire, dit-il en le lui présentant, je vous rends la seigneurie de l'Espagne, mais bien appauvrie de ses défenseurs. — Je partage bien vos peines, répond le Calife, mais je ne puis m'entretenir long-temps avec vous : ce seroit une honte à moi si Charles m'échappoit. » Il reçoit alors le gant avec l'hommage du royaume, puis il prend congé et va rejoindre ses troupes qui s'armoient avec empressement. Lui-même revêt une cuirasse d'or, lace un heaume du plus grand prix et ceint une brillante épée que, dans son orgueil, il a nommée Précieuse, pour l'opposer à la Joyeuse de Charlemagne, dont il a entendu parler : ce nom deviendra son cri de bataille. Il passe à son cou un écu épais dont on admire la boucle d'or : la courroie est de fine

étoffe de soie brodée; il saisit sa lance appelée la Mère; je ne saurois vous dire combien le fût en est gros : un autre homme que lui ne pourroit pas seulement en porter le fer. On lui amène son bon cheval sur lequel il monte lèstement. Merguileis et Romer lui tiennent l'étrier.

Le Calife étoit digne de son rang. Il avoit la barbe blanche comme un cygne; c'étoit le plus savant homme de sa loi, un vrai lion dans les combats. Près de lui se tient son fils Malprimes, gentil jouvenceau, grand, fort et bon cavalier. Il dit à son père : « Faites-moi une faveur, celle de me laisser porter le premier coup de la bataille. — Beau fils Malprimes, répond Baligant, que Mahomet vous soit en aide! Vous êtes preux et sage, courtois et plein de chevalerie; je vous accorde votre demande. Iront avec vous le roi de Perse, Turlex, et Capamor, l'émir de Lérie. Avant l'heure du soir, vous aurez abattu l'orgueil de Charles. Emparez-vous de son fameux cor d'ivoire, dont le bruit se fait entendre de si loin. C'est Mahomet qui vous le donne, et moi je vous promets un royaume, la belle terre du roi Flores. » En disant ces mots, il met dans la main de son fils son gant droit plié. Celui-ci le reçoit en lui témoignant sa vive reconnoissance; mais il ne jouira jamais de ces présents!

Le Calife, suivi de son fils, du roi Turlex et de l'émir Capamor, passe la revue de son armée. Il la divise en trente échelles, dont la moindre est de quatre mille hommes. La première est composée des habitants de Boteros ; la seconde de ceux de Mont-Nègre ; la troisième de Nubiens ; la quatrième d'Esclavons ; les Sarrasins de Gor forment la cinquième, et la sixième est toute de vigoureux Arméniens. Les soldats de la septième sont nés dans l'Arabie Heureuse, et ceux de la huitième et de la neuvième au fond du Nord. La dixième est une bande choisie, qui ne connut jamais la crainte du péril.

Dix autres échelles sont ensuite ainsi ordonnées. La première de Tartares indomptés ; la seconde des Arabes enfants de Mahomet ; la troisième de Persans ; la quatrième des habitants du Mont-Atlas. La Palestine a donné naissance à ceux de la cinquième. Les rois de Rohes, de Montpantes et d'Orbrise commandent les trois suivantes. La neuvième est composée de Scythes ; la dixième enfin arrive des déserts de l'Afrique, nation endurcie, qui ne porte en bataille ni écu ni haubert.

Les dix dernières échelles sont formées de Huns, de Hongrois, d'Albaniens, de Noirs venus du fond de l'Orient, d'Arabie, de Babylonie, de Marmoire, de Val-Bruiant et d'Aiglent.

Le Calife fait porter devant lui son dragon avec l'étendard de Tervagant et de Mahomet et une image d'Apolin. Vingt chevaliers l'accompagnent en criant : « Que celui qui attend son salut de nos Dieux les prie et les serve en toute humilité. » Les Payens s'inclinent avec respect. Alors le Calife élevant la voix : « Mes Sarrasins, chevauchez avec joie contre Charles l'empereur de France, et combattez avec vigueur. Par Mahomet ! je veux être honni s'il ne se repent de son agression. Vaillant Auberis, portez mon enseigne. » Il dit, et aussitôt les Sarrasins se mettent en marche en faisant retentir les airs du cri de Précieuse, l'enseigne Baligant.

Maintenant nous cesserons pour quelques instants de nous occuper de la gent infidèle, et nous reviendrons à l'empereur des François.

Charles au fier maintien venoit de s'éveiller avec le jour, quand on voit accourir du côté de l'Espagne un pélerin natif de Chartres. Reinier étoit son nom. Il portoit son épée rattachée à son cou, et à la main un bâton de pommier. Un méchant roi payen l'avoit tenu dix-sept ans en prison, d'où Brehas, la femme du Roi, l'avoit fait évader. Il va s'agenouiller aux pieds de l'Empereur et lui dit : « Sire, je vous apporte de grandes nouvelles. Le calife Baligant marche contre vous à la tête d'une puissante armée. Je leur ai entendu

dire qu'ils vouloient vous exterminer pour venger le roi Marsille. »

« C'est pour leur malheur qu'ils sont venus, répond l'Empereur d'une voix forte et joyeuse. Jamais plus grand désastre ne sera tombé sur une armée. Or donc, chevaliers et sergents, prenez vos armes, montez à cheval, et marchez sans perdre de temps à leur rencontre. Ceux qui laisseront ici la vie la retrouveront là-haut encore plus belle et plus heureuse dans la compagnie des Saints Apôtres. »

A la voix de leur souverain, les François s'apprêtent à combattre. Ils sont cent mille et plus, couverts d'armes luisantes. D'un saut ils se mettent sur leurs coursiers et déploient au vent les gonfanons de leurs longues lances. Bien fort est celui qui commande à de tels gens! « Dieu tout-puissant, s'écrie Charles, aidez-moi à venger Roland, Olivier et mes autres François. Plutôt mille fois renoncer à boire le bon vin de la France chérie, que de laisser vivre ces infidèles. Venez çà, Guinemant et Rabel, mes bien-aimés barons; tenez-moi lieu de Roland et d'Olivier. Que l'un de vous porte l'épée, et l'autre le cor d'ivoire. Mettez-vous à la tête de cinq mille bacheliers, l'élite de la jeunesse parisienne, qui vont tout renversant devant eux. Une autre troupe de même force et

que rien ne pourra faire reculer, marchera sous les ordres du neustrien Richard.

« Le duc Ogier conduira le troisième corps composé de douze mille Bavarois, gens pleins de bravoure, toujours prêts à combattre. On peut compter sur eux. »

Ces trois premiers corps sont richement armés. Ils portent des heaumes et des hauberts couverts d'or et de broderies, des écus vermeils, des lances peinturées. Le roi Charles, après les avoir ainsi disposés, commande au duc Naymes d'ordonner les sept autres.

« Sire, lui dit le Duc, nous composerons le quatrième d'une nation guerrière que vous avez amenée de loin; ce sont les Allemands. Ils ont la barbe épaisse, la tête chauve, et sont vêtus de grandes peaux. Habiles à se servir de leurs épées, ils les rougiront jusqu'à la garde dans le sang des payens, qui tomberont en foule sous leurs coups. Le duc Hernaut au corps vigoureux les conduira à l'ennemi. Il aimeroit mieux mourir en terre étrangère que de céder à la peur. »

Naymes appelle ensuite Josserand. « Allez commander les Neustriens, » lui dit-il. Ils sont vingt mille, braves et hardis, bien armés et bien montés. La crainte de la mort n'en fera pas fuir un seul. S'il faut en croire l'histoire, il n'y eut jamais une aussi bonne troupe.

Le Duc forme le sixième corps de dix mille Bretons, grands cavaliers, couverts d'écus peints de façons diverses, dont le teinz et le blason reluisent au loin. Il leur donne pour chef Eudes fils de Salomon.

Le bon capitaine Josué est chargé du septième, composé de cinq mille Poitevins, tous montés sur de superbes coursiers de couleurs variées. Fiers et intrépides, ils semblent porter le ciel sur la pointe de leurs lances.

Viennent après dix mille Bourguignons et Lorrains aux armes brillantes, agitant de riches gonfanons. Ils chevauchent avec assurance et jurent par le Sauveur que si Baligant ne se rend pas à merci, ils le poursuivront à grands coups d'éperons. Le vaillant duc Thierry, qui tient l'Argonne en fief du duc Naymes, les commandera.

Ils sont suivis de quinze mille combattants de Flandres et de Frise, gens déterminés qui, dans une bataille, ne savent que vaincre ou mourir. Le Duc les met sous les ordres de Dan Hyaumont.

Enfin dix mille barons François de belle stature et de fière contenance forment le dernier corps. Ils ont les cheveux bouclés, plusieurs la barbe blanche, et sont de la tête aux pieds couverts de fer. Impatients de combattre, ils crient Monjoie, l'enseigne Françoise. Malheur à Baligant quand ils le rencontreront! Il maudira Mahomet et sa loi.

L'Empereur bien dispos et bien armé fait sortir par sa ventaille sa longue barbe, qu'il avoit divisée en petites tresses. Plusieurs milliers d'Allemands et de Bavarois en font autant afin de pouvoir mieux se reconnoître. D'un autre côté on trousse les bagages. Combien de pavillons on voit détendre! Combien d'équipages mettre en ordre et charger!

Tous ces préparatifs achevés, l'Empereur monte sur un cheval à la course rapide. Le duc Naymes lui tient l'étrier. Il prend son écu et sa lance et part au galop. Les trompettes et les cors sonnent aussitôt et retentissent avec fracas. Les François chevauchent avec ardeur; « Une grande joie nous attend, » se disent-ils entre eux.

La journée étoit belle. Les deux armées se rencontrent dans une vaste plaine. De toutes parts on voit flotter les enseignes et les gonfanons; on entend le bruit des instruments. Les capitaines François crient Monjoie, lâchent la bride à leurs chevaux, et fondent la lance au poing sur leurs ennemis.

Le comte Raimbaut signale le premier sa valeur. Monté sur Tardif son bon cheval, qui l'emportoit à la course sur Vélantif, celui de Roland, tué sous lui à Roncevaux, il va frapper le roi de Perse Turlex; il brise son écu, déchire sa cotte de mailles, lui enfonce dans le corps son épieu et

l'étend sans vie par terre. « Monjoie Saint-Denis! s'écrie le Comte; frappez, François; ces reniés trouveront tous ici la mort. »

Guimemant attaque l'émir de Lérie. Il l'atteint sur sa targe où brille l'or, la fend du haut en bas, rompt son haubert et lui plante son gonfanon dans la poitrine. « Monjoie, barons François, exterminez cette gent détestée, en l'honneur de Charles; vive Dieu! nous en viendrons à bout. »

En tête des payens, Malprimes, monté sur un léger destrier, va rompant la presse, portant sans relâche des coups terribles, entassant des mourants sur des morts. Baligant dit à un des Seigneurs qui l'accompagnent. « Baron, que Mahomet vous soit en aide! Regardez mon intrépide fils qui cherche partout Charlemagne. Comme ses armes lui vont bien! A son approche les François sont frappés d'épouvante. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un meilleur chevalier; suivez-le, je vous prie. »

La bataille s'échauffe vivement. Des deux parts il se fait des pertes immenses. La terre est jonchée de corps morts et d'armes brisées. L'herbe a perdu sa couleur verte pour se teindre de sang. Le Calife va criant aux siens : « Frappez, Sarrasins, sur ces infidèles. Que leur religion soit aujourd'hui honnie et la nôtre glorifiée! »

L'Empereur de son côté encourage ses François.

« Que faites-vous donc, Orléanois et Hurepois, et vous Neustriens? Allons, frappez ferme, servez-vous aussi de vos arcs; souvenez-vous de vos amis immolés à Roncevaux. Le tort est du côté des payens, il n'y a pas à en douter. » Monjoie! répondent les braves François et Allemands en se précipitant au milieu des rangs les plus épais. Nul n'épargne sa lance; elle est bientôt rompue. Alors ils se servent de leurs épées.

Le vaillant Malprimes ne se lasse pas de faire un grand carnage des François. Il frappe de son épieu le duc Anseaume, perce son écu sous la boucle, lui plonge le fer dans le cœur et le jette loin de son cheval en criant : « Charles est perdu si je le trouve. » Le duc Naymes l'entend. Il va droit à lui et lui porte un si rude coup que ni écu, ni mailles n'opposent de résistance. L'épieu pénètre dans la poitrine du jeune guerrier et le renverse sans vie. « Monjoie! s'écrie le Duc, courage, François, Dieu est pour nous; Charles gagnera la bataille, je vous en donne ma foi. »

Le roi Canabex, frère du Calife, éprouve une vive douleur en voyant son neveu bien-aimé tomber sur l'arène. Il accourt au galop de son cheval, regarde Naymes d'un air furieux et le frappe avec son épée sur son heaume luisant. Le fer abat une moitié du heaume, tranche lacet et coiffe, et emporte l'oreille du Duc avec une partie de la

joue. Nayme tout étourdi du coup se prend, pour ne pas tomber, à la crinière de son cheval. Jamais il n'avoit reçu une pareille blessure. C'en étoit fait de lui si Canabex fut revenu à la charge. Mais Charles qui s'aperçoit du danger où se trouve le Baron, pousse son cheval de son côté et crie au payen : « Misérable ! par le Dieu créateur, tu vas te repentir du mal que tu viens de faire. » Parlant de la sorte, il tire Joyeuse sa fidèle épée et lui en décharge un si grand coup sur la tête, qu'il fend son heaume comme une feuille légère, et partage son corps en deux. Les payens qui le voient en frémissent. « Jamais, se disent-ils, Roland ne fit une plus grande prouesse ! »

Cependant le duc Naymes étoit grièvement blessé. Son sang coule avec abondance, il est près de défaillir. L'Empereur vivement affligé vient à lui. « Retirez-vous du combat, noble baron, je vous accompagnerai. C'est fait de votre ennemi. Je l'ai si bien recommandé à mon épée, qu'elle l'a pourfendu jusqu'aux poumons. » Tous deux alors s'éloignent du champ de bataille.

Pendant que ces choses se passent du côté de Charlemagne, le Calife, sa forte lance la Mère au poing, vient férir le comte Guinemant. Il fend son écu, démaille sa cotte et lui enfonce dans le corps le fer acéré. D'un autre coup il perce Guibelin, puis Morand et Dan Girbert de Neustrie. « Vive

Précieuse ! s'écrient les Sarrasins ; avec un chef tel que le nôtre, nous sommes bien forts ! »

François et Sarrasins se battent avec un égal acharnement. Combien de lances et d'épieux ils rompent ! Combien de riches écus ils partagent ! de hauberts ils déchirent ! Le bruit des armes et les cris des combattants se font entendre avec tant de violence que les plus intrépides en éprouvent de l'effroi. Le Calife, tout en s'évertuant à frapper, invoque Tervagant et Mahomet. « O mes Dieux ! que j'ai toujours si bien servis, vous dont j'ai fait faire les images en or, aidez-moi aujourd'hui contre Charles de France. »

Sur ces entrefaites accourt un seigneur Sarrasin, qui l'aborde et lui dit : « Sire, nos affaires vont mal là-bas ; votre fils Malprimes n'est plus, et votre frère Canabex est tombé sous l'épée du roi françois. » A cette nouvelle, Baligant est sur le point de pâmer. « Ah ! beau fils Malprime, s'écrie-t-il, que Mahomet soit avec vous ! Vaillant Canabex, je vous recommande aux Dieux ; je veux être le dernier des hommes, si je ne vous venge. »

En disant cela, il prend sa trompette qu'il portoit pendante à son cou et la sonne trois fois. Au bruit qui se fait entendre à plus d'une lieue, les troupes restées en arrière accourent avec de grands cris et se lancent au plus fort de la mêlée.

Cette fois il en coûta la vie à plus de trois cents François.

Le duc Ogier, plein de courage et de sens, l'honneur de sa race, digne fils d'un digne père, voit avec un mortel chagrin tomber ses compagnons, et leurs rang rompus en plusieurs endroits. Il appelle Thierry des Ardennes, le sage Josserand et Geoffroi l'Angevin, et va sur l'instant avec eux trouver Charlemagne. « De par Dieu! Sire, écoutez, lui disent-ils avec chaleur; le Calife a pénétré dans nos rangs; il y sème le carnage et la mort. A Dieu ne plaise que vous portiez plus long-temps la couronne de la belle France, si vous ne venez promptement secourir vos hommes! » L'Empereur, sans rien répondre, relève ses moustaches, pique son cheval et vole sur le champ de bataille.

Alors le combat se rengage plus meurtrier que jamais; Baligant fait entendre le cri de Précieuse, si cher aux Payens, et Charles celui si renommé de Monjoie. Portés en avant des leurs, les deux Souverains se reconnoissent à leurs riches enseignes. Aussitôt pleins de rage, ils fondent l'un sur l'autre et commencent un combat qui fixe l'attention des deux armées.

La lance de Charles glisse sur la targe dorée du Sarrasin. Celui-ci voit la sienne se rompre par le milieu; tous deux vident les arçons et vont sans

autre mal rouler sur la poussière. Remis lestement debout, ils se couvrent de leurs écus, tirent leurs épées et se frappent à coups redoublés sur leurs heaumes qu'ils dépouillent de leurs ornements précieux.

« Par l'ame de ton père, dit le Calife en suspendant un moment ses coups, penses-tu donc, malheureux chrétien, te rendre maître de l'Espagne? Avant de la posséder, tu auras à surmonter bien d'autres obstacles; deviens plutôt mon homme lige, je te donnerai la vaste contrée sur laquelle le roi Orsaire régna jadis. — Veux-tu te taire, lui répond Charles, bientôt je serai maître de ta vie; mais fais-toi chrétien; de vrai, je te le dis, j'aurai pour toi plus d'amitié que ma mère ne m'en témoigna jamais. — Je ne le ferais pas pour rien au monde, » repart le payen; et aussitôt le combat recommence.

Le valeureux Emir frappe l'Empereur sur son heaume, qu'il sépare en deux, et lui fait à la tête une large blessure. Charles perd ses forces, et chancelle : il est près de tomber. Mais Dieu ne vouloit pas qu'il fût vaincu. Il lui envoie son bon ange, qui lui dit : « Grand roi, que fais-tu donc? » A cette marque de la protection divine, la confiance et la vigueur reviennent à Charles; il s'avance sur Baligant, et d'un coup de Joyeuse tranche les lacets de son heaume, lui partage la figure

jusqu'au menton et le couche sans vie sur le terrain. Monjoie! s'écrie le vaillant Roi dans sa reconnoissance.

Aussitôt l'épouvante se met parmi les mécréants; ils prennent la fuite et s'efforcent de gagner Saragosse. Les François les poursuivent et en font un carnage épouvantable jusqu'aux portes de la ville.

La reine Braimimonde étoit montée sur la grande tour avec les prêtres de son indigne loi. Arrive à bride abattue au pied de la forteresse un écuyer qui lui crie que le Calife n'est plus. Peu s'en faut qu'elle ne pâme de douleur. Elle descend précipitamment vers Marsille et lui dit : « Sire, c'en est fait pour toujours ; il n'y a plus pour nous d'Espagne. Le Calife est étendu mort dans la vallée. » Marsille l'entend ; sa tête s'incline, le cœur lui manque, il serre la bouche et expire.

Les païens sont vaincus, la guerre est terminée. L'Empereur s'empare de Saragosse, qui ne pouvoit résister et en fait abattre la grande porte. La reine Braimimonde vient au-devant de lui et lui rend les clefs de la maîtresse tour. L'armée passe la nuit dans la ville. Ainsi opère toujours bien celui que Dieu protège.

La lune éclairoit de sa lumière la cité antique, les étoiles brilloient dans les cieux, aucun vent n'agitoit les airs. Charles abandonne la ville à son

armée. Les François avides de butin se répandent partout. Il n'y a point de mosquée, de logement, de lieu si obscur et si profond, qu'ils ne fouillent et ne renversent de fond en comble. Ils s'emparent des immenses trésors que Marsille avoit amassés pendant sa vie; ils mettent en pièces les images d'or de Mahomet et de Jupin. Heureux celui qui a un âne! il emporte la meilleure part.

D'un autre côté plus de vingt mille Sarrasins reçoivent le baptême; ceux qui le refusent sont pendus sans rémission. La reine Braimimonde toutefois ne voulut pas ainsi renoncer à sa croyance; mais l'Empereur ne l'y força point. Il l'emmena avec lui en France où plus tard elle embrassa par amour la loi sainte et se consacra dans une abbaye au service de Dieu.

Le lendemain Charles confie la garde de Saragosse à mille chevaliers; il monte ensuite à cheval, et suivi de l'armée et de la reine Braimimonde, blanche comme un lis, à laquelle il rend toutes sortes d'honneurs, il reprend avec tristesse le chemin de Roncevaux, lieu de douleur éternelle, où tant de vaillants guerriers ont péri.

CHANT QUATRIÈME.

—

Grand est le deuil de l'armée Françoise en arrivant le soir à Roncevaux. Ni vieux ni jeunes ne songent à se réjouir. Les chevaux n'y trouvent à manger qu'une herbe couverte de sang. Là est couché Roland le noble vassal avec Olivier et tant d'autres preux. « Ah! Roland mon neveu, s'écrie Charles dans l'amertume de son ame, quelle douleur votre perte me cause! Je veux que le patron des morts en reçoive encore plus d'honneurs. Je ferai réparer son moutier. L'or, l'argent et les pierres précieuses en enrichiront les autels. J'y mettrai quatre cents moines, qui chanteront la messe des trépassés; je ferai en outre construire deux maisons moniales avec des dômes brillants de dorures, où seront logés et nourris deux mille pauvres qui prieront pour le salut des généreux barons. »

L'Empereur jette un regard douloureux sur le défilé et les alentours et les voit couverts des corps de ses chevaliers. Dans sa désolation il rompt les cordons de son manteau de peau de martre, il arrache sa barbe blanche; puis s'arrêtant sous deux arbrisseaux, il appelle à lui Ogier, le comte d'Evreux, et le duc Naymes, si loyal. « Barons, leur dit-il, faisons des bières de branchages, que nous accouplerons sur des chevaux, et demain avec l'aube, quand le coq commencera son chant et que brillera l'étoile du matin, nous enlèverons les corps des douze pairs, qui ne doivent pas rester dans cette affreuse vallée. » Et puis, assis sur une pierre, tordant ses poings, il se remet à pleurer son neveu et à maudire Ganes. Les barons s'assemblent autour de lui. « Sire, lui disent-ils avec ménagement, votre douleur est extrême; mais puisque Ganes est la cause de tous vos maux, livrez-nous-le, nous en ferons telle justice, qu'on ne cessera d'en parler aussi longtemps que vous vivrez. — Vos désirs seront satisfaits, » leur répond Charles.

A force de pleurer, il semble vouloir dormir. On plie un manteau de fine étoffe d'Alexandrie qu'on met sous sa tête; on dresse un pavillon vert pour le garantir de la chaleur. L'Empereur se couche, mais son angoisse est trop vive pour

que le sommeil s'empare de lui. Uniquement occupé de son neveu, il va le chercher parmi les morts. Quand il voit qu'il ne peut le trouver, il s'agenouille, et, les yeux mouillés de larmes, il adresse cette prière au Seigneur :

« Père rédempteur qui formâtes Adam et tirâtes d'une de ses côtes Eve sa femme, qui, pour cette raison, est soumise à ses ordres; vous qui créâtes le firmament et naquîtes à Bethléem; qui fîtes voir votre puissance en nourrissant quatre mille personnes avec cinq pains d'orge et deux poissons, et qui, après avoir été mis sur la croix et couché dans le tombeau, ressuscitâtes par votre propre vertu et brisâtes les portes de l'enfer pour en tirer ceux qui vous ont été fidèles, beau sire Dieu, comme je suis persuadé de ces choses, exaucez le vœu ardent de mon cœur : faites-moi trouver le corps de mon neveu Roland. »

Sa prière finie, l'Empereur se lève et monte sur son cheval. Naymes et Josserand lui tiennent l'étrier. En promenant ses regards de côté et d'autre, il aperçoit sous un arbre vert et touffu le corps du paladin; il y va à grands coups d'éperons, saute à terre et se précipite sur ces restes chéris. Il les serre avec tendresse, il en baise les pieds. « Beau neveu, que j'aimois tant, quelle cruelle séparation! Comment pouvoir la supporter! » En

achevant ces mots, il tombe en défaillance. « Ah ! Dieu, s'écrie le duc Naymes, c'est trop fort. Bon sire, pourquoi te désoler de la sorte? Vois combien de gens comptent sur ton appui. Si tu succombes à ta douleur, que veux-tu qu'ils deviennent ? — Baron, répond Charles, il n'y a pas moyen de se consoler, la perte est trop grande : en voilà pour ma vie. Quand je pense que par une méchanceté insigne je suis séparé pour toujours de mes fidèles compagnons les douze pairs, de mon neveu Roland, du preux Olivier, mon ame est près de s'échapper de mon corps. Puissent les leurs être au céleste séjour. » Il dit, s'assied sous l'arbre verdoyant et s'appuie sur le Duc.

On reconnoît les corps des douze pairs. Sur chacun d'eux on étend un manteau d'étoffe rouge. « Il faut ensevelir nos chrétiens, dit l'Empereur. — Mais, lui est-il répondu, comment les distinguer au milieu d'un si grand nombre de mécréants de tant de nations différentes. — L'observation est juste, répond Charles. Eh bien ! mettons-nous tous en prière, et que chacun demande à Dieu qu'il nous fasse connoître ceux qui sont morts à son service. » Alors il se prosterne et toute l'armée avec lui. « Beau sire Dieu, créateur de cet univers, disent-ils, ne souffrez pas que vos serviteurs soient confondus avec ceux de la race de Caïn, d'infame

renom. » Le Seigneur exauça leur prière; il envoya saint Martin qui fit croître une ronce sur le corps de chacun des mécréants. Les gentils pélerins qui vont à Saint-Jacques par cette route la voient encore.

L'Empereur et son armée se redressent; chacun admire le prodige. « Barons, dit Charles, quel puissant motif nous trouvons là pour bien servir Dieu et ne pas craindre de mourir pour sa sainte loi. Maintenant, francs chevaliers, occupez-vous de la sépulture de vos amis. » Chacun aussitôt de mettre la main à l'œuvre. Armés d'un fer aigu, ils ouvrent des fosses profondes qui reçoivent depuis soixante jusqu'à cent corps. Un nouveau prodige vient alors se montrer aux yeux de l'armée. Elle voit s'élever sur chaque fosse des arbustes élégants et fleuris, qui y resteront à jamais. Les écuyers et les sergents vont y couper des branchages dont ils font des litières; ils couchent dessus les corps de Roland, d'Olivier et des douze pairs, et en chargent de vigoureux chevaux.

Toutes ces dispositions faites, l'armée quitta la vallée de deuil en poussant des gémissements tels qu'on n'eût pas entendu gronder le tonnerre. Elle franchit les montagnes, et arriva le soir à Saint-Jean, où elle s'arrêta pour passer la nuit. A son approche, les habitants avoient éclairé de feux tous

les environs. Ce fut là, au pied des ports, que Charlemagne fit construire, en mémoire de son neveu, un monastère qu'il appela Saint-Jean.

Le lendemain matin, l'Empereur fait venir en sa présence le comte Nivelon, Gérard de Blois, Guy de Saint-Omer et Geoffroy d'Anjou qu'il aimoit chèrement. « Barons, leur dit-il, je vais vous charger d'une mission. Prenez avec vous cent chevaliers; traversez les landes, et allez par le plus droit chemin au château de Vienne, séjour du duc Girard. Vous lui direz de se rendre auprès de moi et de m'amener sa nièce Aude au si gracieux visage, que je veux célébrer son mariage. Hélas! elle étoit promise à mon neveu; mais l'indigne Ganes les a séparés à tout jamais. Pour m'assurer de votre discrétion, vous allez me jurer, sur les Saints, vous et tous ceux qui vous accompagneront, que vous cacherez soigneusement la peine qui nous accable, jusqu'à ce que j'aie parlé au Duc, et tâché de réconforter la belle Aude. Quelle satisfaction pour mon cœur si je pouvois lui adoucir un si grand chagrin! Sans cela, vous la verrez mourir, et mes soins seront inutiles. » Le Roi fait alors apporter des reliques sur lesquelles jurent les chevaliers; puis ils vont s'armer, montent à cheval et partent. De son côté Charles, après avoir fait charger les bières et sonner la trompe, se rend

avec son armée à Blaye, où chaque jour il fait dire messes, vigiles et psautier à l'honneur des belles ames qu'il a perdues. Je vais maintenant vous entretenir des messagers qui sont partis pour Vienne-le-Château.

Les quatre barons et leur escorte y arrivent après une longue et pénible route. Ils y trouvent le duc Girard, nouvellement revenu d'Allemagne, où il avoit combattu contre les Saxons. Charles lui avoit confié le commandement de la Bourgogne jusqu'au moment de son retour en France. Le Duc fait bel accueil aux envoyés et ne tarde pas à leur demander des nouvelles de l'Empereur. « Que fait Charles mon suzerain? L'avez-vous laissé en santé et joie? A-t-il remporté de grands avantages en Espagne? »

« Sire Girard, répondent les envoyés, l'Empereur vous salue. Il a conquis l'Espagne et reçu le tribut des Sarrasins. Leur roi Marsille avoit voulu nous surprendre dans la vallée de Roncevaux; mais son audace a reçu le châtiment qu'elle méritoit : lui et les siens y ont été exterminés. L'armée victorieuse a repassé les monts, et s'est arrêtée à Blaye-sur-Gironde pour se reposer et guérir ses malades. Le comte Roland et le marquis Olivier se délassent dans les plaisirs de la chasse. L'Empereur qui vous aime fort, vous et votre lignage,

nous mande pour vous dire qu'il se propose d'augmenter votre puissance et vos honneurs. Il vous invite à venir le joindre avec la sœur d'Olivier, la belle Aude; il veut célébrer dans la ville de Blaye son mariage avec le comte Roland. Le douaire en sera magnifique; ce ne sera rien moins que le royaume des Espagnes. — Dieu de gloire! s'écrie le Duc en levant les mains au ciel, je vous rends grâces pour tant de prospérités. Où est ma nièce pour lui annoncer ce beau message? »

Cette nouvelle ne cause pas une moindre joie à dame Guibor. Elle court à l'appartement de la damoiselle : « Belle nièce Aude, voilà vos honneurs qui vont croissant. Le comte Roland, qui avoit fait choix de vous pour sa mie, vous requiert la sainte foi de mariage. » Elle dit, et aussitôt elle s'empresse de la vêtir et de la parer; elle lui passe une robe d'étoffe de soie d'Orient, qu'elle couvre d'un mantel précieux.

Dieu qu'elle est belle la nièce du Duc, quand elle a été parée! son visage s'est teint des plus vives couleurs. Il n'y a pas sous le ciel de rose si fraîche dont elle n'efface l'éclat. Sa tante la conduit vers le Duc. Sitôt qu'elle paroît, toute la salle est enluminée de sa beauté. Les envoyés la contemplent avec ravissement; chacun la salue avec respect. Geoffroy d'Anjou prend la parole :

« Franche pucelle, recevez nos félicitations. Vous allez épouser le chevalier le plus accompli qui ait jamais tiré l'épée. — Oncle Girard, dit Aude non moins sage que belle, quand vous êtes si bon que de me donner un époux, j'en dois encore demander l'agrément à ma respectable tante Guibor qui m'a élevée avec la même tendresse que si elle m'eût portée dans son sein. »

« Belle Aude, répond le Duc, ce mariage ne souffre aucun retard. Quand le bon comte Reinier votre père, le fier Hernaut de Baulande votre oncle, et le marquis Olivier votre frère (il n'est au monde un meilleur chevalier), quand tous les trois, dis-je, de concert avec Roland, terminèrent mes différends avec Charlemagne, nous arrêtâmes ensemble ce mariage. Ainsi, belle nièce, préparez-vous à partir. »

Le Duc appelle Amaugis et Bernard, Guy de Montamis et Bos de Lyon. « Faites monter à cheval cent de mes chevaliers, tant de Commercy que de Vienne, qui tous aient des manteaux de prix, de riches pelisses et de beaux chevaux. Ma nièce montera Claris, mon superbe mulet, plus blanc que la fleur de lys. Je le conquis sur un Sarrasin que je tuai sous les murs de Baulande. Floires, fils de Paris, nous conduira; il connoît

tous les bons chemins. Il me tarde d'arriver auprès de l'Empereur et d'embrasser nos amis. »

Le lendemain, dès la pointe du jour, le duc Girard monte à cheval et sort de Vienne avec sa brillante escorte. Aude est sur le mulet de Syrie, couverte d'un superbe mantel. Oncques ne fut plus belle dame! A l'un des doigts de sa main droite elle porte l'anneau de loyauté que lui donna le comte Roland le jour qu'il lui engagea sa foi. S'il eût vécu, quelle bonne amie eût été assurée à sa tendresse! Las, quel amour a pris sa départie à Roncevaux! La belle Aude ne sait encore rien. Elle marche entre le bon Duc qui l'a si doucement élevée et le comte Richard de Pavie.

Pendant la route qui est longue et difficile, le Duc s'entretient avec les deux puissants barons, Guinemant et Bérard. De son côté, Aude laisse souvent échapper des soupirs. Enfin elle se tourne vers le Duc : « Mon oncle, lui dit-elle les larmes aux yeux, j'ai le cœur tout dolent; appelez, je vous prie, maître Omangin; qu'il vienne m'expliquer un songe pénible et tout-à-fait extraordinaire que j'ai eu cette nuit. » Le Duc fait venir le nécromancien. « Beau sire clerc, lui dit Aude sitôt qu'elle le voit, écoutez un peu ce qui m'est arrivé durant mon sommeil. J'ai vu d'abord un jeune faucon plus blanc que neige, qui s'est abattu sur

mon giron. Il avoit aux pieds des lacs d'une grande richesse. En peu de temps il est devenu merveilleusement gros. Il m'a prise alors dans ses serres et m'a emportée sur le haut d'un mont, où il m'a laissée. Dans ce moment viennent à passer deux chevaliers; c'étoient mon frère et le vaillant comte Roland, qui alloient à la chasse. Je les appelle le plus haut que je puis à mon secours; mais ils continuent leur route sans s'arrêter et sans vouloir me répondre. Tout à coup je vois sous les pieds de leurs chevaux la terre qui s'entr'ouvre et les engloutit soudain, sans que l'un des barons puisse porter secours à l'autre.

« Cet affreux spectacle venoit à peine de disparoître à mes yeux, que je me trouve transportée dans une église. J'y voyois mon frère et le comte Roland étendus morts par terre, lorsque de ma bouche sort un épervier, qui prend son vol et va s'abattre sur les deux barons. Alors je m'éveillai. Ah! je crains bien que tout cela ne présage quelque chose de fâcheux. »

Dès son jeune âge, Omangin avoit montré beaucoup de sagesse. Il étoit Neustrien, de la cité de Coutances, et avoit été élevé parmi les François. Grand clerc en astronomie et nécromancie, il ouvre un livre de son art et y voit clairement la mort des deux barons, avec la défaite totale de

l'arrière-garde, comme quoi Ganelon les vendit à Marsille, le roi payen. Le clerc est bien affligé, mais il fait bonne contenance aux yeux de la belle Aude et donne une autre interprétation au songe. « Belle damoiselle, lui dit-il, ne vous attristez pas ; votre songe n'annonce rien de fâcheux, croyez-en mes paroles. Le fauconet qui vous a portée sur un mont désigne l'Empereur par qui vous fûtes mandée hier, et l'épervier sorti de votre bouche, c'est un enfant qui naîtra de vous et auquel Charles donnera de vastes Etats. — Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, » répond la belle Aude qui poursuit son chemin.

Quand le Duc et sa compagnie ont passé la ville de Saintes, le comte Geoffroy, en homme avisé, fait prendre les devants à deux de ses chevaliers montés sur d'excellents chevaux. Ils arrivent à Blaye, mettent pied à terre au palais, se présentent devant l'Empereur, et lui disent : « Sire, nous vous annonçons l'arrivée du duc Girard et de sa nièce en grand arroi ; ils ne se doutent pas du désastre de l'arrière-garde. — C'est très-bien, répond Charles, ils ne l'apprendront que trop tôt. » Là-dessus il appelle le duc Naymes.

« Beau sire, faites crier un ban par la ville et l'armée, pour qu'on laisse le deuil et qu'on se livre à la joie. Invitez les dames à danser et à caroler,

les jeunes gens à se divertir, et les chevaliers à rompre des lances. Moi, de mon côté, j'irai au-devant du duc Girard et de sa nièce. » Il dit, et dispose tout pour son départ; puis il monte à cheval et mène avec lui Ogier le bon Danois, le brave comte Richer d'Apremont, et un si grand nombre d'autres chevaliers qu'ils sont bien deux mille. Après avoir fait quatre grandes lieues, il s'arrête dans un vallon où il se repose sous un églantier fleuri.

Cependant le Duc a tant poursuivi sa chevauchée qu'il arrive bientôt au même endroit. Charles voit Aude et court l'embrasser. La gente damoiselle plus de cent fois le baise, et ne peut se détacher de lui. « Sire, lui demande-t-elle, où sont donc Olivier mon frère, et mon fiancé le comte Roland? Je suis surprise de ne pas les voir. Las! je tremble qu'il ne leur soit arrivé quelque malheur. » Charles se tait, regarde Ogier, et s'efforce de cacher une larme qui s'échappe de ses yeux.

« Belle Aude, répond-il, je vais vous le dire. Les deux paladins sont restés en Espagne où ils combattent contre les infidèles; mais pour Dieu! ne vous en affligez pas; laissez-là leur amitié; je vous donnerai pour époux le duc de Neustrie. C'est un riche et puissant baron. — Sire, réplique Aude, je ne crois rien de tout cela; si un

autre que vous me tenoit un pareil langage, je croirois qu'il a perdu l'esprit. Bon Empereur, cessez de me le cacher plus long-temps. Où est le comte Roland qui m'a donné sa foi? Où est le preux Olivier? Si je ne les vois, j'en perdrai la vie. Oh! je ne m'en doute que trop, ils ne sont plus : un songe affreux me l'a fait pressentir. »

Charles, voyant qu'il ne peut plus cacher à la belle Aude ce qui se passe, ni adoucir sa douleur, soupire, et les larmes aux yeux il confie la pucelle au bon Danois, et va trouver le duc Girard. Il le prend à part et lui conte tout le désastre arrivé par la trahison de Ganes. Le Duc est désolé, mais par courtoisie il renferme en lui son mortel chagrin et s'efforce lui-même de consoler son seigneur.

L'Empereur et sa compagnie viennent à Blaye qu'ils trouvent en grande joie, ainsi que l'avoit ordonné le duc Naymes. Ils montent au palais, où les principaux barons s'empressent de venir saluer le Duc et sa nièce. Mais la belle Aude ne voit point parmi eux ni son frère ni son fiancé. Elle se met à pleurer, regarde l'Empereur et lui dit : « Sire, par la merci de Dieu, prenez pitié d'une malheureuse qui vous aime plus que personne au monde; faites-moi connoître le sort d'Olivier et de Roland. — Belle, lui répond Charles, je ne puis plus vous le cacher; tous deux sont morts, les nobles

vassaux ; tous deux sont séparés de nous pour jamais. Les douze pairs ne sont plus. Tous ont été vendus à Roncevaux par Ganes au roi Marsille et m'ont laissé dans un veuvage éternel, ainsi que le faon dans les bois, quand sa mère est tombée sous la dent des bêtes sauvages. »

A ces paroles, Aude ne répond rien. Son visage perd ses belles couleurs, tout son corps tremble, elle tombe sans connoissance dans les bras de Charlemagne. Après un long évanouissement, elle ouvre les yeux et jette un grand cri. « Sire, dit-elle, laissez-moi voir le corps de mon frère Olivier ; que je voie aussi celui du comte Roland ; il avoit ma foi, j'avois la sienne. Un cœur ne peut partir sans l'autre ; il faut que j'aille rejoindre mon ami et mon malheureux frère. — Je me rends bien volontiers à votre demande, » répond l'Empereur.

Il conduit alors le duc Girard et sa nièce au moutier. Aude voit entre les piliers de l'église quantité de cierges allumés et au milieu les cercueils des deux barons. Elle y court, elle tire à soi le suaire étendu sur les restes chéris et les voit, l'un couvert de sang, et l'autre épuisé des efforts qu'il avoit faits en combattant contre les infidèles. Alors elle arrache ses cheveux, déchire son beau visage, puis, se tournant vers son frère, elle se penche sur lui et le baise en s'écriant : « Olivier mon frère, voulez-vous m'abandonner? Je suis

Aude que vous aimiez tant. Ne puis-je voir vos yeux me regarder, ni entendre les paroles de votre bouche ? » En disant ces mots, elle s'évanouit de nouveau. Charles va la prendre dans ses bras et fait recouvrir les corps.

Ecoutez ce que dit à l'Empereur la courageuse fille du duc Reinier, quand elle eut repris ses sens. « Sire, je vous demande une grâce. Ordonnez qu'on sorte de cette église ; je désire y être seule pour prier Dieu ; je parlerai aussi à mon frère et à mon fiancé. — Belle, lui répond Charles avec tendresse, vos désirs vont être satisfaits. » Aussitôt il appelle les ducs Naymes et Ogier, et leur donne les ordres en conséquence. Aude remercie l'Empereur qui la serre dans ses bras et sort, et après lui tous les assistants.

Aude restée seule ferme les portes du moutier ; puis, avec une hardiesse que femme n'eut jamais, elle revient devant les cercueils, prend les deux barons entre ses bras, et les dresse sur leur séant, de manière qu'ils ne puissent tomber d'aucun côté ; ensuite, à genoux devant eux, elle bat sa coulpe et se met en oraison. « Dieu de gloire qui fîtes la terre, les cieux et tout ce qui respire, Dieu qui recevez avec de grandes récompenses dans votre paradis ceux qui vous servent avec zèle, et qui en repoussez les méchants, faites entendre encore une fois à la chétive créature prosternée à vos

pieds la voix de son frère. » A ces mots descend un ange envoyé du Seigneur, qui éclaire tout le moutier par sa présence.

Aude voit la grande clarté et redouble de ferveur. « Beau sire Dieu, si, comme j'en suis convaincue, vous apparûtes en Galilée à votre famille qui se désoloit de votre mort, et ressuscitâtes Lazare couché depuis quatre jours dans le tombeau, rendez la vie à mon frère jusqu'à ce qu'il m'ait fait connoître ses volontés. » Le saint ange s'approche alors du paladin, et le fait parler comme s'il fût en vie.

« Belle sœur Aude, cessez de vous affliger; vous ne demeurerez pas long-temps seule et délaissée. Vous quitterez bientôt cette vie charnelle qui ne vaut pas un regret. Vous viendrez avec moi en la compagnie du Seigneur au plus haut des cieux, où règne toute joie avec la beauté que rien ne peut flétrir. Celui-là qui aime Dieu s'assure parmi les anges une récompense sans fin. Levez-vous donc et mettez un terme à vos douleurs; je n'ai congé que pour vous dire ce peu de mots. » La voix cesse, le messager céleste s'envole, et Aude se relève.

Elle replace doucement les deux corps sous leur linceul, et ouvre les portes du moutier. Charlemagne y entre avec ses barons. Le duc Girard

vient à Aude. « Belle nièce, reprenez courage ; l'Empereur vous donnera un illustre époux. — Mon oncle, lui répond-elle, ne parlez pas de cela. Personne, s'il plaît à Dieu, ne recevra la main de votre malheureuse nièce, car elle mourra de son deuil. » Elle dit, s'incline vers Charles, et lui demande un confesseur. Celui-ci fait appeler un archevêque qui lui étoit cher. Le serviteur de Dieu entend en particulier la damoiselle et lui impose la pénitence convenable. Aude à genoux bat sa coulpe et prie Jésus qu'il lui envoie la mort ; puis, après s'être signée, elle se lève et revient vers l'Empereur, le désespoir dans l'ame.

« Olivier mon frère, s'écrie-t-elle, quel sort affreux! Sire Roland, si Dieu eût permis notre mariage, j'eusse été la plus heureuse de toutes les femmes. Oncle Girard, c'est fini, je sens la mort tant désirée qui s'approche. Saluez, avant toute autre dame, ma tante Guibor si bonne. » En achevant ces mots, sa tête se penche sur son sein; Charles la prend dans ses bras et l'enveloppe dans sa fourrure ; il la croit seulement évanouie, mais la belle ame n'y étoit plus. Les anges l'avoient déjà portée devant le Seigneur de gloire. Elle est morte, la belle Aude, victime d'un amour sans pareil !

On la couche entre les cercueils des deux paladins sur un lit funèbre, qu'on couvre d'un tapis précieux. Deux archevêques font les prières de

l'Eglise. Princes et chevaliers, clercs et laïques, riches et pauvres fondent en larmes. D'épaisses ténèbres s'étendent sur la ville. On ne sait s'il fait jour ou nuit.

Après les délais d'usage, l'Empereur ordonne qu'on s'occupe des funérailles. On embaume avec soin les corps des douze Pairs, et particulièrement ceux de Roland, d'Olivier et de sa sœur, puis on les descend dans des tombeaux. Alors le deuil se renouvelle plus amer que jamais. Les uns se tordent les poings, s'arrachent les cheveux; les autres déchirent leurs riches vêtements. Le duc Girard s'écrie dans son désespoir : « Cher neveu, comment, sans perdre l'esprit, supporter une si cruelle séparation! Belle Aude, que dire à la Duchesse qui tant vous aimoit? quel mariage à lui annoncer! Puisse Dieu me faire la grâce de vous suivre bientôt! » Ces accents déchirent les cœurs. Charles ne peut endurer davantage un tel spectacle. Il se fait conduire dans sa chambre et y reste deux jours sans vouloir parler à personne. Le troisième, il pense qu'il est temps de satisfaire ses Barons, de ramener l'armée en France et de la licencier. Il fait en conséquence publier par tout le camp que chacun s'apprête à partir.

L'armée se met en marche, riche d'or, d'argent, de mulets de Syrie et de chevaux d'Espagne. Elle traverse le Poitou, la Touraine, dirige ses pas droit

vers Chartres, et fait halte pour passer la nuit dans la prairie de Bonneval, abbaye célèbre. Le lendemain, la messe dite, au moment où l'armée se disposoit, au bruit des trompettes et des cors, à reprendre sa route, l'Empereur fait venir devant lui ses capitaines. « Barons, leur dit-il, vous allez avoir bientôt Ganes à juger; ainsi sachez que nul de vous ne doit prendre sa départie avant que le jugement soit rendu et que le perfide ait reconnu de sa bouche comment il ourdit la trahison. » Là-dessus il part et ne s'arrête plus qu'il ne soit arrivé à Saint-Denis la bonne ville. Charles dépose sur l'autel de la digne église de riches offrandes, et se recommande à Dieu et au grand Saint, à l'occasion de Ganes, dont il veut que le jugement se fasse avec une grande publicité dans la ville de Mont-Léon; il continue ensuite sa route sans autre délai, impatient d'exercer sa vengeance; mais ce ne sera pas sans peine, car le traître a des parents nombreux et pleins d'audace, qui, mandés en secret par lui, sont résolus de venir assister au jugement, et de le défendre envers et contre tous.

Femmes et enfants viennent en foule au devant de l'armée. Quelle joie pour ceux qui retrouvent leurs parents! Charlemagne entre, ainsi accompagné, dans Mont-Léon; il monte à son palais, suivi de ses grands vassaux accourus de tous les

points de l'Empire, et va s'asseoir sur son trône; sa face est imposante : un riche manteau de vair couvre ses épaules. Autour de lui se rangent les Barons. « Seigneurs, leur dit-il, je vous ai convoqués, afin que vous me donniez vos conseils, pour l'amour de Saint-Denis l'apôtre de la France. Quand je fus pour conquérir l'Espagne, vous me confiâtes vos fils et vos frères; une partie a péri par les méfaits du comte Ganes. Quelle conduite dois-je tenir envers lui? » A ces mots, les yeux des assistants se remplissent de larmes.

« Droit Empereur, dit le comte Otoyer, Seigneur de Boulogne-sur-Mer et d'Amiens, faites venir le Comte devant vous, et nous entendrons ses raisons. S'il avoue les méfaits, que son corps soit aussitôt livré aux tourments et à la mort. Mais avant de punir son vassal, la justice veut qu'il soit entendu et convaincu, et qu'il puisse se défendre par ses armes. — Ganes n'en aura pas le courage, s'écrie le comte Gondebaud. — Qu'on aille le chercher, » dit l'Empereur; et aussitôt les gardes d'y courir.

Ganelon est introduit devant l'assemblée et se tient debout. Richard de Neustrie prend le premier la parole : « Comte Ganes, vous êtes accusé de félonie; l'Empereur vous redemande le sang de son neveu et de ses chevaliers morts à Roncevaux. — Sire Richard, répond le Comte, l'Empereur

peut dire ce qu'il veut ; voici sans autre explication mon gage, car je défends mon corps de trahison. — Taisez-vous, menteur effronté, dit Gondebaud; francs et vaillants chevaliers, écoutez-moi. Quand nous revînmes sur nos pas, par delà les monts, nous prîmes un soldat de l'armée payenne, qui nous conta ce qu'il avoit vu et ouï, comme quoi le comte Ganes avoit vendu à son Roi les soldats de l'arrière-garde. Puisqu'il le nie, Sire, voici mon gant. Avant que le soleil se couche, je vous le livrerai mort ou convaincu. — C'est très bien parlé, » dit l'assemblée.

L'Empereur reçoit les deux gages et demande que les ôtages lui soient remis. Ganelon présente plusieurs de ses parents, qui se livrent sans hésiter, se reposant sur sa loyauté et sur sa valeur. Les autres s'en vont l'armer dans la basse ville chez Simon son hôte. Ils lui chaussent les jambes d'un acier poli, lui attachent deux éperons d'or et le vêtent d'un blanc et fort haubert qu'ils couvrent d'un manteau de riche fourrure. Clarembaut de Mâcon lui lace le heaume. On lui donne un écu sur lequel est peint un lion ; puis on lui amène un vigoureux destrier de Gascogne. Le traître le monte lestement, et semble un véritable preux ; mais son intention n'est pas de combattre : il pense qu'il est plus sûr pour lui de s'enfuir.

Il va sur une place qui étoit devant la maison et

fait semblant d'essayer son cheval. Pendant que chacun est occupé à le regarder, soudain piquant des deux, il enfile la porte de la ville, et s'éloigne au grand galop de Mont-Léon, sans s'inquiéter de ses ôtages. Peu lui importe qu'ils soient honnis et vilipendés, pourvu qu'il mette en sûreté sa personne. Ceux qui le gardoient jettent de hauts cris. En un moment la nouvelle de sa fuite se répand par la ville et parvient à la connoissance de Charles. « Dieu, quel malheur! s'écrie-t-il; je donne mille besants d'or à celui qui le ramenera. —Sire, dit le brave Gondebaud, rassurez-vous. Avant qu'il soit vêpres, je vous le rendrai, je vous en donne ma foi; mon cheval fera aujourd'hui ses preuves; il n'y en a pas au monde un meilleur; il ne connut jamais la fatigue. »

Maints bons vassaux se mettent à la poursuite de Ganes; mais le comte de Frise les devance tous et ne tarde guère à l'atteindre, car les fers du cheval que montoit le félon s'étoient cassés. Il le serre de si près qu'il pourroit presque l'atteindre avec sa lance. « Déhonté fuyard, lui crioit-il, retourne-toi pour me combattre, et ne déshonore pas le nom françois. » Mais Ganelon, sans rien répondre, continuoit à presser les flancs de son cheval, quand arrivent de toutes parts une foule de chevaliers, parmi lesquels Richard de Vermandois, Hugues du Mans et le comte Guy d'Amiens. Il est

entouré, pris et ramené devant l'Empereur qui, dans sa colère, avoit déjà fait mettre en prison ses ôtages. « Mes nobles guerriers, dit aussitôt Charles à ses barons, hâtez-vous de juger ce traître; je veux que dès ce jour il soit puni. »

Mais voici venir sur un cheval pressé à grands coups un écuyer qui en descend lestement, monte au palais et va mettre genoux en terre devant Ganes. « Beau sire Comte, lui dit-il tout bas, dissipez vos craintes; je vous annonce secours de la part du meilleur chevalier qui soit en France. C'est Pinabel de Sorence, au fier visage. Il vient vous pléger devant l'Empereur et jure malheur à celui qui osera prononcer sur vous une sentence injuste, quelle que soit d'ailleurs sa vaillance connue. »

Ce message rend à Ganelon son arrogance. Il prend aussitôt la parole pour se justifier. « Par ma foi, Sire, je ne n'ai point mérité votre blâme. Je suis prêt à jurer sur les reliques, que je n'avois nulle intention de fuir. Pourquoi aurois-je laissé mes amis dans l'embarras? Je voulois seulement avant le combat essayer mon cheval. Vous m'avez fait arrêter : c'est un grand affront pour moi. — Dieu! s'écrie l'Empereur, ouït-on jamais plus insigne mensonge! Francs chevaliers, vous savez tous le contraire de ce qu'avance Ganes; jugez-le incontinent. »

Les barons se mettent à délibérer ; ils passent en revue la conduite du Comte ; mais avant que le jugement ne soit rendu, Charles aura vu croître ses ennuis, car en ce moment arrive Pinabel accompagné d'Hervieux de Lyon, et de quatre cents compagnons, possédant tous donjons ou châteaux, fiers et hardis, et bien déterminés à défendre le traître sur la foi de leurs corps. Ils descendent de cheval et montent au palais bien armés, en bon ordre et en orgueilleuse contenance. Pinabel est richement vêtu. Il a rejeté son manteau sur l'une de ses épaules. Ses cheveux sont noués avec un ruban d'or. Au côté lui pend une épée de grand prix. Il se présente devant l'Empereur la tête haute, et lui dit sans le saluer. « En vérité, Sire, vous avez grand tort d'avoir fait arrêter mon oncle et de l'outrager de la sorte ; mais, par les yeux de ma tête, il ne sera pas jugé maintenant, et si, parmi vos barons, il s'en trouve un, n'importe lequel, qui ose dire que Ganes vous a trahi, me voici prêt à le défendre avec la lance et l'épée. »

A ces mots, Ogier se lève, et le preux comte Richer d'Apremont, et le duc Girard de Vienne. Tous trois offrent de déplier leurs gants, lorsqu'un gentil damoiseau s'avance au milieu de l'assemblée. Son nom est Thierry, il est fils du comte d'Anjou. « Barons, dit-il d'un air modeste et d'un

ton avenant, pardonnez si j'ose ici faire entendre ma voix. Vous êtes chevaliers, je ne suis qu'un varlet, mais je fus l'écuyer du comte Roland; c'est à moi de le venger. Puissant monarque, daignez recevoir mon gage; je prouverai par mes armes pour votre bon droit, que Ganes est un traître, qu'il a avec intention commis félonie et vendu dans Saragosse à Marsille le roi payen le Comte votre neveu et ses compagnons. — Tu en as menti, jeune audacieux, s'écrie Pinabel pâle de colère, et je t'en ferai aujourd'hui même repentir. » Aussitôt il donne son gant et présente ses ôtages, qui sont mis sous bonne garde. « Délivrez-moi mon oncle, dit le fier baron. — Il vous sera remis si vous sortez vainqueur du combat, répond l'Empereur; j'en jure par ma couronne. — A votre déplaisir, » réplique Pinabel. Là-dessus il s'éloigne furieux du palais, suivi des siens qui s'en vont l'armer.

Charles regarde Thierry; il le voit bien jeune, mais d'une belle figure, haut de taille, et plein de cœur. Il dit à ses barons : « Seigneurs, soyez assurés que nous verrons aujourd'hui triompher la bonne cause et abattre l'orgueil de Pinabel. — Mon fils, dit le comte d'Anjou, Jésus notre sauveur soit avec toi! »

Plusieurs des principaux barons s'empressent d'armer l'aimable Thierry. Ils couvrent ses jambes

d'un acier bien forgé ; ils lui endossent le haubert du marquis de Lyon, qui l'avoit revêtu lors de sa paix avec Charlemagne ; plus tard Gérard de Roussillon le reçut de lui en présent. Ils lui lacent le heaume du comte Gondebaud ; le dedans est fait d'un os de poisson si dur, que nulle arme ne sauroit l'entamer. Salomon de Bretagne lui chausse ses propres éperons. L'Empereur lui ceint Courtain la bonne épée au duc Ogier, qui ne manquera jamais à son maître dans un combat. On lui amène l'auferrant du duc Reinier, qui n'a pas son pareil pour le courage. Quand il voit dans une bataille un cavalier jeté par terre, aussitôt il court dessus pour l'achever. Thierry le monte et en fait alonger les étriers d'un bon demi-pied; il l'essaie et dit après aux barons. « Grand merci, beaux seigneurs, je ne saurois vous demander un meilleur cheval. »

Pinabel s'étoit rendu dans le faubourg chez son hôte Florent, riche bourgeois. Là on lui couvre les jambes d'un fer qui a l'éclat de l'argent. Il vêt un haubert aux mailles luisantes et ceint à son côté sa brillante épée. Conubre de Clarvent lui lace le heaume. Guy d'Aiguent son neveu lui chausse ses éperons. Hervieux de Lyon lui apporte son écu et attache son gonfanon à une forte lance au fer acéré. Il monte un cheval pommelé, riche-

ment couvert, qu'il manège avec adresse. Dieu ! quel baron, s'il eût aimé la France !

Au pied de Mont-Léon s'étendoit une vaste prairie qu'on voyoit des murs de la cité. Charles y conduit son champion. Un clerc y apporte de saintes reliques. Celui qui se parjure dessus ne passe pas la journée sans en être puni. Le duc Girard, Naymes le fidèle baron et le bon Danois, en gens prudents, font prendre les armes à mille de leurs chevaliers, afin de pouvoir réprimer sur l'instant les effets de l'audace d'Hervieux. L'Empereur fait publier un ban portant invitation à chacun de venir assister au combat.

Pinabel se présente et s'écrie : « J'offre ma bataille, quoi qu'il en puisse advenir.— Je l'accepte, » répond l'Empereur. Il fait aussitôt appeler les ducs de Lorraine et de Neustrie, Salomon de Bretagne, les comtes Guinemant et Othon, Dan Basin et Beuves, et leur confie la garde du champ. On proclame ensuite défense à qui que ce soit de rester dans la lice, hormis les sept barons qui l'ont ouverte.

Les deux champions y sont amenés. Ils descendent de leurs chevaux et les donnent à garder au duc Richard et au comte Othon. Ils adorent les reliques et y font chacun leur offrande de cinq besants d'or, que le clerc reçoit. Salomon prononce devant eux la formule du serment. « Thierry,

dit-il au damoiseau, avancez et mettez genoux en terre. Vous allez jurer le premier devant cette assemblée, puissent Dieu et les Saints ici présents vous être en aide! que le comte Ganes a trahi Roland et l'a vendu lui et ses compagnons au roi Marsille; qu'il a trompé l'Empereur et lui a faussé sa foi. — Ainsi je le jure, » répond Thierry; il dit et se lève. Pinabel s'agenouille à son tour. « Baron, lui dit Salomon, vous jurez en présence de Dieu et de ses Saints, puissent-ils vous protéger! que Ganes votre oncle n'a point trompé Charles notre maître, qu'il n'a point ourdi de trahison contre l'arrière-garde, ni vendu le comte Roland pour or ni pour argent. » Pinabel jure dans les mêmes termes; il veut ensuite baiser les reliques, mais Dieu ne le permet pas. Tout troublé, il se remet en pied, prend sa lance et monte sur son cheval.

Thierry, le gentil damoiseau, lève les yeux au ciel et prie le Seigneur de faire honneur à son bon droit; puis il saisit sa lance, monte sur son destrier, passe son écu au bras, prend du champ et crie à Pinabel : « Je vous défie, vassal qui défendez un traître, et, s'il plaît à Dieu, je vous en ferai repentir. — Vous parlerez une autre fois, » répond le Baron. A ces mots, ils fondent l'un sur l'autre et s'atteignent si rudement sur leurs

écus, qu'ils en font sauter l'émail et la peinture sans autre dommage d'ailleurs. Chacun reste ferme sur son cheval, tourne bride, et vient reprendre sa place.

« Thierry, dit Pinabel, tu as soutenu mon choc vaillamment, mais ta jeunesse t'a fait entreprendre une tâche au-dessus de tes forces. Laisse-là le combat et t'en viens avec moi, je te donnerai Sorence avec ma fille au doux visage; je ne crois pas qu'il y en ait une si belle dans toute la Bourgogne. — Honte à moi, répond le damoiseau, si je me faisois aimer d'elle à ce prix! J'ai mis ma confiance dans Celui qui, pour nos péchés, pâtit sur la croix; je vengerai Roland et mes autres amis tués par le fait de votre oncle à Roncevaux, et le roi Charles en aura la satisfaction. » Alors ils se précipitent de nouveau l'un sur l'autre et se frappent de telle force que leurs lances volent en éclats. Leurs chevaux eux-mêmes se heurtent le poitrail avec tant de violence, que celui de Pinabel tombe mort sous son cavalier. Thierry passe outre sur le sien.

Le Baron est bien contrarié de la perte de son cheval; il se dégage promptement de dessous lui, tient son écu au bras et met l'épée à la main. Le destrier du damoiseau, après avoir suivi son élan, revient sur Pinabel et le renverse par terre; mais celui-ci, en se relevant, l'atteint à la jambe et la

lui tranche jusqu'à l'os. Le généreux animal s'abat. Thierry saute debout, se couvre de son écu et tire Courtain la redoutable épée.

Les deux fiers champions, privés de leurs chevaux, recommencent à pied un combat acharné. Ce jour-là le ciel étoit magnifique et le temps très-chaud. Pinabel va frapper Thierry sur son heaume d'acier du Poitou. Le fer ne peut l'entamer; il retombe sur le haubert qu'il déchire, coupe la camisole et fait au jeune écuyer une large blessure, d'où il sort des flots de sang. « Thierry, dit Pinabel, je crois que je vous ai touché. — Par mon chef, je m'en sens, » répond le damoiseau. Mauvaise rencontre que celle d'un railleur! Pinabel continue sur le même ton : « Si vous ne voulez pas que je vous achève, il faudroit enrayer. »

Le fils du comte d'Anjou souffroit cruellement de sa blessure et de la chaleur. Les gentes pucelles qui des murs de la ville le voient ainsi navré, jettent un cri d'effroi. Le damoiseau les entend et sent doubler ses forces. Il fait lestement un pas de côté, revient rapidement sur Pinabel et lui adresse son coup à la tête. L'épée glisse entre le heaume et l'écu, fausse les mailles du haubert brodé d'or et tranche le bras gauche, qui tombe à terre avec l'écu bouclé. Les dames en remercient Dieu.

« Comme tranche votre fer! dit Pinabel à

Thierry ; je crois qu'il a été forgé et émoulu par les diables pour me priver ainsi d'un bras ; mais si le cœur ne me manque , vous allez me le payer cher. » En parlant ainsi, il s'abandonne sur le damoiseau , le frappe sur son heaume qui résiste et lui emporte une partie de l'écu. Le coup est si terrible que Thierry en fléchit les genoux ; peu s'en faut qu'il n'en soit renversé. Mais il se raffermit en invoquant Jésus , décharge son épée sur le heaume du Baron , en fait sauter le nasal où brilloit une escarboucle , et brise la mentonnière de son haubert. Celui qui se regardoit d'avance comme vainqueur , tombe à la renverse et laisse échapper son épée. « Ah Dieu , s'écrie Charles , ce sont là de tes œuvres ! » Le damoiseau se précipite sur Pinabel ; il voit un endroit de sa poitrine qui n'étoit pas couvert par l'armure et y enfonce Courtain jusqu'à la garde. L'arrogant expire sans jeter un seul cri.

Thierry retire son épée. Les gardes accourent ; ils prennent le corps de Pinabel qui gisoit bouche béante , lui passent autour du cou une hard , qu'ils nouent à la queue d'un roncin, et vont le pendre , son haubert sur le dos , à des fourches dressées sur un tertre élevé , pour servir d'exemple à ses pareils.

L'Empereur plein de joie fait venir devant lui ses barons. « Seigneurs , leur dit-il , Celui qui a

fait la terre et les cieux et qui nous gouverne, sait, quand il le faut, abattre l'orgueil des méchants. C'est par sa présomption que Pinabel est mort. Ganes a trahi la fleur de ma chevalerie ; demain, s'il plaît à Dieu, j'en prendrai vengeance ; mais ne sera-t-il pas possible d'obtenir de ce félon l'aveu de son crime? »

Hervieux et les siens s'enfuient épouvantés, après s'être couverts, devant le roi de France, d'une honte dont tous les siècles conserveront la mémoire.

L'Empereur regarde Thierry et le voit pâle et bien affoibli par ses blessures ; il le réconforte et le remercie vivement, et veut qu'il soit logé et soigné dans son palais. Il rentre ensuite dans Mont-Léon, dont il trouve les habitants menant grande joie.

Le lendemain de bon matin, Charlemagne, entouré de ses barons, princes, ducs et comtes, commande à Dan Gérard de Mont-Fleuri, au comte de Lamarche et à Ugon de Vaucouleurs de lui amener Ganelon. Quand il le voit, il soupire. « Méchant, lui dit-il, tu m'as fait bien du mal ; je t'avois de bonne amitié donné ma sœur, et voilà comme tu m'en as témoigné ta reconnoissance! — Sire, répond le traître, j'ai causé la mort de votre neveu, il est inutile de le taire davantage ; mais, seigneurs barons, vous ne pouvez m'en blâ-

mer; Roland m'avoit fait charger de l'ambassade vers le roi Marsille. Que j'y sois allé de bonne volonté ou à contre-cœur, peu importe; il espéroit bien que je n'en reviendrois pas. »

« Qu'on l'ôte de devant mes yeux, dit l'Empereur; je ne puis entendre un mensonge si déhonté. Sa vue seule me transporte. Jamais il n'eut ni foi ni loi. Il a livré mon arrière-garde sans en savoir lui-même le motif. Judas vendit pareillement Jésus aux docteurs juifs; mais ensuite il reconnut sa faute et se pendit. Eh bien! barons, le voilà confés de sa bouche; dites-moi de quelle mort je dois le faire mourir. »

« Par ma föi! Sire, dit Dan Beuves au cœur vaillant, voici mon avis. Commandez qu'on allume un grand feu d'épines vertes; qu'on y jette le traître, et que tout autour il y ait des gardes pour l'empêcher d'en sortir. Il aura bientôt perdu la vie dans les tourments. — Certes le supplice est dur, dit Charles, et nous l'emploierons si nous n'en trouvons pas un plus sévère. »

« Sire droit Empereur, dit Salomon de Bretagne, je vous enseignerai un supplice encore plus grand. Faites jeûner quatre lions pendant deux jours, et qu'au troisième on leur abandonne le félon tout nu. Son corps sera si bien détruit, qu'il n'en restera vestige ni en chair ni en os. Ainsi doit-on faire de tous les traîtres! — C'est bien dit, ré-

pond Charles, mais je ne me sens pas la force de le laisser vivre aussi long-temps. »

Le duc Naymes prend ensuite la parole. « Sire, voici un genre de mort terrible. Faites-le écorcher tout vif et pendre par la peau au soleil; que ses chairs soient enduites de miel, et données à lécher à des chèvres. Vous verrez tous ses membres agités de convulsions et ses dents grincer par l'excès de la douleur. Jamais que je sache, mort plus âpre ne fut avisée. — Nous prendrons ce parti, dit Charles, à défaut d'autre. »

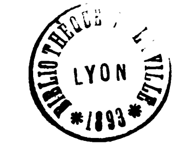
« Sire, dit le comte Otoyer, je crois que le meilleur moyen de se défaire du félon, est de lui attacher les pieds et les poings aux queues de quatre vigoureux chevaux, montés par des hommes qui les exciteront à grands coups de fouet. Son corps sera bientôt déchiré. — C'est le supplice auquel je m'arrête, dit Charles; je veux que l'exécution s'en fasse sur-le-champ; et vous, francs et loyaux chevaliers, mes ducs et mes vassaux, venez y assister avec moi. »

Le prévôt et le sénéchal prennent Ganes et le conduisent hors de la ville. L'Empereur sort sur un mulet richement harnaché, suivi de ses barons et des bourgeois. Les dames montent aux pavillons de leurs maisons. Chacun se montre joyeux de la vengeance que va prendre son seigneur et maître. Au signal donné, les chevaux pressés à grands

coups par leurs cavaliers, ont bientôt écartelé le corps de Ganes. « Traître infame, lui crioient les assistants, tu reçois maintenant le prix du mal que tu as fait. Ta race en sera encore plus avilie. »

« J'ai obtenu ce que je voulois, dit l'Empereur : je suis vengé de celui qui m'a privé du fameux comte Roland mon neveu, le soutien de mon trône, des douze pairs, qui ne seront jamais remplacés, avec lesquels je conquis et l'Italie et l'Espagne. » Rentré ensuite dans la ville, il monte à son palais, fait appeler ses barons, les entretient avec bonté et les embrasse tous tendrement. Alors ils prennent congé de lui. Charles, en les voyant s'éloigner, soupire, et reste seul dolent et affligé au souvenir de Roland.

De ces Faits je n'ai plus rien à vous chanter. Puisse vous bénir Celui qui souffrit sur la croix, et ressuscita le troisième jour !



FIN.

CORRECTIONS.

Au titre, 2e ligne de l'épigraphe; qui, *lisez :* qi.

Page 25, *ligne* 19; connoissent, *lisez :* conoissent.

P. 29, *lign*. 19; Fost, *lisez :* Tost.

P. 78, *lign*. 7; contrarius, *lisez :* cuntrarius.

P. 85, *note;* 1839, *lisez :* 1838.

P. 94, *lign*. 15; Forchéuré, *lisez :* Forchéure.

P. 101, *lign*. 14; trestune, *lisez :* trestute.

P. 101 : Mss. d'Oxford. Le nom de l'Angleterre s'y trouve encore une fois. Voy. pag. 15 de l'imprimé.







